


GAUDEO

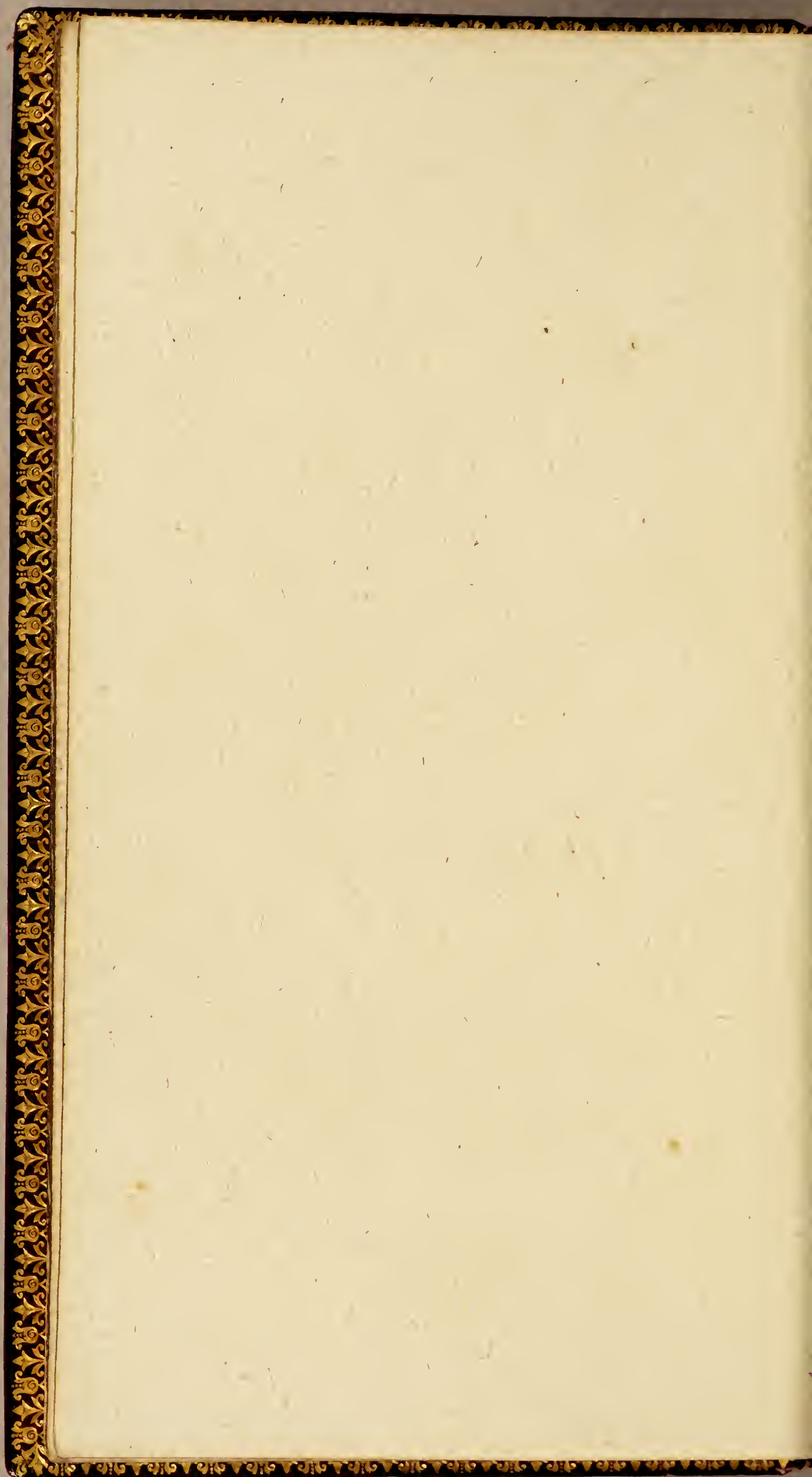


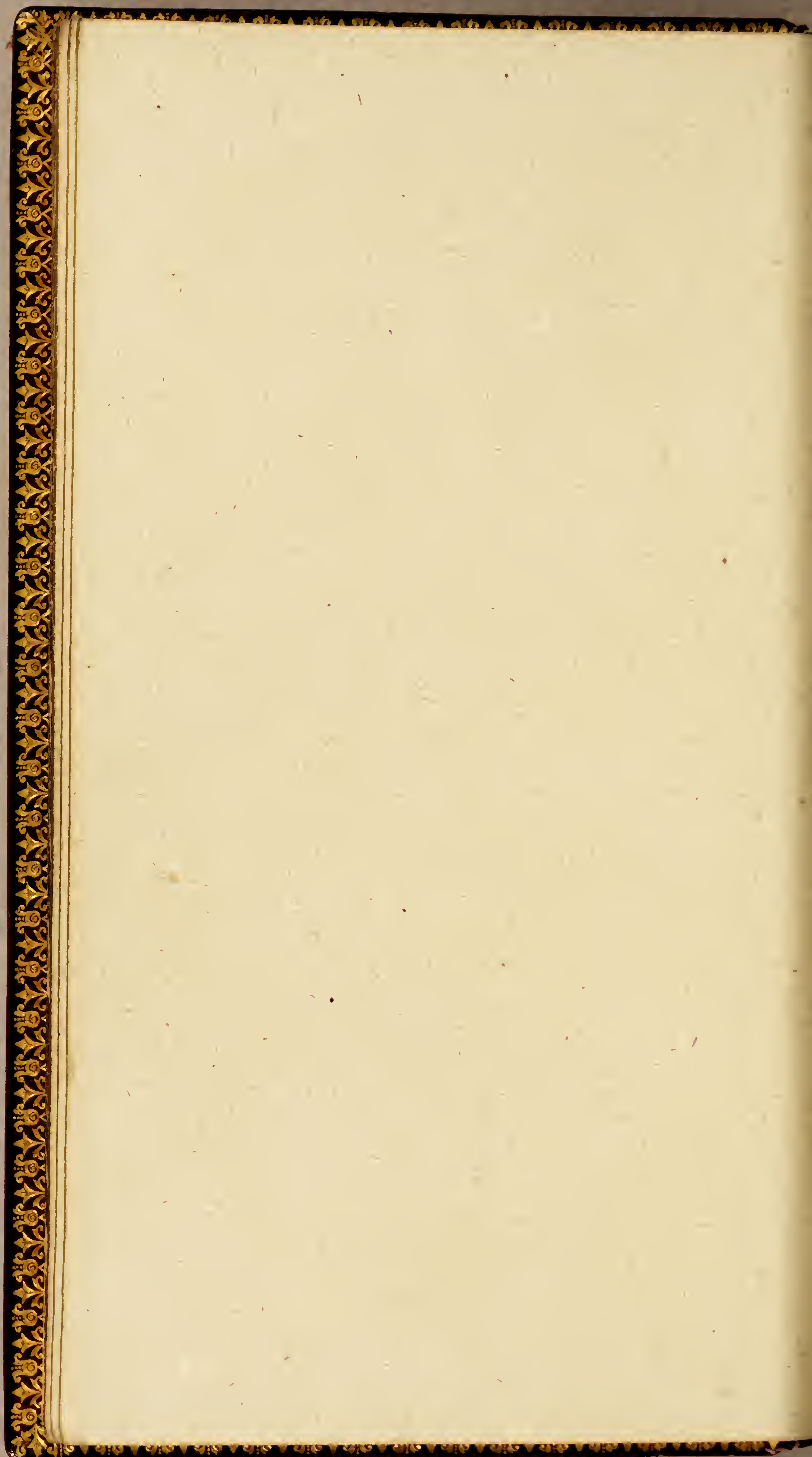


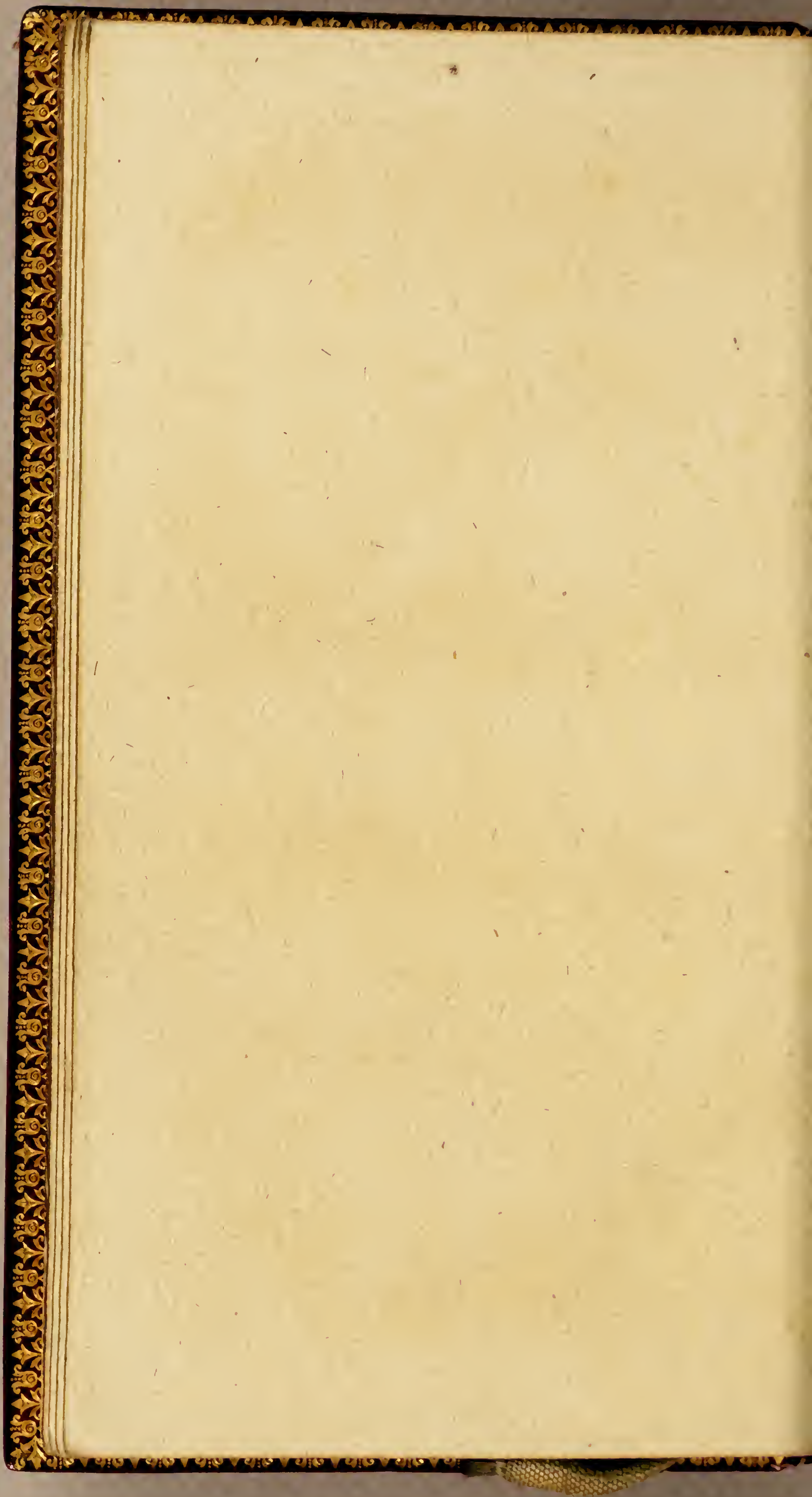


Binding (by Belz-Niedrée)

rare







LE NOUVEAU GULLIVER,

OU

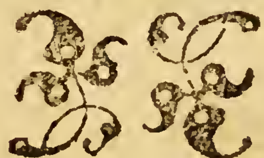
VOYAGE DE JEAN GULLIVER,

FILS DU CAPITAINE GULLIVER.

Traduit d'un Manuſcrit Anglois.

Par Monſieur L. D. F.

TOME I.



A PARIS.

Chez La Veuve CLOUZIER, Libraire, à la deſcente du Pont-neuf, près la ruë de Guenegaud, à la charité.

ET

FRANÇOIS LE BRETON, Libraire, à la deſcente du Pont-neuf, près la ruë de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

MADAME

LA COMTESSE DE***

MADAME,

Le jugement favorable que vous avez porté du premier

GULLIVER, *& l'honneur que vous lui avez fait de le défendre ſouvent contre la critique, ſont des motifs qui m'engagent à vous dedier celui-ci, dans l'eſperance que vous voudrez bien continuer au fils la protection que vous avez accordée au pere. Ce n'eſt pas que je croie leur merite égal; mais il me ſemble que le fils a au moins quelque choſe du pere, & peut-être que par cet endroit il ſaura vous plaire. Vous ne ver-*

rez dans cet Ouvrage qu'une critique generale des mœurs des hommes & une morale en action; & vous n'y trouverez rien de ces Romans, qui ont coûtume de gâter le cœur, & quelquefois l'esprit. Je souhaite que votre imagination soit agréablement amusée par les idées allegoriques que je lui offre, & qu'ell s puissent servir à vous rapeller utilement des veritez communes, mais solides, qui exposées simplement & sans aucune enve-

lope, vous paroîtroient insipides & ennuyeuses. Quoique cet Ouvrage soit un peu satyrique, vous n'y verrez personne offensé. C'est ce que l'Auteur paroit avoir eû principalement en vûë ; il ne s'est pas même permis la critique litteraire, qui est neanmoins si permise & si autorisee par l'exemple des plus grands Ecrivains. Comme votre modestie n'a point souffert que je misse votre illustre nom à la tête de ce Livre, ce seroit vous don-

ner des loüanges perduës, que de ſuivre l'uſage ordinaire, & de vous rendre la ſeule confidente des ſentimens d'eſtime & d'admiration que votre merite m'a inſpirez. Je ne puis neanmoins m'empêcher de vous dire, MADAME, que votre beauté & votre eſprit, l'un & l'autre ſi connus dans le monde, ſont à peu prés du même caractere, qu'ils ont dans un degré égal, de la regularité, de l'éclat & de la fineſſe, & que la ſeule diffe-

rence qu'on y remarque, est que l'un est beaucoup plus cultivé que l'autre, dont vous seule paroissez faire peu de cas. Souffrez la liberté que j'ai prise de profiter de cette occasion, pour publier les sentimens de respect & de veneration avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre trés-humble & trés-obeïssant Serviteur,
L. D. F.



PREFACE DE L'EDITEUR.

APRE'S le ſuccès heureux des *Voïages* du premier *Gulliver*, c'eſt avec une veritable timidité qu'on oſe publier cet Ouvrage ; & on ne ſe flatte point que le Public prevenu avec juſtice contre les continuations des Livres eſtimez, daigne faire grace à celui-ci. Le monde ſe perſuade aiſement que tout Continuateur eſt une eſpece de Copiſte, qui marche ſervilement ſur les traces d'un autre, qui ne fait que glaner après lui, & qui n'aïant point la force d'inventer, n'a que le foible talent de mettre à profit les idées de ſon Original, pour les étendre, & y ajuſter les ſiennes. Il eſt toujours ſoupçonné de vouloir faire réuſſir un nouvel Ouvrage à la faveur d'un

ancien : ignorant malheureusement, que plus le Public a estimé un Livre moins il est disposé à estimer un autre dans le même genre.

Cela suposé, on croit devoir dire ici, que quoique cet Ouvrage soit intitulé *le nouveau Gulliver*, il n'est point du tout la continuation du *Gulliver*, qui a paru il y a environ trois ans. Ce n'est ni le même Voïageur, ni le même genre d'avantures, ni le même goût d'allegorie. La seule conformité est dans le nom de *Gulliver*. L'un est le pere & l'autre est le fils ; & on verra sans peine, qu'il eût été aisé de donner tout autre nom au Heros de cet Ouvrage, & que si l'on a choisi ce nom preferablement à un autre, c'est parce qu'on a cru que le Public familiarisé avec les idées philosophiques & hardies du prèmier *Gulliver* seroit moins surpris de celles du second lorsqu'il les verroit en quelque sorte réunies sous un titre semblable ; car quoique les fictions soient fort differentes, elles ont neanmoins

entr'elles une espece d'analogie.

Dans le premier *Gulliver*, ce sont des Nains & des Géans prodigieux, des hommes immortels, une Isle aërienne, une Republique de chevaux raisonnables. Dans celui-ci, c'est un Païs, où les femmes sont le sexe dominant ; un autre, où les hommes vieillissent de bonne heure, & dont la vie est très-courte ; un autre, où ceux qui sont disgraciez de la Nature, paroissent bien faits, & plaisent à leurs semblables ; un autre enfin, où les hommes ont reçu du Ciel le don d'une longue vie, & celui de rajeunir, lorsqu'ils ont atteint le milieu de leur course. C'est par la singularité de ces suppositions que les deux Ouvrages peuvent se ressembler en general ; mais les suppositions en elles-mêmes sont très-differentes, & les moralités qui en resultent, n'ont les unes aux autres aucun rapport particulier. Les avantures du fils n'ont rien de commun avec celles du pere ; elles n'en dependent en aucune sorte ; & elles

n'en ſont la ſuite (qu'on me permette cette comparaiſon) que comme les Avantures de Telemaque ſont la ſuite de l'Odiſſée. Tout le monde ſçait que ces deux Poëmes (ſi l'on peut donner également ce nom à l'un & à l'autre) n'ont entr'eux aucune dependance, & n'ont ni la même forme, ni le même objet. Ce n'eſt qu'à cauſe de quelques legers raports, & d'une conformité très-ſuperficielle, qu'on a qualifié l'Ouvrage de M. de Fenelon, de *ſuite de* l'Odyſſée d'Homere.

Comme toute fiction eſt mepriſable, ſi elle n'eſt utile, & ſi elle ne ſert à repreſenter la vérité, on ſe flatte que le Lecteur decouvrira aiſement la morale cachée ſous les images qu'on lui offre ici ; ſans parler de celle qu'on a ſemée le plus qu'il a été poſſible dans les Dialogues, lorſque l'occaſion s'en eſt preſentée : La premiere fiction, par exemple, fera voir que c'eſt une maxime bien condamnable, que celle qui eſt repanduë parmi nous,

& que la corruption du ſiecle autoriſe, par rapoit à la pudeur. Nous nous figurons que c'eſt proprement la vertu des femmes ſeules, & ſous ce pretexte les hommes ne croïent point ſe deshonorer, en la perdant, & en les preſſant de la perdre. A la vûë d'un Païs où le contraire arrive, & où les femmes devenuës le ſexe dominant, font ce que les hommes font ici, & imitent leur corruption nous ne pourrons nous empêcher de trouver ces mœurs très-étranges, & de les condamner. Cependant dès-que les femmes ſont ſuppoſées ſuperieures aux hommes, on ne doit pas être fort étonné de ce renverſement, qui fait connoître que les hommes parmi nous ne ſont ſi corrõpus ſur cet article, que parce qu'ils abuſent de leur ſuperiorité. Mais faut-il que le ſexe fort ſoit le plus foible en un ſens, & qu'il veüille ſe prevaloir de ſa force pour attaquer ſans ceſſe, avec un mepris preparé pour celles dont il triomphera: Cette moralité eſt connuë de tout le mon-

de ; il s'agiſſoit de la mettre en action, ainſi que pluſieurs autres qu'on verra ici.

Le Païs, où les hommes vieilliſſant & mourant de bonne heure, vivent néanmoins en quelque ſorte plus long-tems que nous, fournira par lui-même aſſez de reflexions, ſans qu'il ſoit neceſſaire de prevenir le Lecteur ſur le ſens de cette allegorie, qui a raport au vain uſage que nous faiſons de la vie.

Le ſejour de *Gulliver* parmi des Nations ſauvages, & les entretiens qu'il a avec eux, n'ont rien d'auſſi extraordinaire que le reſte, & renferment une Philoſophie paradoxale, qui s'expliquera aſſez d'elle-même. On y verra la cenſure de toutes les Nations policées dans la bouche d'un vertueux Sauvage, qui ne connoît que la raiſon naturelle, & qui trouve que ce que nous appellons ſocieté civile, politeſſe, bienſéance, n'eſt qu'un commerce vitieux, que notre corruption a imaginé, & que notre prejugé nous fait eſtimer,

La figure groteſque des Peuples ſoumis à l'Empereur *Doſſogroboſkou*, & la prevention qu'ils ont en leur faveur, nous fera connoître, que la beauté & la laideur, la bonne & la mauvaiſe grace, ſont des qualitez purement arbitraires.

Enfin dans l'Iſle des *Letaliſpons*, Peuples qui rajeuniſſent à un certain âge & vivent fort long-tems, on aura lieu de ſentir le tort qu'ont la plûpart des hommes, qui, faiſant beaucoup de cas de la vie, prennent ſi peu de ſoin d'en prolongers le cours, & vivent comme s'ils ſe ſoucioient peu de vivre. Pour ce qui eſt de la Philoſophie ſinguliere de ces Peuples par raport aux Bêtes & de leurs Loix de ſanté, en profite qui voudra. Ce ſont des opinions, qui peuvent avoir quelque fondement, mais qui ne courent aucun riſque d'être ſuivies.

Il eſt inutile de parler des differentes Iſles qu'on ſuppoſe ici dans la *Terre de Feu*. On a jugé à propos d'en

mettre la deſcription dans la bouche d'un Hollandois, de peur que ces biſarres imaginations qui n'ont rien de vrai-ſemblable, & qui ſont purement allegoriques, n'euſſent fait ſortir notre Voïageur de ſon caractere de ſincerité, s'il eût raconté lui-même tout ce qui regarde ces Iſles.

La Lettre du Docteur *Ferruginer*, qu'on trouvera à la fin du ſecond Volume, contribuera à donner un air de vraiſemblance à toutes les choſes qui auront paru extraordinaires dans l'Ouvrage, & qu'on y raconte cependant comme veritables. Le profond ſavoir de ce Docteur, qui foüille dans tous les Livres anciens & modernes, pour en tirer dequoi apuïer ſerieuſement les idées badines qui compoſent ce Livre, ſera peut-être un contraſte aſſez agréable. Après tout ſes ſçavantes citations rendent un aſſez bon office à Jean Gulliver, ou à celui qui parle ſous ſon nom. Car la vrai-ſemblance eſt ce qu'on doit avoir principalement en vûë, lorſqu'on entre-

rend d'enveloper la verité ſous des mages.

C'eſt en quoi l'on a admiré le genie le M. *Svvift* : qui dans le premier *Gulliver*, a eu l'art de rendre en quelque ſorte vrai-ſemblables des choſes evidemment impoſſibles, en trompant l'imagination, & en ſeduiſant le ugement de ſon Lecteur, par un arangement de faits finement circonſanciés & ſuivis. Comme les fictions le cet Ouvrage ſont moins ſingulieres & moins hardies, il en a dû couer moins d'efforts, pour venir à bout d'impoſer.

On ſe borne à ſouhaiter que ce petit Ouvrage ait une partie du ſuccès qu'a eû en France la Traduction de celui le M. *Svvift*. Je n'ignore pas que le Public a été mal partagé ſur ce Livre, que les uns ont mis au rang des meilleurs Ouvrages qui euſſent paru depuis long-tems, & que les autres ont regardé comme un recueïl de fictions pueriles & inſipides. C'eſt que ceux-ci ne ſe ſont attachez qu'aux ſimples faits, ſans en conſiderer l'eſ-

prit & l'allegorie, qui eſt pourtant ſi facile à concevoir dans preſque tous les endroits. Ils ſe ſont plaints de n'y avoir point été intereſſez par des intrigues & par des ſituations: Ils vouloient un Roman ſelon les Regles, & ils n'ont trouvé qu'une ſuite de Voïages allegoriques ſans aucune avanture amoureuſe.

On a eu quelque eſpece d'égard à leur goût dans celui-ci. Cependant on ne s'y eſt livré que mediocrement, de peur de ſortir du genre. Voilà les reflexions que j'ai cru pouvoir placer à la tête de ce Livre, conformement aux intentions de ſon Auteur & de ſon Traducteur. Ce dernier, qui m'a fait l'honneur de me charger de la publication de ſon Ouvrage, m'a laiſſé entrevoir, qu'il pourroit bien être lui-même l'Auteur. C'eſt néanmoins ce que je n'oſe aſſurer poſitivement.

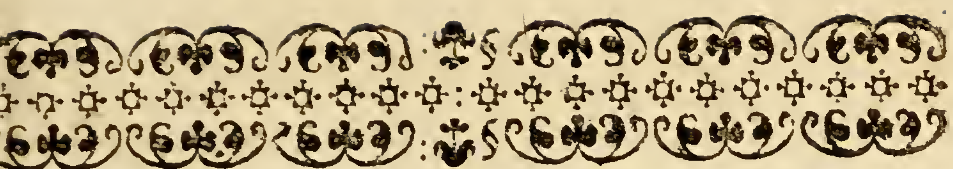


TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

CHAPITRE I. *Education de l'Auteur. Son inclination naturelle pour les Voyages. Son application à l'étude. Son degoût pour la Philosophie de l'Ecole. Il balance entre la profession d'homme d'affaires & celle d'homme de lettres. Il s'embarque pour la Chine.* page 1.

CHAP. II. *Le Vaisseau est battu par une Tempête, poussé dans l'Ocean Oriental, & pris ensuite par des Corsaires de l'Isle de Babilary. L'Auteur est conduit dans le Serail de la Reine.* 13

CHAP. III. *L'Auteur aprend en peu de tems la langue Babilarienne par une methode singuliere & nouvelle; ses entretiens avec le Directeur du Serail, qui lui decouvre que les charges & emplois de l'Etat sont exercés par des*

femmes. Origine de cet usage. 24.

CHAP. IV. *Suite de l'entretien de l'Auteur avec le Directeur du Serail. Mœurs des femmes de Babilary, & des hommes de cette Isle. Description du Serail. Portrait de ceux qui y étoient renfermez avec l'Auteur, leurs occupations, leurs jalousies, &c.* 47.

CHAP. V. *La Reine vient visiter son Serail, l'Auteur lui est presenté; il a le bonheur de lui plaire, & est nommé & declaré époux de la Reine pour l'année suivante; il sort du Serail & est logé dans le Palais.* 55.

CHAP VI. *Litterature des femmes de Babilary. Tribunaux des hommes. Religion differente des deux sexes. Maniere dont les femmes rendent la Justice, administrent les Finances, & font le commerce. Academies differentes.* 64.

CHAP. VII. *Mejax, Gouvernante du premier Port de l'Isle, est amoureuse de l'auteur, qui devient aussi amoureux d'elle; elle l'enleve, delivre, en même têms tous ses Compagnons*

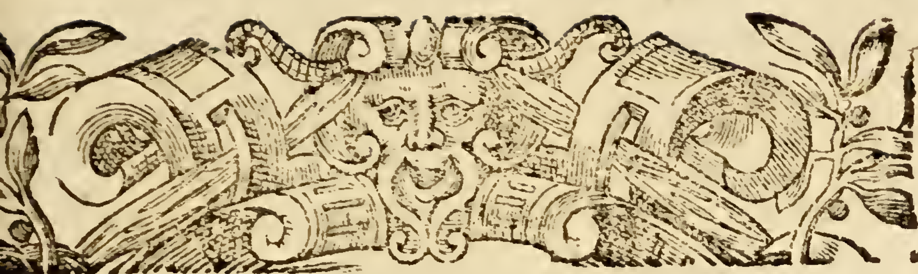
de l'esclavage , & s'enfuit avec eux sur un Navire qu'elle avoit fait preparer. 84.
CHAP. VIII. *La Reine de Babilary envoye deux Vaisseaux à la poursuite de Mejax. Combat sanglant. Mejax victorieuse est blessée & meurt. Le Vaisseau moüille à une Isle. Danger où l'Auteur se trouve.* 106.
CHAP. IX. *L'Auteur fait naufrage & se sauve dans un canot. Il aborde à l'Isle de Tilibet, où il est fait esclave. Description des mœurs de ces insulaires. Leur vie courte, & l'usage qu'ils en font.* 119.
CHAP. X. *L'Auteur se sauve de l'Isle de* Tilibet, *& monte sur un Vaisseau* Portugais *qui relâche à une Isle. Il est pris par les Sauvages qui se preparent à l'assommer, & à le manger. Comment il est delivré.* 144.
CHAP. XI. *Tandis qu'une partie de l'équipage est à terre, ceux qui étoient restez sur le Vaisseau, levent l'ancre. L'Auteur avec plusieurs* Portugais *est obligé de rester long-tems dans*

l'Isle de MANOUHAM. *Ils font alliance avec une Nation Sauvage.* 164.

CHAP. XII. *L'Auteur devient amoureux d'une jolie Sauvagesse. Ses entretiens avec elle & avec son pere, qui censure les mœurs Européennes.* 178.

CHAP. XIII. *Combat des* Kistrimaux *&* *des* Taouaous. *Ceux-ci remportent la victoire par le secours des Portugais. Discours de l'Auteur pour empêcher le suplice des Prisonniers. La paix est concluë entre les deux Nations.* 212.





LE NOUVEAU GULLIVER, OU VOYAGE DE EAN GULLIVER, Fils du Capitaine Gulliver.

CHAPITRE PREMIER.

ducation de l'Auteur. Son inclination naturelle pour les Voyages. Son application à l'étude. Son dégoût pour la Philoſophie de l'Ecole. Il balance entre la profeſſion d'homme d'affaires & celle d'homme de lettres. Il s'embarque pour la Chine.

J'Ai obſervé que les enfans ont ordinairement les mê-es inclinations que leurs peres,

à moins que l'éducation qu'ils ont reçûë, n'ait changé en eux cette diſpoſition naturelle. Je ſçai néanmoins que les enfans ne reſſemblent quelquefois qu'à leurs meres; d'où il arrive, par exemple, que le fils d'un Poëte eſt ſage, que le fils d'un Philoſophe eſt Petit-Maître ou Devot, & que le fils d'un Voyageur eſt ſedentaire.

Pour moi je puis dire que je reſſemble beaucoup à mon pere, non-ſeulement par mes qualités exterieures, mais encore par le caractere de mon ame; & ſur ce fondement j'oſe me flater d'être vraîment le fils du celebre Capitaine *Gulliver* & de Marie *Burton* ſon épouſe, dont la conduite a toûjours paſſée pour irreprochable. Ayant été élevé dans la maiſon de mon pere, où j'entendois parler continuellement de ſes voïages & des admirables découvertes qu'il avoit faites dans les differentes Mers qu'il avoit parcouruës, je me ſuis ſenti dès ma premiere enfance un deſir de voyager

r mer, que rien n'a pû rallentir. n vain me peignoit-on quelque-is les dangers des tempêtes & des ncontres, & me representoit-on s perils affreux où mon pere avoit té exposé : La curiosité l'emportoit ır la crainte, & je consentois de ouffrir comme mon pere, pourvû ue je pusse voir comme lui des hoses aussi merveilleuses.

Il me trouva dans ces dispositions ı retour de son troisieme voyage, ui étoit celui de Laputa ; & char-né de voir en moi des inclinations conformes aux siennes, il me romit de m'emmener avec lui au remier Voiage qu'il feroit. Appa-emment qu'il comptoit de ne partir as si-tôt : car n'ayant que quatorze ns j'étois trop jeune pour le pou-oir suivre alors, aussi ne me tint-pas sa promesse ; car peu de tems près s'étant embarque à Portsmout e 2. Aout 1710., il ne dit adieu u'à ma mere, & me laissa inconso-ıble de son départ precipité.

Jamais enfant n'a plus souhaité

que moi de devenir grand, & d'avancer en âge, non pour être à couvert des disgraces de l'enfance, ou pour joüir d'une agréable liberté, mais seulement pour être en état de supporter les fatigues d'un voïage sur Mer, & d'être reçû dans un Vaisseau. J'allois au Collége malgré moi; que m'importe, disois-je quelque fois en moi-même, d'apprendre des langues qui ne me seront jamais d'aucun usage? Les Indiens, les Chinois, les peuples du nouveau Monde feront-ils plus d'estime de moi, parceque je saurai le grec & le latin? Que ne puis-je apprendre plûtôt les langues de l'Asie, de l'Affrique, ou de l'Amerique? Cela me seroit sans doute plus utile. Malgré ces reflexions, qui me causoient quelquefois du dégoût, je ne laissai pas de faire mes études avec succez.

Celle qui me rebuta le plus, fut l'étude de la Philosophie telle qu'on l'enseigne dans les Universitez. Le fameux Professeur sous lequel j'é-

udiois, nous debitoit gravement
ue la Logique de l'Ecole étoit ab-
olument neceſſaire pour toutes les
ciences, qu'elle dirigeoit l'eſprit
ans ſes operations, & lui donnoit
ne juſteſſe, à laquelle on ne pou-
oit atteindre ſans elle. Il faiſoit
nême ſoutenir des theſes ſur cet ar-
icle. Ccpendant il raiſonnoit lui-
nême ſi mal en toute occaſion,
& toutes les operations de ſon eſprit
groſſier & materiel étoient ſi mal
dirigées, qu'on peut dire qu'il argu-
nentoit ſans ceſſe contre ſa ridi-
cule opinion.

La Metaphiſique me parut plus
propre à rendre l'eſprit ſec & ſteri-
e, qu'à lui donner de la preciſion;
e n'en pouvois ſoutenir les extra-
vagantes ſubtilitez. La morale qui
eſt faite pour le cœur, étoit miſe
en problèmes & en queſtions épi-
neuſes. A l'égard de la Phiſique on
en apprend ſi peu dans l'Ecole, que
e fruit qu'on en retire ne vaut pas
e tems qu'on y conſacre. L'etude
des livres de Deſcartes & de New-

ton & de quelques autres Philoſophes modernes, eſt ſelon moi le meilleur des cours de Philoſophie ; on ne s'y gâte point l'eſprit par un barbare tiſſu de diſtinctions ſcolaſtiques. Auſſi je puis dire, que le peu de Philoſophie que je ſçai, je l'ai puiſé dans ces livres, & l'ai beaucoup augmenté par l'oubli de tout ce que le College m'avoit apris.

Je m'apliquai extrêmement pendant le cours de mes études à la Géographie ; par-là, ne pouvant voyager en effet je voyageois en idées. Je liſois avec avidité toutes les relatons des Païs Etrangers, qui me tomboient entre les mains. Je faiſois mille queſtions à ceux qui avoient parcouru les Mers ; je m'entretenois ſouvent avec des Matelots, & la vûë d'un Vaiſſeau & de tous ſes agrés excitoit en moi des mouvemens indeliberez, ſemblables à ceux d'Achilles à l'aſpect d'une épée ou d'une lance.

Ma mere, qui ſe voïoit chargée de pluſieurs enfans avec un revenu

nediocre, m'excitoit à chercher
vec empressement quelque petit
mploi de Finance. Elle me met-
oit devant les yeux l'exemple d'un
rand nombre d'opulens & superbes
inanciers, dont la modestie pru-
lente avoit d'abord accepté les plus
ninces & les plus humiliantes com-
nissions. Mais quelque chose qu'el-
e me put dire; elle ne pouvoit me
persuader d'embrasser un état incer-
ain & peu honoré, où la friponne-
ie n'est pas toujours heureuse, &
où l'on court risque de passer une
riste vie dans l'insuportable depen-
lance d'une foule de maîtres plus
mperieux que respectables, dont
l'inconstance procure souvent à ceux
qu'ils emploient le sort du malheu-
reux & famelique * Eresichthon.

Si j'avois pû me resoudre à une
vie sedentaire, j'aurois, ce me sem-
ble, preferé à toutes les autres pro-
fessions celle d'homme de lettres.
Vous avez d'heureuses dispositions
pour les sciences, me disoit un jour

* V. les Metamorphoses d'Ovide lib. xj.

un aimable Sçavant ; la nature vous a donné de la memoire, de l'intelligence, du genie, de la fecondité & du goût ; vous pouvez par le rare assemblage de ces qualitez & par l'exercice de vos talens, rendre de grands services à la republique des Lettres, & faire honneur à votre nom & à vôtre Patrie. Vous sçavez quelle consideration on a dans ce Royaume pour les personnes qui se distinguent dans les sciences. L'Angleterre devient de jour en jour le siege glorieux de l'Empire des beaux Arts & de toutes les connoissances curieuses. On ne voit point ici le Philosophe profond, l'Historien docte & judicieux, l'Ecrivain délicat & sensé, languir dans une triste indigence ; les places duës aux Savans & aux beaux Esprits ne sont remplies que par eux. Le merite litteraire y est toûjours reconnu & recompensé. Embrassez, mon cher Gulliver, un état tranquille & honorable, où sans acquerir la richesse immense d'un partisan,

ous obtiendrez celle qui par sa me-
iocrité est plus digne d'un honnê-
e homme.

C'est ainsi que j'étois pressé tour-
-tour d'embrasser la profession
'homme d'affaires ou celle d'hom-
ne de lettres. Quelle difference
eanmoins entre ces deux Etats !
'un brûle d'amasser des richesses,
autre ne songe qu'à acquerir des
onnoissances ; l'un fait fortune,
autre ne se fait qu'un nom ; l'un
enrichit de la dépoüille des vi-
ans, l'autre de celle des morts ;
un meprise également la science
les Sçavans, l'autre meprise plus
s riches que la richesse ; l'un joüit
la vie, l'autre vit aprés sa mort.

L'année 1714. ayant alors dix-
uit ans, une taille assez avanta-
euse & un air robuste, je fis un pa-
uet de toutes mes hardes ; & sans
endre congé ni de ma mere, ni
aucun de mes parens, ayant re-
eilli un peu d'argent, qui me fut
êté par des bons amis, & m'étant
uni de quelques livres, je me ren-

dis à Briſtol, où j'avois appris qu'un Vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour un voïage à la Chine manquoit d'un ſecond Ecrivain. Quoique je n'euſſe ni experience ni recommandation, je me flattai de pouvoir obtenir cette place ; & dans cette vuë je vins offrir mes ſervices au Capitaine *Harington* qui devoit monter ce Vaiſſeau. L'emploi n'étoit ni fort lucratif ni fort honorable ; mais comme il me procuroit le moïen de voïager ſur Mer, il étoit devenu l'objet de tous mes deſirs. D'ailleurs je n'ignorois pas, que pluſieurs de nos plus celebres Marins & de nos plus riches Negocians avoient commencé par des emplois bien moins honnêtes.

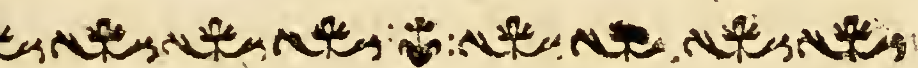
Je dis au Capitaine que j'étois un jeune homme ſans fortune, qui n'avoit pour toute reſſource qu'un peu d'éducation & beaucoup d'honneur; qu'aïant fait toutes mes études avec aſſez de ſuccès, j'avois quelqu'intelligence ; que je me ſentois une forte inclination pour les voyages de

Mer ; qu'enfin je me croïois capable de l'emploi que je le priois de m'accorder. Le Capitaine faiſant peu de cas de ce que je lui diſois de mes études, ſe contenta de me demander ſi je ſçavois l'Arithmetique. Comme ma mere me l'avoit fait apprendre dès ma premiere jeuneſſe, il me fut aiſé de le contenter ſur cet article. Il me fit encore quelques queſtions, auſquelles je repondis judicieuſement & avec grace ; enſorte que paroiſſant content de mon eſprit, de ma figure & de mes manieres, il m'accorda la place que je lui demandois. Ma joie fut extrême, ſurtout le jour que nous levames l'ancre, qui fut le 5. Octobre 1714.

Je m'apliquai d'abord à gagner les bonnes graces du Capitaine & de tous les Officiers, & à m'acquerir l'eſtime de tout l'Equipage. Quoique la figure d'un homme ne doive être naturellement conſiderée que par les femmes, il eſt certain neanmoins qu'un jeune homme beau & bien fait plaît generalement à tout

le monde, lorſque les qualitez de l'ame repondent à celles du corps, & qu'il a de l'eſprit & de la vertu. Je ne ſçai ſi l'on trouva en moi cet heureux aſſortiment, & ſi mon exterieur avantageux ne contribua pas autant à me faire aimer, que ma ſageſſe, mes manieres polies & mon humeur douce, égale & complaiſante. Le Capitaine *Harington* me temoignoit en toute occaſion de l'eſtime & de l'amitié. Mon aplication & mon zele par raport à mon emploi, la facilité avec laquelle j'apprenois le Pilotage, les raiſonnemens ſenſez que je faiſois ſur differentes matieres, ma conduite prudente & circonſpecte, & le courage que je faiſois paroître dans toutes les occaſions, lui avoient fait dire pluſieurs fois, que je ferois un jour une fortune conſiderable, & parviendrois peut-être aux premiers honneurs de la Marine. Ces loüanges me rempliſſoient d'émulation, & m'inſpiroient un ſecret orguëil, que je cachois néanmoins prudemment, perſuadé

e rien n'eſt plus capable de nous re perdre l'eſtime des hommes, e de ſembler croire qu'on l'a obnuë. Je me ſentois déja l'ambion d'un jeune Bachelier d'Oxford, i ſe deſtine à l'Evêché ; heureument je n'avois ni ignorance ni ces à cacher.



CHAPITRE II.

Vaiſſeau eſt battu par une Tempête, pouſſé dans l'Ocean Oriental & pris enſuite par des Corſaires de l'Iſle de Babilary. L'Auteur eſt conduit dans le Serail de la Reine.

E n'entretiendrai point le Lecteur des differens vens qui ſouflerent ndant le cours de notre navigaon, du beau tems que nous eues, du mauvais que nous eſſuiaes, des rencontres indifferentes ie nous fimes, ni des Iſles où nous mes obligez de moüiller pour fai- eau, & renouveller nos vivres ; detail ne ſeroit ni intereſſant ni

instructif, & mon dessein n'est pas d'ennuier exprès le Lecteur.

Nous avions passé le detroit de la Sonde, & nous nous trouvions vis-à-vis le Golphe de Cochinchine, au mois de Juin de l'année 1715. lorsque nous rencontrames un Navire Anglois qui étoit en retour, commandé par le Capitaine *Jesry*. Nous mimes alors la chaloupe à la Mer, & envoïames lui demander des nouvelles de l'état du commerce à Canton, Port de la Chine, où abordent d'ordinaire tous les Vaisseaux d'Europe, pour y faire leur vente & leur cargaison. Il nous apprit qu'il y avoit actuellement un grand nombre de Vaisseaux Européens dans ce Port, ensorte que les marchandises d'Europe s'y vendoient à vil prix, & que celles de la Chine, surtout la soïe crüe de Nanquin, y étoient fort cheres; il nous conseilla pour cette raison d'aborder à un autre Port, & de nous rendre à celui d'Emoüy dans la Province de Foquien.

Nous fimes reflexion que ce Port ous convenoit d'autant plus, que uivant l'ordre de nos Armateurs, ous devions retourner par les Mers u Sud. Nous suivimes donc le fu- este conseil du Capitaine *Jesry*, & yant laissé l'Isle de Macao & le Port e Canton sur notre droite, nous en- rames, vers le milieu de Juillet, dans a Mer de la Chine. Nous sçavions u'il y avoit du danger à naviger sur ette Mer, dans les mois d'Août & le Septembre; mais nous esperions rriver dans la Rade d'Emoüy au ommencement du mois d'Août, & n'avoir point de Tifons à essuier. Ces Tifons sont des ouragans, qui commençent ordinairement du cô- é de l'Est, mais qui font souvent en moins de quatre heures le tour du compas. Ils sont appellés *Tufans* par es Chinois; & c'est de - là que les Européens les appellent Tifons.

Le 2. Août nous n'étions qu'à trente lieuës d'Emoüy, & nous nous rejoüissions de nous voir si près du Port, lorsque nous fumes tout

à coup attaquez par ces redoutables coups de vent, dont je viens de parler. Il s'éleva en même tems un affreux orage, & jamais la Mer ne parut si irritée. Notre grand mât fut emporté, & la plûpart de nos voiles furent dechirées. Nous nous vimes pendant quarante-quatre heures de suite dans les tenebres & dans les horreurs de la mort, & nous nous sentions poussez très loin sans savoir de quel côté: Notre Capitaine fit paroître en cette occasion beaucoup de presence d'esprit, d'intrepidité & d'experience: il encourageoit tout l'Equipage par son exemple. De mon côté je travaillai avec beaucoup de zele & de constance; ce qui augmenta dans la suite son estime & son affection pour moi. Enfin le vent tomba, & la tempête diminua peu à peu.

Le jour aïant paru, nous estimames que nous étions dans l'Ocean Oriental, au-delà de l'Isle de Niphon, qui est la plus grande des Isles du Japon. Alors nous jugeames

propos de faire voile au Sud-
üest pour nous rendre à Emoüy.
u bout de huit jours nous de-
uvrimes une Isle, qui nous parut
ande & que nous primes mal-à-
opos pour l'Isle Formose. Nous
nglions vers cette Isle, lorsque
us vimes venir à nous un gros
aisseau, qui nous parut un Cor-
re, & dans la disposition de nous
nner la chasse & de nous ataquer.
nous atteignit, & lorsqu'il fut
la portée du canon il nous salua
plusieurs bordées qui nous
ntraignirent de nous rendre,
rès un combat d'une heure & de-
e. Les vainqueurs entrerent dans
tre Navire le sabre à la main, &
us ayant tous liez, nous firent
ser dans leur bord, où l'on fit
is classes des prisonniers, à sça-
ir des hommes vieux, des hom-
es de moyen âge, & des jeunes
ns : ceux-ci furent encore divisez.
n en fit une particuliere de ceux
i étoient beaux & bienfaits & on
fit l'honneur de me mettre dans

celle-là. Ces Barbares qui nous avoient paru terribles le ſabre à la main, nous parurent alors avoir un air poli & humain; aucun d'eux n'avoit de barbe, ils avoient de longs cheveux, & la plupart paroiſſoient petits, jeunes & très beaux.

Quelque tems après, le Capitaine Corſaire entra dans l'endroit où j'étois avec mes Compagnons; & après nous avoir tous conſiderez, s'aprocha de moi, me baiſa la main, me conduiſit dans la chambre de poupe, où il me fit des careſſes, qui me ſurprirent extrêmement. J'ignorois que ce Capitaine étoit une femme.

Je vis alors entrer un homme qui paroiſſoit âgé. Son viſage majeſtueux étoit orné d'une barbe venerable: Sa taille étoit beaucoup plus grande que celle de tous les autres Barbares, il avoit l'air plus mâle. J'apris dans la ſuite que c'étoit un Commiſſaire Royal, revêtu de la Charge d'Inſpecteur des priſes. A ſa vuë le Capitaine tâcha de deguiſer

paſſion, & bientôt après il me
iſſa ſeul avec lui. *Zindernein* (c'é-
it le nom de cet Inſpecteur) s'é-
nt un peu aperçu des ſentimens
Capitaine, me fit entendre que
on interêt étoit d'être ſage, & de
en conſerver mon honneur. Auſ-
ôt il me fit paſſer dans ſa chambre,
'y fit preparer un lit, & il ſembla
ujours me garder à vuë juſqu'à
otre arrivée dans l'Iſle.

Cette Iſle, ainſi que je l'enten-
s nommer alors, s'apelloit l'Iſle
Babilary (mot qui ſignifie dans
langue du Païs *la gloire des fem-
es.*) Nous moüillames au Port, au
ut de deux jours, & auſſitôt nous
mes venir à nous un grand nom-
e d'Inſulaires, qui feliciterent
ur compatriotes ſur leur priſe.
ous mes compagnons ayant été le
ndemain expoſez en vente, fu-
nt achetez à differens prix, ſelon
ur âge & leurs qualitez perſonnel-
; & *Haringthon* fut vendu à
us bas prix que les autres, parce
'il ètoit le plus âgé. Pour moi je

ne fus point proposé à l'encan. Au sortir du Vaisseau, *Zendernein* monta avec moi dans une espece de calêche tirée par quatre animaux assez semblables à des Cerfs ; & en moins de deux heures nous arrivames à *Ramaja*, qui est la Capitale de l'Isle & la Ville Royale, éloignée de douze lieuës du Port, où nous avions abordé. Une foule de peuple s'amassa autour de nous à notre arrivée, & j'entendois s'écrier de tous côtez *Sa-bala-couroucoucou*, c'est-à-dire, *que cet Etranger est beau* !

Nous descendimes à la porte d'un Palais, dont l'aspect me parut superbe, & dont l'entrée étoit gardée par plusieurs jeunes Soldats. *Zindernein* m'ayant introduit, me fit traverser plusieurs appartemens, où quelques jeunes hommes magnifiquement habillez vinrent audevant de moi ; tous me considererent en silence, à cause du respect que leur imprimoit la presence de mon conducteur ; on me fit reposer ensuite dans une chambre où bientôt après

e douzaine de vieilles femmes, e je pris pour des hommes, m'aporent des vêtemens, & me firent ne de me déshabiller. J'obéis avec plus de decence qu'il me fut posle, & je fus auſſitôt revêtu d'uveſte blanche de fin lin, & d'une e de ſoie de couleur de roſe.

On me conduiſit bientôt après s une Salle, où un magnifique as étoit preparé; on me fit aſſeoir ble dans la place la plus honole. *Zindernein* ſe mit auprès de i, & les autres places furent océes par les jeunes gens, qui m'aent abordé à mon arrivée dans Palais.

On peut juger que j'étois fort nné de tout ce que je voiois, je ſçavois que juger de ma ſitua. *Zindernein* me raſſuroit par careſſes & par ſes ſignes flateurs, me faiſoient comprendre que ois deſtiné à être heureux. Pens le repas on s'entretint de dies choſes, que je ne pus enten, enſorte que je m'ennuiai un

peu ; mais comme j'avois un grand appétit, je mangeai beaucoup, ce qui parut faire plaiſir à *Zindernein*. Je comprenois par le mouvement des yeux de ceux qui étoient à table, que j'avois beaucoup de part à leurs diſcours ; ils paroiſſoient quelquefois diſputer enſemble en me regardant, ce qui me fit juger qu'ils ne penſoient pas tous ſur mon ſujet de la même maniere. Sur la fin du repas on nous fit entendre un concert de voix & d'inſtrumens, qui ne me cauſa qu'un plaiſir mediocre ; cette muſique me parut ſans force, ſans genie, fade, uniforme, & d'une moleſſe dégoutante, telle que la muſique des * François.

Comme j'étois fort fatigué, je fis comprendre à *Zindernein* que j'avois beſoin de repos. Il me conduiſit lui-même dans une chambre meublée magnifiquement, où deux vieilles femmes qui m'attendoient, me dshabillerent. Je me mis au lit,

* C'eſt un Anglois qui parle conformément aux idées de ſa Nation.

Zindernein me dit adieu, après
avoir promis de me venir revoir
lendemain : je reſtai ſeul, & la
te de ma chambre fut fermée à
clef.
Je me livrai alors aux plus triſtes
exions ; me voila, diſois-je dans
veritable priſon, j'ai perdu ma
rté ; je paſſerai ici le reſte de
s jours, ſans aucun eſpoir de la
ouvrer. Mais pourquoi ces deli-
& ces magnificences ? Quelle
on ! A quoi ſuis-je deſtiné ?
ſt-ce point pour m'empêcher de
urir d'ennui & de douleur,
on me traite ſi bien ? On me re-
e ſans doute pour être immolé
Divinité qu'on adore dans ces
x. Mais ſi cela eſt, pourquoi les
es jeunes gens, qui étoient à
e avec moi, & qui vrai-ſem-
lement ſont comme moi cap-
en cette Iſle, auroient-ils l'air
anquile, & ſi gai ? Si je ſuis re-
ſeulement à l'eſclavage, le trai-
ent qu'on me fait ici, a-t'il quel-
raport à la condition d'eſclave ?

Tous ceux qui ſont ici les compagnons de mon ſort n'ont point l'air ſervile. Où ſuis-je, que ſuis-je, que ferai-je ? Peut-être helas qu'on prétend me faire renoncer à ma religion : mais il n'y a rien que je ne ſouffre plutôt que d'y conſentir.

Ces penſées inquietes retarderent mon ſommeil; cependant je m'y abandonnai à la fin, & je dormis tranquilement. Le lendemain je m'éveillai à regret : le ſommeil finit toujours trop-tôt pour les malheureux.



CHAPITRE. III

L'Auteur apprend en peu de tems la langue Babilarienne par une methode ſinguliere & nouvelle ; ſes entretiens avec le Directeur du Serail, qui lui decouvre que les charges & emplois de l'Etat ſont exercées par des femmes. Origine de cet uſage.

Z*Indernein* vint me trouver peu de tems après que je fus éveillé

Il me témoigna beaucoup de bon-
& me voïant triste & inquiet, il
fit comprendre que je n'avois au-
n sujet de m'affliger. Un moment
ès je vis entrer dans ma chambre
homme, qui avoit un talent mer-
lleux pour apprendre la langue
Païs aux Etrangers, sans le se-
urs d'aucune Grammaire raison-
e. C'étoit un Peintre en migna-
re, excellent Dessinateur, qui
oit recueilli dans deux gros volu-
es les images de toutes les choses
turelles, qu'il avoit peintes lui-
ème, & qu'il avoit fait graver.
out son art consistoit à présenter
bord à ses Ecoliers les tableaux
s choses les plus simples & les
us ordinaires; à chaque estampe
'il lui montroit, il lui pronon-
it le terme qui dans sa langue ser-
it à l'exprimer, & le lui faisoit
rire au bas, dans le caractere étran-
r que chaque Ecolier pouvoit con-
oître, & qui lui étoit propre; ce
i formoit pour ses Disciples une es-
ce de Dictionnaire très-commode

Nous n'aprenons les langues étrangeres qu'en liant l'idée d'un mot, dont nous voulons retenir la ſignification, avec l'idée d'un autre mot qui nous eſt familier. Ainſi nous retenons un ſon par le moïen d'un autre ſon. Or ce qui entre dans notre eſprit par l'organe de la vûë, s'y imprime bien mieux que tout ce qui y entre par les moyen des autres ſens, comme l'experience le prouve. D'où je conclus, que la methode de ce Peintre Grammairien étoit excellente, & qu'on devroit s'en ſervir dans les Univerſitez pour apprendre le Grec & le Latin à la jeuneſſe. Les enfans n'apprennent ſi promptement la langue de leurs nourrices, que parce qu'ils voyent & regardent attentivement tout ce qu'ils entendent prononcer. Je prevois néanmoins que ce nouveau ſiſtême de Grammaire ne ſera pas plus gouté, que les nouvelles methodes, qu'on inventé tous les jours en Europe, pour abreger le chemin des Sciences, & qui n'augmentent pas

aucoup le nombre des Sçavans.
Je paſſai quinze jours à appren-
e tous les noms ſubſtantifs de la
ngue Babilarienne : à meſure que
pprenois les ſubſtantifs, j'aprenois
ſſi les adjectifs, parce qu'il n'y
oit point d'eſtampe, qui ne re-
eſentât la choſe avoit pluſieurs
tributs. Pluſieurs de ces eſtam-
s étoient enluminées, ſans quoi
n'aurois pû apprendre les noms
s couleurs.
A l'égard des verbes, qui expri-
ent une action de l'ame ou du
rps, mon Maître voyant que j'a-
is la memoire très-heureuſe, &
e je ſçavois déja les noms, me
it entre les mains le ſecond volu-
e de ſon recueïl, qui contenoit
verbes, c'eſt-à-dire, les tableaux
toutes les actions & de toutes les
ſſions. Comme les noms de cette
ngue ne ſe declinent point, les
rbes ne ſe conjuguent point non
us : en quoi elle a beaucoup de ra-
rt à la langue Angloiſe, plus par-
ite en cela que la plûpart des au-

tres langues, heriſſées de difficulte
inutiles. Elle n'a point, non plu
que la notre, de noms maſculin
ni de noms feminins; pour expri
mer les êtres inanimez; ce qui m'
toujours paru la choſe du monde l
plus abſurde. Car pourquoi, pa
exemple, *enſis* en Latin, qui veu
dire une épée, eſt-il du genre ma
culin, & *vagina* qui veut dire l
fourreau, eſt-il du genre feminin
L'épée & le fourreau ont-ils un ſex
different ? J'ajouterois pluſieurs au
tres obſervations ſur cette matiere,
ces ſortes de recherches convenoien
à un Voïageur.

Les eſtampes deſtinées à expri
mer les verbes, étoient pour la plû
part aſſez compoſées; mais en mê-
me tems, je ne vis jamais rien de
bien deſſiné, ſur-tout lorſqu'ils s'a-
giſſoit d'exprimer les mouvemen
de l'ame, comme la haine, le deſir,
la crainte, l'eſperance, l'eſtime, le
reſpect, le mepris, la colere, la
ſoumiſſion; & les vertus, tel-
les que la chaſteté, l'obeïſſance,

fidelité; & les vices, comme la
ırberie, l'avarice, l'orgueïl, la
ıauté, &c.
Comme nous exprimons ces cho-
, par des termes metaphoriques &
alogues aux mouvemens & aux
odifications de notre corps, il est
ıir que rien n'est plus aisé que de
indre tout cela aux yeux. Les
verbes, qui servent à augmen-
:, ou à diminuer la force des ver-
s, & à mettre des nuances dans
os idées, étoient peints aussi, & à
esure que j'aprenois les verbes, par
xpression des actions peintes, j'a-
enois aussi les adverbes, par la
inture des modalitez de ces ac-
ons. Par exemple les differens de-
ez d'amour formoient autant de
bleaux differens, ausquels repon-
oit un terme commun, avec l'ad-
tion d'un autre terme, pour ex-
imer les degrez de la passion; ce
ui faisoit l'adverbe.

Zindernein me rendoit visite tous
s jours, & étoit charmé du pro-
rès que je faisois dans la langue

Babiliarienne. Enfin au bout d'u
mois je fus en état de m'entreteni
avec lui, quelquefois l'expreſſio
propre me fuïoit; mais comprenan
ce que je voulois dire, il me la ſug
geroit. D'ailleurs cette langue ſ
parle très-lentement, enſorte qu'o
a le tems de chercher les mots e
parlant; la prononciation en eſt for
aiſée, parce que la langue eſt très
douce : à l'égard de l'accent, je l
pris peu à peu. Au reſte ce qui fi
que j'apris promptement la langu
Babilarienne, eſt que pendant deux
mois je fus très retiré, ne parlant
à perſonne, ſi ce n'étoit à mon
Maître & à *Zindernein*. C'eſt par le
recueillement qu'on acquiert des
connoiſſances, & qu'on s'orne l'eſprit.

Dans les premiers entretiens que j'eus avec *Zindernein*, je lui demandai, pourquoi on avoit tant d'attention pour moi, par quel motif j'étois ſi bien traité, quel étoit le lieu que j'habitois, à quoi j'étois deſtiné ? Il ne fit point dificulté de ſa-

sfaire ma curioſité, & me dit que
étois dans le Serail de la Reine, où
y avoit environ une douzaine de
eunes Etrangers comme moi, qu'el-
affectionnoit, & qu'elle faiſoit
lever pour ſes plaiſirs. Les hom-
nes de cette Iſle, ajouta-t'il, ne
ont pas dignes d'elle. La Reine
roit que ce ſeroit offenſer la Majeſté
le ſon rang que de s'abaiſſer à ai-
ner aucun de ſes Sujets, & qu'il y
uroit même du danger du côté de
a politique dans cet honneur qu'el-
e leur feroit, parce que les familles
de l'Iſle, dans leſquelles elle choiſi-
roit des maris, pourroient ſe prevaloir
de cette élevation. Eh quoi! lui re-
pondis-je, ſuis-je deſtiné à être le
mari de la Reine? Oui, me repli-
qua-t'il, ſi votre eſprit & votre figu-
re lui plaiſent: mais tous les jeunes
gens qui ſont ici ont la même pre-
tention. Voilà une étrange condui-
te pour une Reine, repartis-je;
eſt-il poſſible que la pudeur d'une
femme ſouffre une douzaine de
maris?

Elle n'en a jamais qu'un à la fois, me repartit *Zindernein* ; mais elle a le droit d'en changer une fois toutes les années, si elle le veut ; & alors elle tire du Serail celui des jeunes gens qui lui plaît davantage, pour l'élever à cet honneur : & dans ce cas elle renvoie le mari, qu'elle quitte, dans ce même Serail d'où elle le retire quelquefois, si elle le juge à propros, pour l'épouser encore. Celui qu'elle a actuellement vit avec elle depuis dix mois, son tems va finir, & l'on croit qu'il ne sera pas continué ; il y a dans ce lieu un jeune homme plein de merite & d'appas, qui selon l'opinion commune lui succedera. Peut-être que votre tour viendra, & que vous aurez le bonheur de plaire à sa Majesté. Qui sçait même, si vous ne serez point preferé à ce jeune homme destiné à ses augustes embrassemens ?

Cet honneur, repris-je, auroit de quoi me flatter, s'il étoit durable, & si en devenant l'époux de la

eine, je devenois Roi. Cela est
npossible, me repondit *Zindernein*;
Loi y est formellement contraire.
Quoi, lui dis-je, il y a une Loi
ans cette Isle, qui interdit le trô-
e aux hommes, & qui y éleve les
emmes, à l'exclusion de tous les
nâles ? Cela n'est pas ainsi chez
ous; une * femme, il est vrai, est
ctuellement sur le trône d'Angle-
erre, mais ce n'est que par acci-
ent, & parce que la plus grande
artie de notre Nation l'a jugée la
lus proche heritiere de la Couron-
e. Après sa mort nous aurons un
oi; ce qui est plus convenable
e toutes manieres. Car nous sen-
ons qu'il est honteux à des hom-
nes d'être asservis à une femme. Les
ommes forment le sexe dominant,
'est à eux de commander. Cela
evroit être ainsi dans cette Isle,
ne repondit-il, & cela a été autre-
ois. Mais les mœurs sont changées,
x aujourd'hui les femmes y sont
es Maîtresses. Elles y occupent tou-

* Anne Stuart qui regnoit alors.

tes les Charges de l'epée & de la robe : elles ſeules compoſent nos Armées de terre & de mer, les hommes en un mot ſont ici ce que les femmes ſont dans votre Pays.

Eh quoi, lui repondis-je, vous qui preſidez ici, & qui avez de l'autorité ſur les Vaiſſeaux, n'ètes-vous pas un homme ? Ceux qui nous ont pris ſont-ce des femmes ? Oui, me repliqua-t'il, ce ſont des femmes qui ont pris votre Vaiſſeau. Elles ſont habillées comme tous les hommes, à l'exception que leurs robes ne leur deſcendent que juſqu'à la moitié des jambes, & que les hommes ont une robe beaucoup plus longue, & qui a plus de circuit. Pour moi je ſuis homme, & le ſeul homme qui ait quelque autorité dans l'Etat, parce qu'il n'y a qu'un homme qui puiſſe exercer ma Charge.

Je ſentis alors une eſpece de honte, en apprenant que j'avois été vaincu les armes à la main par des femmes, & je ne pus m'empecher de rougir. Mais *Zindernein*, qui s'en

apperçut, me dit que les femmes de l'Isle qui avoient embrassé l'état militaire, étoient très-aguerries & très-braves, qu'elles étoient furieuses dans les combats, & qu'il étoit difficile aux hommes de soutenir leurs efforts. Elles sont d'ailleurs fort vigoureuses, ajouta-t'il, comme elles sont élevées de bonne heure à faire tous les exercices du corps; & qu'elles aprennent dans leur premiere jeunesse à monter à cheval, & à faire des armes, qu'elles vont souvent à la chasse, qu'elles boivent des liquéurs, elles ont plus de vigueur que les hommes de ce Païs, à qui tout cela est interdit suivant les regles de la bienséance. Nous n'avons pas toujours été dans cet usage, ajouta-t'il, & je vous en expliquerai l'origine, si cela excite votre curiosité. Je le priai de m'en instruire, & il commença ainsi:

Il y a environ sept mille deux cens lunes, qu'Amenéinin regnoit dans cette Isle. Sous son regne les hommes commencerent à avoir des

égards infinis pour les femmes ; il sembloit même que le regne des femmes fût déja venu. Le Roi, & à son exemple, tous les hommes de l'Isle, negligeant toute affaire serieuse, ne donnant plus aucune attention à l'étude des loix & de la politique, dédaignant la gloire, fuyant la guerre, n'administrant plus la justice, meprisant la science & les beaux arts, plongez dans l'ignorance de l'Histoire & de la Philosophie, detestant tout genre de travail, sans honneur & sans émulation, étoient continuellement aux pieds d'un sexe enchanteur, qui naturellement ambitieux, entreprit de profiter de la honteuse mollesse des hommes, pour secoüer le joug, que la sagesse des premiers tems leur avoit justement imposé, & que la foiblesse du sexe dominant avoit depuis rendu trop leger. Elles ne réussirent que trop bien dans cette funeste entreprise. La Reine Aiginu, dont le Roi cultivoit peu les appas, commença la trahison. Elle

s'empara du trône, & en fit tomber un mari foible, negligent, noïé dans les paisirs, & esclave d'une foule de Maîtresses.

La conspiration de toutes les femmes éclata en même tems; s'étant élevées au-dessus de leurs maris, elles s'emparerent non-seulement de la conduite des affaires domestiques, que ceux-ci negligeoient entierement, mais encore du gouvernement de toutes les affaires publiques, de la politique, de la finance, de la guerre, de l'administration de la Justice, dont on ne prenoit plus aucun soin. Cependant elles n'oserent d'abord usurper ouvertement le droit des hommes; elles se contenterent de travailler sous leur nom. Si elles eussent alors porté plus loin leurs attentats, les hommes se seroient peut-être reveillez de leur profond assoupissement, ou auroient au moins disputé un pouvoir absolu, qu'ils tenoient de la nature & de la raison. Mais les femmes naturellement adroites & d'un

eſprit fin & ſubtil, s'y prirent autrement : elles flatterent leur époux, & ſeduiſirent leurs amans. Elles trouverent enfin dans leurs attraits tous les prepartifs d'une fatale revolution.

On s'accoutuma peu à peu à recevoir la loy des femmes : comme elles gouvernoient aſſez bien, & qu'il y avoit au moins beaucoup plus d'ordre dans l'Etat qu'auparavant, on ne murmura point. On s'imagina même avec le tems, que puiſqu'elles réuſſiſſoient ſi heureuſement dans le maniment des affaires elles étoient nées pour commander. Cependant les hommes ſe plongeoient de plus en plus dans l'oiſiveté ; & leur pareſſe croiſſoit à meſure qu'elle étoit fomentée par leur inaction. Ce fut alors, dit-on, qu'il parut au Ciel une comete extraordinaire, dont la chevelure ſembloit éclipſée : preſage, que les femmes aſtrologues ne manquerent pas d'interpreter en leur faveur.

Après la mort du Roi Amenéi-

nin, Aiginu fit mourir les parens de ſon mari, qui auroient pû lui diſputer l'autorité, & renverſer ſes projets ; on croit même qu'elle ſacrifia ſon fils à ſa deteſtable ambition. Quelques veillards devenus ſerieux & inquiets, s'efforcerent envain de rapeller les anciens uſages, & de retablir le ſexe maſculin dans ſes premiers droits. Ils furent bannis par un acte du Parlement, composé des femmes les plus diſtinguées de l'Iſle. Quelques autres vieillards, qui auroient pû encore eſſaïer de remuer, intimidez par cet exemple, prirent conſeil de leur âge & de leur foibleſſe, & demeurerent tranquiles. Les autres, après avoir langui toute leur vie aux pieds des femmes, n'oſerent prendre les armes contr'elles, & acheverent le reſte de leur vie ſous un joug qu'ils avoient volontairement porté dans leur jeuneſſe. A l'égard des jeunes gens, nez dans la ſervitude, il ne leur vint pas ſeulement dans l'eſprit de tâcher de s'en affranchir.

Tandis que *Zindernein* me parloit ainſi, je faiſois reflexion que les hommes d'Europe, par le genre de vie qu'ils menent aujourd'hui, pourroient bien voir un jour arriver quelque revolution ſemblable parmi eux. Leur moleſſe & leur ignorance preparent depuis long-tems cet évenement, pourvu que les femmes ſçachent profiter de la diſpoſition des hommes.

Cependant, continua *Zindernein*, les peuples du Nord de cette grande Iſle, qui formoient alors un Royaume particulier & indépendant du nôtre, craignant la contagion d'un exemple ſi voiſin, & aprèhendant que leurs femmes ne formaſſent chez eux une pareille entrepriſe, envoyerent ſecrettement des Emiſſaires dans nos Provinces, pour tacher de ſoulever les hommes, & d'abolir le nouveau gouvernement. Vingt mille hommes s'étant revoltez, ſommerent la Reine de faire élire un Roy par un Parlement d'hommes, & la menaçerent d'en-

lire un, en cas de refus. La propo-
tion fut fiérement rejettée par la
Reine, qui menaça les Rebelles de
eur faire ſentir le poids de ſon bras,
s'ils ne ſe hâtoient de rentrer dans
e devoir. Auſſi-tôt elle aſſembla
une Armée de cinquanre mille fem-
mes, pour reduire les mutins. Ce
qu'il y eut de plus honteux, eſt que
trois mille jeunes gens entrainez par
eur foibleſſe, ſouffrirent d'être in-
corporez dans ces Regimens femi-
nins. L'Armée étoit commandée
par la Reine en perſonne, qui avoit
ſous elle douze Lieutenantes Gene-
rales, douze Marechales de Camp,
trente-ſix Brigadieres, & quaran-
te-huit Colonelles.

Les deux Armées ſe rencontrerent
dans la plaine de *Camaraca*. Les
hommes étoient armez d'arcs & de
fleches, & leur Cavalerie étoit très-
bien montée. La Reine, qui jugea
que ſes Troupes peu aguerries alors
& qui n'avoient jamais vû de com-
bat, auroient de la peine à reſiſter à
une Armée maſculine, uſa d'un ſtra-

tagême digne d'elle. Elle mit à la tête de ſon Armée rangée en Bataille quatre mille femmes, des plus jeunes & des plus belles. De grands cheveux bouclés flottoient ſur leurs épaules nuës ; leur gorge d'albâtre étoit découverte, auſſi-bien que leurs bras & leurs jambes. C'étoient là leurs ſeules armes, & ce fut dans cet état dangereux & terrible, qu'elles ſe preſenterent aux yeux de l'Armée ennemie, dont toute la fureur s'évanoüit à cette vûë : Ils mirent bas les armes, & d'ennemis redoutables qu'ils étoient, ils devinrent tendres amans & humbles Eſclaves.

D'autres racontent que la choſe ſe paſſa autrement. Ils diſent, que la Reine ayant jugé à propos d'entrer en negociation, envoya dans le Camp des Rebelles vingt jeunes femmes d'une beauté parfaite, qui gagnerent les cœurs de tous les Conjurez, & enſuite ſemerent la diviſion parmi les Chefs, & que par ce moyen l'armée ennemie fut diſſipée. Cela paroit d'autant plus vrai-

ſemblable, que les femmes ont en effet un talent admirable pour broüiller les hommes.

Quoiqu'il en ſoit, les femmes tirerent de cette victoire pacifique tout l'avantage qu'elles auroient pû ſe promettre d'un combat ſanglant, où elles auroient eû la gloire de tailler en pieces l'armée ennemie. Depuis ce tems-là, leur autorité a toujours cru. Nous ſommes exclus de toutes les Charges & de tous les emplois de l'Etat : elles ſeules profeſſent les ſciences, & il n'eſt permis qu'à elles de les cultiver; juſques là qu'on ſe moqueroit aujourdhui d'un homme, qui ſe donneroit pour ſçavant, & qu'on le renverroit à ſon eguille, & à ſon menage. Enfin elles ſont les ſeules Depoſitaires du miniſtere des Autels, & des Loix de la Religion; elles offrent dans nos Temples des Sacrifices ſolemnels à la Divinité, & preſident aux ceremonies religieuſes.

Pour moi, ajouta-t'il, qui ai le malheur d'être homme, & qui au-

rois neanmoins lieu d'en rendre grace à la nature, si j'étois né sous un autre Ciel, je gemis en secret de cet indigne renversement de l'ordre naturel, & je ne souscrirai jamais interieurement à cette fausse proposition enseignée par toutes nos Sçavantes, qui pretendent que parmi toutes les espêces d'animaux, la femelle est plus parfaite que le mâle. C'est selon moi une Doctrine nouvelle & erronée, contraire à l'ancienne tradition, & qu'on peut detruire par des argumens invincibles. Il est vrai que les femelles seules ont le pouvoir de mettre au jour leurs semblables, & que c'est de leur substance que sortent immediatement toutes les substances animées; mais pour mettre en œuvre cette puissance admirable, qui est en effet une excellente prerogative, peuvent-elles se passer des mâles? On a beau dire que le principe fecond est dans elles, & que l'action des mâles ne fait que le preparer & le modifier, comme la

osée du printems, qui penetrant
e ſein de la terre, developpe les
germes & en fait ſortir les plantes.
Pour moi je ſoûtiens que les mâles
ſont tout; que c'eſt dans eux que
reſide le germe primitif, & que les
femelles ne ſont par raport à eux,
que ce que la terre eſt par raport
à une main induſtrieuſe, qui la
cultive. C'étoit le ſentiment de nos
anciens Docteurs, dont les femmes
ont brulé les livres, où nous au-
rions trouvé des armes pour com-
battre leurs pretentions. Cepen-
dant perſonne n'oſe aujourd'hui
ſoutenir ce ſentiment en public,
ſans paſſer pour un Novateur dan-
gereux, & ſans être traité de Per-
turbateur.

Voilà, mon cher Gulliver, le
Pays où vous êtes. Si vous pouvez
renoncer à l'orgueil, que vous inſ-
pire juſtement l'excellence de vo-
tre ſexe, & le prejugé legitime de
votre éducation, vous ſerez heu-
reux, étant auſſi beau que vous
êtes, toutes les femmes vous trai-

teront avec reſpect, & jetteront ſur vous des regards flatteurs, qui ſatisferont votre amour propre. Car quoique les femmes regardent notre ſexe comme inferieur au leur, elles ont pourtant pour nous une infinité d'égards ; elles nous traitent avec reſpect, elles nous cedent toûjours le pas ; elles n'oſent nous dire la moindre parole déſobligeante ; & une femme à qui il échaperoit une malhonnêteté à notre égard, paſſeroit pour une extravagante, & ſeroit deshonorée. C'eſt un reſte precieux de nos anciens uſages, un droit naturel que l'orgueil des femmes n'a pû abolir, & un titre ancien, que nous conſervons contr'elles. Elles pretendent neanmoins qu'elles n'ont pour nous tant d'égards qu'à cauſe de notre foibleſſe qui exige d'être menagée. Helas ! ces deferences, ces reſpects, ces complaiſances ne ſont aujourd'hui que des honneurs ſteriles. Les femmes, lorſqu'elles nous aiment, nous appellent leurs Maîtres, &

ous ſommes neanmoins toûjours
urs eſclaves.



CHAPITRE IV.

ite de l'entretien de l'Auteur avec le Directeur du Serail. Mœurs des femmes de Babylary, & des hommes de cette Iſle. Deſcription du Serail. Portrait de ceux qui y étoient renfermez avec l'Auteur ; leurs occupations, leurs jalouſies, &c.

'Ecoutai avec beaucoup d'atten-
tion ce diſcours qui me ſurprit
rêmement ; lorſque *Zindernein*
parloit, il me prenoit quelque-
envie de rire ; mais je me rete-
s le plus qu'il m'étoit poſſible ;
ce que je m'étois apperçû que
s ris le rendoient plus ſerieux,
ſembloient augmenter ſon hu-
iation. Lorſqu'il eut ceſſé de
er, je lui dis d'un air gai & aſſez
c, que puiſque le ſexe feminin
t dans l'Iſle où j'étois, le ſexe
inant, je me conformerois aux

usages établis, & tâcherois de compenser la perte de mon rang naturel par la joüissance aisée des plaisirs, qui s'offriroient à moi.

Si vous avez l'honneur d'épouse la Reine, me repondit-il, vous sor tirez de ce Serail, & vous serez libre dans le Palais de sa Majesté où vous aurez une foule inombrable d'Officiers & de Domestique de l'un & de l'autre sexe. Mais gardez-vous alors de vous livrer à de desirs criminels, & de prendre d l'amour pour aucune femme : S vous temoigniez la moindre foibles se, vous tomberiez dans le mepri de la Nation. Car il est établi qu la pudeur, qui n'est ici pour le femmes qu'une qualité mediocre est pour nous une vertu essentielle Un homme qui a des Amantes, & qui s'y abandonne, est deshonoré lorsque ses dereglemens deviennen publics ; ce qui lui est fort difficil d'empêcher, parce que les femme de ce Païs sont très-indiscretes, & que leur vanité leur fait souvent pu-

blie

ter les faveurs qu'elles reçoivent.
époux de la Reine eſt ſurtout
ligé à une circonſpection ſcrupu-
uſe & à une conduite exempte
tout reproche. Il ne lui ſuffit pas
avoir de la pudeur, il ne doit pas
ême être ſoupçonné d'en man-
ner.

Tous les Courtiſans ſont donc
une grande modeſtie, repliquai-
. Oui, me repartit *Zindernein*;
ais la plûpart de ces Meſſieurs ne
nt pas néanmoins toujours ce qu'ils
eulent paroître, & il y en a peu
ui ne paſſent pour avoir des Aman-
s. La gloire des femmes conſiſte à
onquerir le cœur des hommes, &
elle des hommes à ſçavoir ſe dé-
endre: Elles veulent qu'on leur par-
onne tout, quoi qu'elles ſe diſent
noins foibles que les hommes, à
ui elles ne pardonnent rien. Ce-
endant quand un homme n'a qu'u-
e Amante qu'il favoriſe, l'indul-
ence publique l'excuſe; mais s'il
e livre à pluſieurs, & que ſa hon-
e éclate, ſa femme alors ridicule-

ment deshonorée, prend d'ordinaire le parti de le repudier. Quelquefois aussi elle tolere la conduite de son époux & garde un silence prudent. D'ailleurs il n'est pas aisé de voir en ce genre ce qui manque à l'honneur d'un homme.

Les femmes, poursuivit-il, médisent ici beaucoup des hommes, qui le leur pardonnent aisement, pourvû qu'elles n'attaquent ni leur figure, ni leurs talens, dont la reputation leur est beaucoup plus chere que celle de leur vertu. Ils regardent tous comme la premiere de toutes les qualitez, celle de plaire aux femmes, & celle de s'en faire respecter comme la derniere.

Je lui demandai alors comment on se marioit dans l'Isle. Il n'y a point d'affaire, me repondit-il, qui se traite & se concluë avec tant de precaution & si peu de prudence. On voit des hommes surannez, dont le metier est d'être Courtiers de Mariage, & qui ne s'occupent qu'à assortir les filles & les garçons. On

examine d'ordinaire que l'exte-
eur d'un garçon, sa naissance,
n bien, sa figure; à l'égard du ca-
ctere & de l'humeur, ce n'est
'après les nôces que cet article se
scute. Il est vrai que les femmes
t la commodité du divorce qui
s dispense de prendre des mesures
rupuleuses par raport à la confor-
ité des humeurs, & des inclina-
ons, mais ce privilege étant refu-
aux hommes, il est étonnant de
s voir si peu precautionnez sur
n point si important de la societé
onjugale.

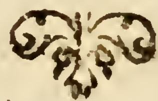
Depuis que j'eus un peu apris
Langue, afin de m'en faciliter
usage, on m'accorda la liberté de
oir tous mes Compagnons du Se-
il & de me divertir avec eux. Ils
couchoient d'ordinaire & se le-
oient ford tard, & passoient une
artie de la journée à se parer, &
autre à se promener, à joüer, &
entendre des concerts, & des co-
nedies, où la Reine assistoit quel-
uefois avec toute la Cour. Il n'y

avoit aucune union parmi ces jeunes hommes, parce qu'ils aſpiroient tous au même honneur, & croyoient tous le meriter preferablement à leurs concurrens. Ils mediſoient ſans ceſſe l'un de l'autre, & s'attachoient ſur-tout à rabaiſſer celui qui paſſoit pour le mieux fait, & qui, ſelon l'opinion commune, devoit le premier épouſer la Reine.

Cet heureux rival s'appelloit, *Sivilou*: Un d'eux me diſoit de lui, qu'il avoit l'air fade, que ſes yeux étoient trop languiſſans ; un autre diſoit qu'il n'avoit point d'eſprit ; un autre prediſoit que la Reine n'en ſeroit point contente, & qu'elle ne le garderoit peut-être pas huit jours. Si je loüois quelqu'un d'eux, on lui trouvoit de la mauvaiſe grace, des yeux rudes, un mauvais caractere : enfin quoiqu'ils ſe traitaſſent l'un l'autre à l'exterieur avec aſſez de politeſſe & d'honnêteté, ils ſe haïſſoient tous mortellement. Comme je paſſois pour être bien fait & aſſez beau, on peut juger

s'ils ne m'épargnoient pas entre
x.
Leurs converſations étoient fort
nuïeuſes, ſi ce n'eſt lorſqu'ils
edisoient l'un de l'autre. Souvent
s s'entretenoient de leurs parures
de leurs ajuſtemens. Quelque-
is ils diſputoient enſemble; mais
s queſtions ordinaires qu'ils agi-
ient, étoient de ſçavoir, ſi les
eveux longs & flottans ſur les
paules avoient plus de grace, qu'at-
chez avec un ruban; ſi un rouge
tificiel étendu ſur leurs joües n'en
levoit pas l'éclat, & ſi la couleur
aturelle n'étoit pas moins brillan-
que les couleurs empruntées; ſi
n tein un peu brun n'étoit pas plus
greable aux femmes qu'un teint
op blanc & trop fleuri. Sur tout
ela chacun ſuivoit la decision de
on miroir.
Il y avoit un aſſez grand nombre
e femmes dans le Serail deſtinées
u ſervice de ceux qui y étoient
enfermez, leſquelles étoient char-
gées d'en deffendre l'entrée à toutes

les femmes, ſous peine de mort, à moins qu'elles n'y fuſſent amenées par la Reine, qui y venoit de tems en tems. Ces femmes qui nous gardoient, étoient toutes fort laides, & à ce que j'apris hors d'état de faire uſage de leur ſexe. Elles avoient toutes differentes Charges dans le Serail, & celle qui étoit la principale, & à qui les autres obéïſſoient, s'apelloit la *Grande Maramouque* ; elle & toutes les autres étoient ſoumiſes à *Zindernein*, Intendant General des plaiſirs de la Reine, & Grand-Pourvoïeur de ſon Serail : Charge à laquelle étoit attachée celle d'Inſpecteur de toutes les priſes ſur mer. On juge aiſement qu'il étoit plus à propos, ſelon leurs mœurs, qu'un homme fût revêtu de cette Charge qu'une femme.



CHAPITRE. V.

La Reine vient visiter son Serail, l'Auteur lui est presenté; il a le bonheur de lui plaire, & est nommé & declaré époux de la Reine pour l'année suivante; il sort du Serail, & est logé dans le Palais.

LOrsque *Zindernein* m'eut jugé assez habile dans la Langue, pour pouvoir entretenir la Reine, & qu'il eut trouvé que j'avois attrapé un certain air necessaire aux hommes du Païs pour plaire aux femmes, il me dit de me preparer à voir la Reine, qui le lendemain viendroit au Serail. Il me recommanda de parler peu, lorsque je serois en se presence, d'avoir un air simple & ingenu, de mettre beaucoup de douceur & de modestie dans mes regards, de ne faire aucun geste inconsideré, d'avoir en même-tems un air tranquile & serein, & de jetter quelquefois sur sa Majesté

des yeux vifs, tendres & respectueux. Je lui promis de profiter de ses leçons, & je me preparai à l'honneur que je devois recevoir le lendemain.

Je fus paré ce jour-là plus qu'à l'ordinaire; on me couvrit de pierreries, & je fus revêtu d'habits magnifiques. On m'avoit fait baigner dans des eaux parfumées, & *Zindernein* avoit eû la bonté de me faire boire d'une liqueur merveilleuse, qui repand la fraîcheur & l'embonpoint sur le visage, & rend les yeux humides & brillans. Mes Compagnons me voyant en cet état ne purent cacher leur depit; *Sivilou* aprehenda que je ne retardasse son bonheur & sa gloire. A travers un certain rouge leger, dont il avoit toujours soin de couvrir avec art sa pâleur naturelle, je m'aperçus qu'il pâlissoit en me regardant. Les femmes du Serail disoient entr'elles, que j'avois la taille plus avantageuse que lui, la jambe plus fine, les cheveux plus beaux, le tour du visage mieux fait, les yeux plus grands,

bouche plus petite, les traits
us fins. Cependant *Sivilou* étoit
en pris dans sa taille, & étoit fort
au de visage; mais il avoit l'air
elancolique, & la phisionomie
u spirituelle.

La Reine vint au Serail sur le
ir, & *Zindernein* me presenta à
le en particulier, en lui disant que
tois le jeune Etranger, dont il lui
oit souvent parlé, & qui étoit sur
dernier Navire, qu'on avoit pris.
a taille de la Reine étoit majestueu-
; son air gracieux & noble étoit
gne d'une grande Princesse; elle
oit, ainsi que la plûpart des fem-
es de ce Païs-là, ce que nous ap-
ellons en Europe une beauté mâle,
ais ce qui ne s'apelle pas ainsi dans
ette Isle, parce que les hommes y
nt toujours l'air effeminé.

Elle me fit asseoir auprès d'elle &
e demanda d'abord de quel Païs
étois? lui ayant repondu que j'étois
uropéen, né dans une Isle apellée
Grande-Bretagne, elle me dit
u'elle feroit ensorte de me faire

oublier ma Patrie. Je lui repartis, que j'avois déja commencé à en oublier les mœurs, & que je ne pensois qu'à suivre les usages du Païs, où le Ciel m'avoit conduit. Ces usages doivent sans doute vous paroître étranges, repliqua-t'elle, à vous qui avez été élevé dans des maximes si opposées. Mais vous éprouverez bien-tôt, que vous avez gagné au change. Les femmes sont chez vous plus heureuses que les hommes : ici les hommes sont plus heureux que les femmes ; vous ne vivez que pour le plaisir, vous passez votre vie dans une agréable vicissitude d'amusemens, nulle affaire, nulle inquietude ne trouble vos jours. Votre dependance n'est qu'aparente & imaginaire : c'est nous qui au fond dependons de vous ; nous ne songeons qu'à vous plaire ; vous recueillez tout le fruit de nos travaux ; nous ne vivons que pour vous rendre heureux.

Goutez donc, ajouta-t'elle, un bonheur que votre sejour dans cette

le vous aſſure, & conſentez dans
ſuite à faire le mien, qui peut-
tre augmentera le vôtre. Mais
uoi, vous rougiſſez ! Ah que cette
udeur me charme ; vous ſemblez
é dans cette Iſle ; cependant vous
tes né dans celle de la Grande-Bre-
igne. Vous étiez ſans doute le Roi
e cette Iſle : un homme ſi parfait
evoit commander à tous les autres.
'ous n'ayez rien de l'immodeſtie
'un Etranger ; vous ſemblez avoir
iit un long ſejour dans mon Ro-
aume, cependant vous n'y êtes
ue depuis trois mois.

Quoique je me fuſſe preparé à
epondre avec eſprit au diſcours de
i Reine, j'avoüe que je m'en ſen-
is fort depourvu alors ; la modeſtie
ui m'avoit été tant recommandée,
ointe à l'étonnement, me rendit
uet & ſterile. Je m'aſſure qu'il
'y a point en Europe de femme de
ondition, qui ne fût d'abord un
eu deconcertée, ſi un grand Roi
ii parloit ſur ce ton. Comme hom-
ne & comme Européen, je ne me

ſentois point capable de repliquer à un pareil langage ſorti de la bouche d'une auguſte Reine, dont l'air majeſtueux captivoit mes reſpects, & dont les diſcours indecens bleſſoient mes prejugez ; car ſa Majeſté ne ſe contenta pas de me dire une infinité de choſes obligeantes, qui intereſſoient ma modeſtie, elle me prodigua encore les expreſſions les plus tendres & les plus paſſionnées. Mais ſi je parus peu enjoüé, je parus judicieux & retenu ; je ſçus à propos baiſſer les yeux, les lever, les tourner de côté, ſourire, pencher la tête, rougir. Enfin la Reine fut très-ſatisfaite de ma figure & de mes manieres, quoique j'euſſe fait paroître peu d'eſprit. Peut-être étoit-t'elle du goût de pluſieurs hommes d'Europe, qui ſe mettent peu en peine que les femmes en ayent, pourvu qu'ils trouvent en elles de la modeſtie, & de la beauté, avec une lueur de raiſon. En me quittant, elle me donna avec dignité un baiſer tendre, où je ſen-

plus d'amour que de politeſſe.
Lorſque la Reine fut partie,
ndernein m'aprit que ſa Majeſté
avoit temoigné beaucoup de ſa-
faction, & lui avoit dit, qu'il n'y
oit aucun jeune homme dans le
rail qui me valût. Si la Reine,
outa-t'il, ne change point de
nſée, & que vous ne mettiez au-
n obſtacle à votre élevation, vous
ez vrai-ſemblablement le pre-
er qu'elle épouſera; & comme
e eſt extrêmement épriſe de vous,
ut-être joüirez-vous pendant plu-
urs années de l'honneur de ſon lit.
Comme cette Princeſſe, en ſor-
nt du Serail, n'avoit ceſſé de par-
de moi aux Dames & même aux
gneurs de ſa Cour, le bruit ſe
pandit bien-tôt que j'avois plû
finiment à ſa Majeſté. Je com-
ençai alors à être haï & déchiré
r tous mes Compagnons; *Sivilou*
vint inconſolable, ſa melancolie
turelle ſe changea en noires va-
urs: il ne mangeoit plus, le ſom-
eil le füioit; il negligea le ſoin de

ſe parer, & de cultiver ſa beauté. Il devenoit de jour en jour plus maigre & plus pâle : ma gloire avoit defiguré ſes traits. Les autres qui ſe voïoient également reculez par mon avancement, & qui ſçachant que dans le cas dont il s'agiſſoit, l'ancienneté dans le Serail n'étoit rien moins qu'un titre pour parvenir, ne pouvoient cependant traiter de paſſe-droit la preference qui m'étoit donnée, & étoient reduits à la triſte conſolation, qu'offre la patience dans tous les revers de la vie.

Cependant la Reine informée par *Zindernein* de l'état de ſon Serail, depuis la derniere viſite qu'elle y avoit faite, fit dire à tous mes Compagnons, qu'ils ne s'affligeaſſent point ; qu'elle ſongeroit à leurs interets, & les rendroit heureux avec le tems ; mais qu'il falloit attendre : diſcours ordinaires des Grands.

Mais afin de ne point laiſſer languir le Serail dans une cruelle incertitude, ſa Majeſté jugea à propos

e faire ſçavoir ſon choix. Je fus onc nommé dans les formes époux e la Reine, pour le cours de l'anée 1716. On en fit des réjoüiſſanes publiques; & aïant été tiré du erail, pour loger dans le Palais de a Majeſté, je reçus les complimens e toute la Cour & de tous les Corps du Royaume.

Je paſſai, ſelon la coûtume, uinze jours dans le Palais, avant a celebration des noces. Tantôt je ne promenois en caléche dans la ompagnie de *Zindernein*, de quelues Dames & de quelques Seineurs de la Cour, qu'il me plaioit de choiſir, & je viſitois les beles Maiſons de Plaiſance des envions. Tantôt je tenois apartement hez moi, où les *Paratis*, qui ſont es plus grands Seigneurs du Roïaune avoient coûtume de ſe rendre, avoient droit d'être aſſis devant noi ſur un tabouret. J'étois traité en Roi ſans l'être, parceque j'étois deſiné à l'honneur d'épouſer une Reie, & d'en donner peut être une

à l'Etat, si le Ciel eût secondé les vœux des peuples.



CHAPITRE VI.

Litterature des femmes de Babilary. Tribunaux des hommes. Religion differente des deux sexes. Maniere dont les femmes rendent la Justice, administrent les Finances, & font le commerce. Academies differentes.

COmme dans ces premiers jours j'exerçai beaucoup ma curiosité, je dirai ici en peu de mots tout ce que je remarquai de singulier dans les usages de l'Isle de Babilary. Etant un jour allé à la Comedie avec *Zindernein*, je vis sept femmes qui avoient l'air extrêmement spirituel, assises sur un banc distingué. Au sortir du spectacle, aïant demandé à mon Conducteur quelles étoient ces sept personnes, il me dit qu'elles composoient un Tribunal litteraire, érigé depuis peu par

Reine, pour juger souverainement
: toutes les pieces de Théatre. Au-
ravant cette érection, ajouta-t'il
Public, étoit accablé de mauvai-
; pieces, que d'insipides plumes
oient l'audace de lui presenter,
is le bon plaisir des Actrices & des
cteurs, sans avoir auparavant con-
lté les personnes delicates & judi-
euses versées dans la science pro-
nde du dramatique. Mais depuis
e toutes celles qui composent
ur le Théatre, par un Reglement
uveau, sont obligées d'obtenir
pprobation de ce sçavant & inge-
eux Tribunal, avant que de fai-
representer leurs pieces, on n'en
it plus aucunes tomber : elles sont
ites applaudies, selon leur diffe-
nt degré de merite, & le public
st plus trompé aux premieres re-
esentations.

L'établissement de ce Tribunal,
dis-je, est digne de la sagesse de
tre Gouvernement : mais pour-
oi, ajoutai-je, n'en érige-t'on pas
semblable pour tous les Livres

qu'on met au jour ? La Reine y a pourvû, me repliqua *Zindernein*. Autrefois il ſuffiſoit que les Livres ne continſſent rien d'oppoſé aux interêts du Gouvernement ou aux bonnes mœurs. Mais on prend garde aujourd'hui qu'ils ne puiſſent corrompre le goût, & gâter l'eſprit; & on ne permet point de publier de Livres inutils ou mal conſtruits. On a pour cela établi une Compagnie de perſonnes prudentes & profondes, dans chaque genre de Litterature, qui ne ſont ni bizarres ni pointilleuſes ; & ce ſont elles qui permettent & autoriſent la publication des ouvrages d'eſprit. Depuis cette ſage inſtitution ; on ne voit plus de Livres abſolument mauvais, & ce qui eſt un grand bien, les Livres nouveaux ſont plus rares.

D'ailleurs on accorde une grande liberté aux lettres, de peur de retarder le progrès des ſciences & des arts. Pour augmenter de plus en plus les lumieres de la Nation, la Reine comble de bienfaits quicon-

ue publie quelque Livre excellent;
e qui repand l'émulation, multi-
lie les talens & fait éclore les bons
uvrages. Sous le Regne precedent
es lettres étoient extrêmement ne-
ligées : on y regardoit le mêtier
enible de faire des Livres, com-
ne le dernier de tous. La Reine vo-
ée & pillée impunement par les
Marajates chargées du soin de re-
ueillir les impots, pensoit s'en de-
ommager par le retranchement
conomique de toutes les recompen-
es du merite. Il est vraisemblable
ue les mœurs & la politesse se se-
oient bien-tôt perduës avec les let-
es, si la Reine qui regne aujour-
'hui, n'avoit ouvert les yeux sur
ne conduite si prejudiciable à l'Etat.
Je demandai alors à *Zindernein*,
les Livres estimez de la Nation
toient fort ingenieux. Nous esti-
ions moins, me dit-il, ceux qui
ont purement ingenieux que ceux
ui sont judicieux. Nous voulons
n general dans les ouvrages du ge-
ie & de la raison; mais *nous aimons*

mieux tout sans esprit que tout avec esprit. * On a dans ces derniers tems mis à la mode un certain stile épigrammatique & affecté, qui a d'abord ébloui le Public, mais qui est à present extrêmement meprisé ensorte que courir après les prix, est aujourd'hui courir après le ridicule. Ce stile fade & pueril est cependant encore admiré de quelques personnes, qui broüillées avec la raison, ont fait entr'elles une espece d'union, pour en perpetuer la precieuse semence. Les hommes ont ici plus goûté ce stile que les femmes; signe de leur legereté & de leur esprit superficiel.

Il est êtonnant, dis-je à *Zindernein*, que les femmes aïent ainsi cultivé la Litterature parmi vous, & que ce sexe, qui dans tous les Païs du monde, est paresseux & ignorant, & qui regarde même comme une fatigue le soin de penser,

* C'est un proverbe Anglois (*Rather than all be wit, let none be there*) c'est-à-dire : *Point d'esprit plûtôt que tout esprit.*

it si laborieux & si sçavant dans
otre Isle. La science, me repondit-
, est la fille de l'Amour propre &
: la curiosité. Faut-il s'étonner que
s femmes, à qui tout est permis
ns ce Roïaume, desirent de l'ac-
ıerir, & se fassent une occupation
rieuse de l'étude? Le travail que la
ence exige, ne leur coute rien,
rce qu'elles sont soutenuës par la
nité, & excitées par l'inquietude
nbitieuse de leur esprit. Elles étu-
ent pour avoir droit de mepriser
lles qui n'étudient point.
Si dans le reste du monde les fem-
es sont ignorantes, comme vous
es, c'est que les hommes pour
justes raisons, les empêchent de
rvenir à des connoissances, qui
flent le cœur. Ils jugent sagement
e les femmes ont deja trop de
nchant à la vanité, & que si elles
donnoient serieusement à l'étude,
r curiosité naturelle leur feroit
p penêtrer, trop approfondir;
e leur delicatesse & leur subtilité
urroient faire naître entr'elles mil-

le questions dangereuses ; que leur opiniâtreté rendroit leurs erreurs incurables, qu'elles seroient insatiables d'apprendre, & qu'enfin elles perdroient un peu de ce goût vif que le Ciel leur a donné pour le devoir capital & indispensable de leur sexe ; ce qui porteroit préjudice à l'humanité.

C'est ce que nous voyons arriver dans cette Isle. Celles qui cultivent les sciences sont d'un orgueil extrême ; la plûpart se perdent dans des speculations abstraites ; elles renoncent quelquefois au bon sens, en faveur du bel esprit ; elles remuent des questions qui étonnent la raison ; elles s'avisent de composer de gros volumes sur la nature des choses impossibles, & sur les proprietez du neant. Lorsqu'elles se trompent, jamais elles n'en conviennent ; enfin, non-seulement elles meprisent celles de leur sexe qui ne s'adonnent qu'aux exercices du corps, mais elles dedaignent encore la societé des hommes,

'elles ſemblent ne regarder que
nme des animaux brutes, qui
poſſedent tout au plus que la
rtie inferieure de l'ame humaine;
lles ſe marient, ce n'eſt, pour
ſi dire, que malgré elles & pour
ïr à la Loi qui defend le celibat.
core s'en eſt-il trouvé parmi el-
, qui ont oſé avancer que ce n'é-
point un crime de l'enfraindre.
il y en a qui mettent tout en
blême.

C'eſt ſans doute depuis la revo-
on, repliquai-je, que pluſieurs
femmes de cette Iſle ont pris
goût extrême pour les ſciences.
as, repartit *Zindernein*, la re-
ution ne ſeroit peut-être pas ar-
e, s'il n'y avoit pas eû parmi
s des femmes ſçavantes, long-
s avant cette fatale époque.
e ſçavoir des femmes, qui s'a-
uoient à l'étude, tandis que les
nmes étoient plongez dans l'i-
rance, a été une des principales
es de notre abaiſſement. Les
noiſſances qu'elles avoient ac-

quiſes, leur donnerent une funeſte ſuperiorité ſur nous. Comme en general l'homme n'eſt le Maître de tous les animaux, que par ſon eſprit induſtrieux, qui lui fournit des moyens ſûrs pour dompter les plus fiers & les plus feroces : de même l'eſprit de la femme devenu ſuperieur à celui de l'homme, par le ſoin qu'elle avoit pris de le cultiver, de le ſubtiliſer, de l'étendre, vint aiſement à bout de nous ſubjuguer. C'eſt ainſi que me parloit *Zindernein*, & qu'il me decouvroit ingenuëment tout ce qu'il penſoit des mœurs, & des uſages de ſa Patrie.

Que les hommes de mon pays, qui liront cette relation veritable, craignent de voir un jour arriver dans la Grande-Bretagne, ce qui eſt arrivé dans l'Iſle de Babilary, & que leur mediocre ſçavoir ne les raſſure point. Que les Dames neanmoins ne ſe flatent pas de parvenir ſitôt à la gloire des femmes Babilariennes : l'heureuſe averſion qu'el-

ont pour toute ſorte d'aplica-
on & d'étude, aſſure aux hom-
es, au moins encore pour un ſie-
, la conſervation de leur droit
turel, & de leur ſuperiorité legi-
ne ſur elles. Mais l'ignorance
t aujourd'hui tant de progrès
rmi les hommes d'Europe, que
ne voudrois pas repondre, qu'a-
ès avoir deja rangé une partie de
s voiſins ſous ſon Empire, elle
entreprit de paſſer la Mer, & de
enir auſſi mettre les Anglois au
mbre de ſes eſclaves. Dans cette
cheuſe extrêmité, ſi les Dames
ngloiſes s'aviſoient d'imiter les
mmes de Babilary, que devien-
rions-nous ?

Je demandai encore à *Zinder-
in*, ſi les hommes de ſon Païs
'avoient pas quelque Tribunal,
ù ils exerçaſſent une eſpêce de Ju-
ſdiction ? ils en ont ſans doute,
e repliqua-t'il, mais des Tribu-
aux ridicules, qu'on auroit abolis
y a long-tems, s'ils n'avoient ſu-
lié qu'on les leur conſervât com-

me un reste precieux & une foible image de leur ancienne autorité. Il y a donc dans cette Isle six Tribunaux composez d'hommes surannez & presque décrepits. Le premier est pour juger avec précision du degré de blanc & de rouge, que chaque homme selon la nature de son teint & le nombre de ses années, peut mettre en usage, pour plaire aux femmes en general, avec le droit d'imposer une amende à ceux qui outrent ce ridicule vernis, fruit du caprice & de la folie. Le second est chargé de juger des modes, d'en approuver le changement, & de fixer le nombre des jours, que doit regner une certaine couleur; une étoffe de certain goût, ou une certaine façon de s'habiller. Le troisieme est pour regler le rang que les hommes doivent tenir entr'eux, & leurs preéminences respectives, dont ils sont très-jaloux. Le quatrieme, qui est le plus respecté, juge de leurs querelles, de l'innocence ou de la ma-

nité de leurs railleries & de leurs
edisances, & les leur fait re-
ćter ou adoucir, selon qu'il est
nvenable. Le cinquieme est pour
re le procez aux hommes d'un
e avancé, qui se donnent pour
ines. Il ne leur est permis que
se retrancher dix années; lors-
'ils sont convaincus de s'en être
é d'avantage, on les condamne
porter sur une medaille penduë
eur cou, & qui leur descend
squ'au-dessous du nombril, l'an-
e, le mois, & le jour de leur
issance écrits en gros caractères.
ux qui par malignité ont dans
ır discours calomnieux augmen-
l'âge des autres, sont condam-
s à ne jamais mettre de rouge,
à paroître le reste de leur vie à
age decouvert. Le sixieme est
ır punir ceux qui negligent le
lte du Dieu OSSOKIA.

Qu'est-ce ce Dieu, dis-je à *Zin-
nein*? Est-il le seul que vous re-
riez dans cette Isle? C'est le Dieu
s hommes, me repondit-il, com-

me OSSOK eſt la Déeſſe des femmes : Déeſſe imaginaire & inconnuë ſur la terre, avant qu'elles ſe fuſſent emparées de toute l'autorité dans ce Royaume. On n'adreſſoit autrefois des vœux qu'à OSSOKIA, & on ignoroit qu'il eût une femme. Les nôtres ſe ſont aviſées de le marier à une Déeſſe, qui ſelon leur opinion moderne lui eſt fort ſuperieure ; comme ſi cette pretenduë Déeſſe avoit pu ſecoüer le joug d'un Dieu, avec la même facilité qu'elles ont ſecoüé le nôtre. Quel aveuglement ! Les hommes foibles & imparfaits ont pû ſe laiſſer vaincre par elles;mais OSSOKIA, qui eſt parfait, & qui peut renverſer le ciel & la terre, eſt trop puiſſant & trop éclairé pour avoir été ſubjugué par ſa femme.

Telle eſt la corruption de l'eſprit humain, repondis-je, qui ſe fait ſouvent une Religion conforme à ſes interêts & à ſes prejugez. mais puiſque vous m'avez parlé de vos Tribunaux maſculins, rendez-

oi compte auſſi de vos Tribu-
ux feminins, & apprenez-moi
mment les femmes rendent la
ſtice dans ce Païs. Elles la ren-
ent avec beaucoup de lumieres &
équité, repartit *Zindernein*; ſi
n'eſt que quelques vieilles dévo-
es d'une ſoif inſatiable du *Simao*
c'eſt-à-dire, de l'or) ſouffrent
u'on en mette quelquefois dans
ur balance, & que les jeunes pa-
oiſſent auſſi quelquefois plus favo-
bles aux Plaideurs jeunes & bien-
its qu'à ceux qui ſont vieux &
ids. C'eſt un abus, repliquai-je,
ui ne doit point être imputé au
exe de vos Juges. Il eſt dans des
aïs où vos maximes ne ſont point
tablies, des Juges également ſuſ-
ects de ces petites prevarications,
ue l'éclat éblouiſſant du *Simao* &
e la beauté leur fait paroître ex-
uſables. Il n'eſt que trop vrai,
epartit *Zindernein*, que les diffe-
ens ſeront rarement bien jugez,
ant qu'ils ſeront portez à des Tri-
unaux humains. Plût au Ciel que

OSSOKIA voulût prendre le ſoin
juger lui-même tous les débats q
naiſſent trop ſouvent entre les mo
tels ! Nos femmes qui exercent
Magiſtrature, ont beau dire qu'e
les ſont ſur la terre les images v
vantes de leur Déeſſe OSSOK. Si c
la eſt, OSSOK, qui, à les en cro
re, les a fait telles, ne s'enten
gueres à faire des portraits.

Il y a encore, pourſuivit-il, dan
cette Iſle d'autres Tribunaux fem
nins, chargés de maintenir le Dro
public, & de veiller ſur l'admini
tration des Finances. Jamais regn
ne fut plus doux, plus ſage, plu
équitable, que celui de notre au
guſte Reine, depuis qu'elle gou
verne par elle-même. Aidée de
ſeuls conſeils de ſa nourrice, don
tout le monde vante le zele & l
déſintereſſement, elle fait ſes ef
forts pour ranimer le commerc
languiſſant, & rendre les peuple
heureux. On ſe flate que ſa ſageſſe
confondra l'orgueil d'une foule de
Marajates qui ont oſé bâtir des Pa-

is égaux au ſien, & qu'au moins
n équité politique les reduira a
re un peu moins riches que les
rinceſſes de ſon ſang. Car on a vû
i des Marajates de la plus baſſe
xtraction, ſans mœurs & ſans hon-
eur, acquerir par des avances uſu-
aires des richeſſes immenſes, éclip-
er par leur magnificence les Da-
nes les plus illuſtres, s'approprier
es plus hautes dignitez & les plus
elles terres, & avoir même l'o-
lieuſe ambition de devènir la tige
l'une poſterité de *Paratis*.

Il n'y a aujourd'hui d'autre im-
pôt dans l'Etat, ajoûta-t'il, qu'une
capitation generale, proportion-
née aux facultez de chaque perſon-
ne ; ce qui rend beaucoup ſans
épuiſer l'Etat. Sous les regnes pre-
cedens, vingt mille Marajates, ſous
pretexte de lever les droits royaux,
pilloient les peuples, & n'en rap-
portoient pas le tiers au Treſor de
la Reine. Par un Reglement nou-
veau & très-ſage, c'eſt aujourd'hui
celle qui preſide aux miſtere d'Os-

sok en chaque Ville, qui reçoit les revenus de l'Etat. Par ce moyen l'exactitude & la fidelité à payer les tributs legitimes est devenuë une espece de vertu religieuse; parceque ces Ministres d'Ossok ont soin de prêcher aux peuples qu'ils seront punis par la Déesse, s'ils meurent, sans s'être acquittez de ce devoir. Les personnes les plus qualifiées & les plus riches payent le plus; chacun declare ses facultez; & comme il y a toujours beaucoup de vanité dans les femmes, on en voit, qui payent de leur plein gré une capitation qui excede le tarif, dans la vûë de passer pour plus riches qu'elles ne le sont en effet. Pour augmenter la felicité publique, toutes les marchandises étrangeres ne payent plus aucun droit d'entrée dans cette Isle; le commerce y est libre & florissant; les banqueroutes n'y sont plus d'usage, parceque tout le corps des Negociantes a fait un fond public pour dédommager les Marchandes des

ertes qu'elles ont faites, ſans qu'il
ait eu de leur faute, & pour re-
rer les malheurs qu'elles n'avoient
ù prevoir.
J'écoutois avec attention toutes
s particularitez. Je ne pouvois
mprendre que des femmes euſ-
nt eû des idées ſi ſages, & que
ur gouvernement fit honte à ce-
i des hommes. Je ſouhaitai avec
deur, non que les femmes gou-
rnaſſent en Angleterre, comme
ns cette Iſle, mais que les hom-
es au moins y gouvernaſſent auſ-
bien, & ſuiviſſent des maximes
judicieuſes. Pour moi je m'i-
agine que la raiſon principale qui
it que les femmes gouvernent ſi
en, eſt que lorſqu'elles ont l'au-
rité en main, elles ſe laiſſent
nduire par des hommes. Au con-
ire lors-que les hommes com-
andent, ils ſuivent aveuglément
s deſirs & les conſeils des fem-
es. Peut-être que dans l'Iſle de
bilary, les hommes comman-
nt en effet, comme en Europe

ce ſont les femmes qui gouvernen
le plus ſouvent. Je communiqua
cette penſée à *Zindernein*, qui m
parut la goûter.

Le lendemain je lui dis que j
voulois aller viſiter la grande pla
ce de la Ville. Nous nous y rendi
mes, & j'avoüe que je vis un
place qui n'a rien d'égal dans au
cune des plus belles Villes d'Eu
rope. Elle eſt octogone & a troi
cens toiſes de largeur ; toutes le
maiſons y ſont d'une architectur
noble & d'une ſtructure ſymme-
trique. Au milieu eſt la ſtatu
équeſtre de la Reine Raſalu, qu
regnoit il y a cinquante ans, &
qui a fait conſtruire cette plac
ſuperbe; autour de laquelle on voi
les ſtatuës de toutes les femmes
qui depuis la revolution ſe ſon
diſtinguées par un merite rare. Ce
ſtatuës repreſentent non-ſeulemen
de grandes Generales d'Armées
mais de ſçavantes Juriſconſultes, de
fameuſes Mathematiciennes, des
Femmes illuſtres, ou Poëtes, ou

ratrices, &c. A chaque côté de
ctogone eſt placée une Acade-
ie. La premiere regarde les Ma-
ematiques, la ſeconde, la Phi-
que ; la troiſieme la Morale ; la
atrieme, l'Hiſtoire ; la cin-
ieme l'Eloquence & la Poëſie ;
ſixieme, la Peinture, la Sculp-
re, & l'Architecture ; la ſeptieme,
Muſique ; la huitieme, les Me-
aniques en general. Toutes ces
cademies ſont remplies de per-
nnes d'un merite diſtingué. Les
ames de la premiere qualité y
nt quelquefois admiſes, moins
our leur naiſſance & leur rang,
ue pour leur merite perſonnel &
ur ſçavoir. Chaque Academi-
ienne, avant que d'être reçuë, eſt
bligée d'avoir donné une preuve
ublique de ſa capacité.





CHAPITRE VII.

Mejax, Gouvernante du premier Port de l'Isle, est amoureuse de l'Auteur, qui devient aussi amoureux d'elle ; elle l'enleve, délivre en même tems tous ses Compagnons de l'Esclavage, & s'enfuit avec eux sur un Navire qu'elle avoit fait preparer.

QUoique je fusse souvent dans la compagnie de *Zindernein*, il me quittoit quelquefois, pour aller donner ses ordres au Serail. Pendant ce tems-là je n'étois point seul : j'avois toûjours une Cour nombreuse, composée de femmes & d'hommes. Quelquefois aussi je m'entretenois en particulier avec quelques Dames distinguées par leur naissance & par leur dignité. Celle qui paroissoit la plus assiduë à me faire sa cour, étoit la Gouvernante du Port de Pataka, situé à deux lieuës de la Ville Roïa-

: femme d'une très-haute naiſ-
nce, riche, jeune, vive, ſpiri-
elle, d'une beauté parfaite, &
un caractere très-aimable. Elle me
aiſoit tellement, que j'étois de-
nu inſenſible à la gloire d'épouſer
Reine. Mais je ne pouvois, ſans
eſſer les regles de la bienſeance,
i declarer mes ſentimens; je con-
oiſſois auſſi, combien il étoit dan-
reux pour moi de les avoir; d'au-
nt plus que je m'étois aperçu
'elle ſentoit pour moi ce que je
ntois pour elle. Malgré ces re-
xions, je previs que mon cœur
pourroit long-tems ſe defendre
ntre un ſi charmant objet.
Elle entra dans mon apartement
e fois que tout le monde en
it ſorti, & que j'étois reſté ſeul
ec quelques eſclaves, qui auſ-
ôt qu'ils la virent, ſe retirerent
reſpect. Mejax, (c'eſt ainſi
elle s'appelloit) profita de ce
ment, pour me dire d'un air
dre qu'elle étoit bien malheu-
ſe que je fuſſe ſi beau; que mes

charmes, qui lui avoient fait naître des ſentimens reſpectueux, la mettoient hors d'état de pouvoir jamais être heureuſe, puiſqu'ils avoient touché le cœur de la Reine. Helas, ajouta-t'elle d'un ton animé, pourquoi faut-il que vous ayez entré dans le Serail de Sa Majeſté ? Que ne l'ai-je prevenuë, que vos perfections n'ont-elles échapées à *Zindernein* ? Que ne l'ai-je gagné au moins, lorſqu'il debarqua dans l'Iſle, après la priſe de votre Vaiſſeau ! Seule j'aurois eu le bonheur de vous connoître, & peut-être de vous plaire.

Comme cette declaration me faiſoit un extrême plaiſir, je ne jugeai point à propos de me contrefaire, en imitant la ſeverité ſimulée des femmes d'Europe, qui dans ces occaſions delicates affectent d'ordinaire de ſe mettre en courroux. Puiſque vous me faites, repondis-je, un aveu ſi tendre & ſi libre, mais que je crois ſincere, je ne ferai point difficulté de vous

voüer à mon tour, que je ſens
out le prix de vos ſentimens; que
otre merite fait ſur moi une vive
npreſſion, & que ſi ſa Majeſté ne
n'avoit pas deſtiné à la gloire d'é-
e ſon époux, je me ſerois cru
rès-heureux d'être à vous, & de
ouvoir vous épouſer; d'autant
lus que cet établiſſement, quoi-
ue moins glorieux, auroit été
eut-être plus ſolide & plus dura-
le. Mais il n'y faut plus penſer.
touffez des deſirs qui offenſent
na gloire, & qui vous peuvent
evenir funeſtes.

Ah, Cruel, repliqua-t'elle,
oulez-vous cauſer ma mort? La
eine ne vous a point encore
onné ſa main; vous pouvez me
endre heureuſe ſans détruire votre
onheur; épouſez la Reine, puiſ-
u'il le faut, & que je ne puis m'o-
oſer à l'accompliſſement de votre
eſtin, mais ſouffrez au moins mon
mour & mes tendres reſpects, &
iſſez moi me flatter que votre
œur les avoüe.

Jamais je ne vis tant de passion dans une femme que Mejax m'en temoigna dans ce moment. Comme de mon côté je brulois d'amour pour elle, il me prenoit de tems en tems envie de suivre les mœurs de ma Patrie, & de me comporter en galant homme & en Européen. Tantôt la nature m'avertissoit que j'étois homme : tantôt le lieu & l'état où j'étois me le faisoient oublier ; ensorte que j'étois extrêmement embarrassé de mon rôle d'homme feminisé, ne sçachant si je devois temoigner de la hardiesse ou de la crainte, de la vivacité ou de la retenuë. Cependant Mejax continuoit de me tenir les discours les plus tendres & les plus animez, & je continuois de defendre ma vertu qu'elle s'efforçoit de seduire. Je prie les Dames Angloises de me pardonner ces images & ces expressions contraires à nos mœurs, mais conformes à celles de l'Isle de Babilary, & à la situation équivoque, où j'étois alors.

Cependant il me vint dans l'eſ-
t de profiter de la diſpoſition
Mejax, & de ſa paſſion violente;
n pour la ſatisfaire, & conten-
la mienne, mais pour recou-
r ma liberté, s'il étoit poſſible.
ejax, lui dis-je, il eſt impoſſible
e j'accorde jamais rien à vos vœux,
que je ſouffre que vous ſoupi-
z deſormais pour moi. Dès que
urai en l'honneur d'entrer dans
it de la Reine, ſi vous avez la
nerité de m'entretenir encore de
re paſſion, vous vous verrez à
ais bannie de ma preſence.
pendant je ne vous cache point
e je vous aime tendrement, &
e malgré le ſort glorieux qui
eſt reſervé, je ne ſouhaiterois
n avec plus d'ardeur, que de
voir votre époux. Après tout
ne ſeroit point un deſir ſterile &
merique, ſi de votre côté vous
ez le courage de le ſeconder,
de choiſir l'un des deux partis
e j'oſe vous propoſer. Le pre-
r, ſeroit de detourner la Reine,

s'il étoit possible, du dessein qu'el
a formé de me donner la main. E
vous sacrifiant l'illustre rang, qu
sa Majesté me destine, c'est vou
prouver assez combien vous avo
sçu me plaire ; mais comme c
moyen vous semblera peut-être im
praticable, & qu'il est dangereu
d'entreprendre de guerir le cœu
passionné d'une Princesse, j'aim
mieux vous proposer un autre part
Vous êtes la Gouvernante du Po
de Pataka, & tout ce qui est dan
ce Port depend de vous. Ordonne
qu'on y arme incessamment u
Vaisseau ; sur lequel je monter
secretement avec vous ; & alo
m'ayant soustrait à la puissance d
la Reine, je remplirai vos vœu
& les miens, sans craindre de nou
perdre l'un & l'autre. Je sçai qu'
vous en coutera tous les biens &
tous les titres que vous possedez e
cette Isle, dont, par cette dema
che vous vous bannissez pour tou
jours : Mais si vous m'aimez ver
tablement & sans reserve, votr

nerosité vous coutera moins.

Mejax; qui m'avoit écouté avec
ention, tomba dans une rêverie
fonde : Après avoir été long-
ns sans parler, elle rompit son
nce en soupirant, & me repon-
qu'il s'agissoit de prendre une
olution bien étrange, mais que
vrai amour ne connoissoit ni po-
que ni interêt, ni dangers; que
isque j'avois le courage de lui
rifier la main de la Reine, elle
voit avoir celui de me sacrifier
richesses & ses honneurs; qu'il
avoit point de perils, où elle
fût resoluë de s'exposer, pour
marquer la reconnoissance
'elle avoit de mes bontez pour
e; que son parti étoit pris; que
nme je devois incessamment
ouser la Reine, il n'y avoit point
tems à perdre, & qu'elle feroit
efforts pour m'enlever la nuit
jour suivant, & me mettre sur
Vaisseau, qui heureusement
it prêt à lever l'ancre dans la
e de Pataka.

Ce n'eſt point aſſez, lui dis-je il faut que vous m'accordiez la li berté de tous mes Compagnons d Voyage, eſclaves de pluſieurs Ha bitans de cette Ville, qui les on achetez. Je ſouhaite qu'ils monten avec nous ſur le Vaiſſeau, & qu'un partie de mon bonheur puiſſe re jaillir ſur eux. J'executerai tou ce que vous exigez de moi, ré pondit-elle, je veux vous conduir triomphant dans votre Patrie, tro heureuſe de paſſer avec vous le re te de ma vie dans les terres les plu éloignées.

Comme je ſçavois la demeur du Capitaine Harington, qui étoi venu me ſaluer, depuis qu'il avoi apris mon ſort, j'en inſtruiſis Mejax qui me promit de l'envoyer cher cher ſecrettement, & de l'averti de ſe trouver ſur le chemin de Pa taka, le jour ſuivant, avec tou ceux de ſes compagnons captif qu'il pourroit raſſembler. Alor elle me quitta, en me jurant u amour éternel & une fidelité invio

e, & alla donner ordre à tout
r notre depart.

e passai le reste de la journée
s une extrême agitation causée
la crainte que notre complot
pût réussir ; car en ce cas je
voyois les plus affreux mal-
rs. J'aurois été perdu, aussi-
n que Mejax, & j'aurois eu à
reprocher d'avoir été le teme-
e auteur de sa perte. De peur
me trahir malgrè moi, & afin
cacher mon trouble aux yeux
ortuns d'une Cour clairvoyante,
ugeai à propos de supposer une
sposition & de me mettre au
Dans cet état d'inquietude &
perplexité j'étois en quelque
e (s'il m'est permis d'employer
e bizarre comparaison) tel que
teur d'une Tragedie nouvelle
va être representée pour la pre-
re fois sur le théatre de Lon-
; caché au fond d'une loge
cure, agité tour à tour par l'es-
nce & par la crainte, dès que
piece est commencée, il est

rempli de joye ou de tristesse, selon les divers mouvemens des spectateurs dont dépend son sort. Les ris l'affligent, les pleurs le rejoüissent. Le desir du succez le transporte, l'aprehension de la chute le glace; il flotte dans l'incertitude jusqu'au cinquiéme Acte qui decide de son sort. Helas! rien n'étoit plus tragique pour moi que ce que j'avois osé tramer. Il s'agissoit de recouvrer ma liberté; & de me voir bien-tôt avec Mejax au comble de mes vœux, ou de nous voir l'un & l'autre livrez à la vangeance redoutable d'une Reine meprisée & trahie.

Tandis que j'étois dans ce cruel état, la Reine allarmée de ma pretenduë indisposition, me fit l'honneur de me venir voir, accompagnée de *Zindernein*; l'époux qu'elle avoit depuis un an, venoit d'être remercié & reconduit dans le Serail; ensorte qu'elle attendoit avec une extrême impatience le jour heureux destiné à la celebration de son nouveau mariage. M'a-

trouvé fort abbatu, elle crai-
que mon indiſpoſition ne re-
ît l'accompliſſement de ſes de-
Sa Majeſté me parla avec beau-
de bonté & d'affection ; &
puis diſſimuler qu'en ce mo-
t je ſentis quelques remords
ıa perfidie ; ce qui fut pour
ın nouveau ſurcroît de peine,
ugmenta mon trouble. Mais
ſir de la liberté, l'eſpoir de
r ma patrie & ma famille, &
ſſion violente que je ſentois
l'adorable Mejax, eurent plus
rce que ma ſenſibilité & ma re-
oiſſance, & je perſiſtai conſ-
ent dans le perilleux deſſein
e faire enlever.
Majeſté me pria de vouloir
voir ſoin de ma ſanté & de
point laiſſer abbatre ; & après
ir temoigné le tendre interêt
e prenoit à ma gueriſon, elle
vec un air triſte & inquiet,
laiſſa avec *Zinderncin*. J'a-
onçû pour lui beaucoup d'eſ-
t d'amitié ; enſorte que l'idée

d'en être bientôt ſeparé redoubla ma triſteſſe & ma peine. J'aurois voulu lui pouvoir faire confidence de mon projet : & lui perſuader de me ſuivre ; mais je n'oſai lui en parler ; craignant que ſa vertu auſtere & ſa fidelité incorruptible ne mît un invincible obſtacle à l'accompliſſement de mes deſſeins. J'apprehendois auſſi de commettre mon Amante à qui j'avois tant d'obligation, & que j'aimois de l'amour le plus tendre & le plus vif.

Les Rebecaſſes de la Reine (ce ſont des femmes ſçavantes qui exercent la Medecine) entrerent alors dans ma chambre, & après m'avoir tâté le poulx qu'elles trouverent très-agité, ſe mirent à conſulter entr'elles ſur ma pretendue maladie. Les unes ſoupçonnerent que j'avois un abcès dans la tête, les autres dirent que j'avois des ſquires dans le foie, les autres que c'étoit une indigeſtion. L'une me vouloit faire ſaigner au pied, & l'autre me faire prendre une eſpece d'émetique

netique. Si j'avois deferé à s avis, j'aurois pris mille reme-, & j'aurois peut-être eu le ſort tant de Princes & de Seigneurs urope dont un zele exceſſif pour onſervation de leur precieuſe vie uvent procuré la mort. Je decla-hautement à toutes les Rebecaſ- que je n'étois point malade, & ma legere indiſpoſition ſeroit ntôt guerie ſans leur ſecours.

En effet je me levai le lende-n & m'entretins d'abord avec jax, qui vint me voir le matin. me dit que tout étoit preparé; elle avoit donné ſes ordres, Harington étoit averti, & lui it promis de ſe trouver le ſoir c tous ſes Anglois ſur le che- de Pataka; elle ajouta, qu'elle voyoit aucun obſtacle au ſuccés l'entrepriſe; que l'après-dînée propoſerois une partie de pro-nade en caleche du côté de aka, que *Zindernein* & elle au-ent l'honneur de me tenir com-nie.... Eh quoi, interrompis-

je, eſt-ce que *Zindernein* eſt du complot ? Non, me repondit Mejax; mais vous ne pouvez, ſelon la bienſéance, faire une partie de promenade avec moi ſeule, ſans avoir un homme qui vous accompagne; & cet homme, qui ne peut être ſuſpect à la Cour, ſera *Zindernein*. Lorſque nous ſerons près du Port, pluſieurs de me femmes qui nous ſuivront à cheval, mettront l'épée à la main, à un certain ſignal dont je ſuis convenuë avec elles. Auſſi-tôt Harington, que j'ai inſtruit de tout ce qu'il avoit à faire, paroîtra avec tous ſes gens bien armez. Joints à nos femmes, ils diſſiperont aiſement la Garde Royale, & bien-tôt nous étant rendus au Port, nous monterons ſur le Vaiſſeau preparé, & nous renverrons *Zindernein*. Le tems & le lieu ſont marqués pour l'execution, & ſi Harington eſt fidele à la parole qu'il m'a donnée & a du courage, notre entrepriſe ne peut manquer de reuſſir. Puiſ-

e Harington vous a donné sa
ole, lui repartis-je, vous pou-
compter sur lui & sur ses gens;
'est pas homme à reculer; il est
illeurs trop interessé, ainsi que
s ses Compagnons, au succès
l'entreprise.

J'affectai de faire paroître beau-
up de gaïeté le reste de la jour-
e, & toute la Cour me fit des
nplimens sur le retablissement
ma santé. On me fit l'hon-
ur de me dire que mon indispo-
on de la veille m'avoit embelli,
on se moqua fort des Rebecasses,
i avoient voulu épuiser sur ma
rsonne toutes les ressources de
ur art.

Mais pendant que toute la Cour
rejoüissoit de ma pretendue con-
lescence, & qu'elle s'entretenoit
ec plaisir des superbes prepara-
s ordonnez pour la ceremonie
mon auguste mariage, la nou-
lle d'un accident funeste plongea
esprits dans une tristesse extrê-
e, par la crainte de l'impression

fâcheuſe que ce malheur pouvoit faire ſur ſa Majeſté. Le beau & infortuné *Sivilou*, qui s'étoit flatté de l'honneur d'épouſer la Reine preferablement à tous les autres, craignant pour ſes charmes quelque dechet, par le retardement d'une année, honteux de ſe voir fruſtré de ſon attente, & ſe figurant peut-être que Sa Majeſté extrêmement amoureuſe de môi ; pourroit me retenir long-tems auprès d'elle, s'étoit abandonné au dernier deſeſpoir, & dans les tranſpors de ſa douleur extréme, augmentée par ſa melancolie naturelle, il s'étoit pendant la nuit plongé un poignard dans le ſein ; enſorte qu'on l'avoit trouvé le matin baigné dans ſon ſang & ſans vie. On aprehendoit que la Reine qui paroiſſoit l'aimer tendrement, & qui avant qu'elle m'eût connu, avoit été dans la diſpoſition de l'épouſer cette année, ne fût vivement frapée de ſa mort tragique dont elle étoit la cauſe, & que comme elle avoit le

eur très bon, elle ne s'abandon-
t trop à ses regrets. Mais sa Ma-
té ayant apris cet accident en
t bien moins affligée, qu'une
nme Angloise ne l'est d'ordinaire
la mort de son chien favori.
ette mediocre sensibilité de la
eine fut une preuve éclatante de
mpire que j'avois sur son cœur.
Sur le soir Mejax s'étant renduë
près de moi, comme elle en étoit
onvenuë, je proposai à *Zinder-
in* d'aller nous promener tous
ois vers Pataka. Bien-tôt après
ous montames en caleche, suivis
une vingtaine de Gardes, aus-
uelles se joignirent sur le chemin
us de cinquante Cavaliers, qui
rent semblant de vouloir prendre
urt au plaisir de la promenade,
avoir l'honneur de nous escor-
r. Cependant j'étois très-inquiet,
ussi-bien que Mejax; & *Zinder-
ein* ne sçavoit à quoi attribuer le
norne silence que nous gardions
un & l'autre. Il nous voyoit jet-
er sans cesse les yeux çà & là, & il

remarquoit dans nos regards une eſpece de trouble & de crainte, qu'inſpirent toujours les entrepriſes hardies & perilleuſes.

Lorſque nous fumes à la vûë du Port, près d'un petit bois, nous en vimes ſortir un grand nombre d'hommes, qui vinrent au-devant de nous. Les Gardes Royales parurent ſurpriſes, de voir un ſi grand nombre d'hommes, ſans avoir aucune femme parmi eux; & ne purent s'empêcher d'en rire. Mais elles furent bien autrement étonnées, l'orſqu'à un certain ſigne que fit Mejax, elles virent tous ces hommes, dont elles ſe moquoient, tirer des ſabres de deſſous leurs robes, & s'avancer d'un air menaçant & guerrier. La Garde voulut fondre ſur eux; mais toutes les autres Cavalieres, qui étoient du complot, ayant mis le piſtolet à la main, les arrêterent, & bien-tôt après les mirent en fuite.

Zindernein paroiſſoit au deſeſpoir, & vouloit ſe donner la mort.

ais Mejax lui declara en ce mo-
ent qu'elle avoit resolu de m'en-
ver pour m'épouser dans une ter-
étrangere. Elle lui conseilla
nous suivre ; aussi-bien, lui dit-
e, la Reine qui vous a confié le
n de ce beau garçon, ne vous
rdonnera jamais son enlevement.
le vous croira complice de mon
tentat, ou au moins coupable de
gligence & de lâcheté. Le moins
i vous puisse arriver ; sera de
rdre votre Charge avec ses bon-
s graces. Pour l'ébranler d'avan-
ge, je lui dis que quand la Reine
xcuseroit, & qu'il se pourroit
stifier auprès d'elle, il ne devoit
oint rester dans un pays où les
ommes étoient indignement do-
inés par les femmes. Ne vous
-je pas vû, ajoutai-je, gemir de
honteux renversement des Loix
la Nature. Venez avec nous ; &
uffrez d'être conduit avec moi
n Angleterre, où vous serez ho-
oré comme vous le meritez. J'ai
it mettre sur le Vaisseau, inter-

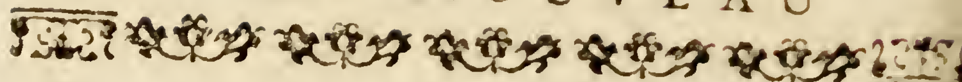
rompit Mejax, une caſſette pleine de pierreries ; ainſi en quelque lieu que nous faſſions notre ſejour, nous ſerons toujours heureux, parce que nous ſerons riches. Je partagerai mes richeſſes avec vous, & Gulliver qui vous aime & que vous aimez fera votre bonheur.

Zindernein ayant fait quelques reflexions, nous dit ; que c'en étoit fait, & qu'il étoit reſolu de nous accompagner ; qu'auſſi-bien il y avoit trop de danger pour lui à reſter dans l'Iſle ; que comme il n'avoit point d'enfans, rien ne l'attachoit à ce ſejour, & qu'il ſuivroit volontiers notre deſtinée.

Etant tous arrivez au Port, nous mimes pied à terre ; nos Anglois arriverent preſqu'auſſi-tôt que nous, & toutes les Cavalieres ayant alors quitté leurs chevaux, ſe mirent dans une chaloupe & allerent s'emparer du Vaiſſeau qui étoit à l'ancre. Ils y firent enſuite entrer tous nos Anglois. Les Matelotes & toutes les femmes de l'équipage

ulurent envain faire quelque
ſiſtance : Mejax ayant paru, tout
a ſous ces ordres, & les Cava-
res avec nos Matelots demeure-
nt les Maîtres du Vaiſſeau, ſur
quel nous montames auſſi-tôt
ejax, *Zindernein* & moi. En
ême tems on leva l'ancre & on
a du côté de l'Eſt. Il fut arrêté
e Mejax auroit le commande-
ent du Navire pendant toute la
ute, & qu'Harington ſeroit Ca-
taine en ſecond. Nos Matelots
rent ſeuls chargez de la manœu-
e, ſous la conduite de notre Pi-
e, homme habile & experi-
enté ; & les femmes Babilarien-
s furent chargées du ſoin de nous
fendre, en cas qu'on vînt nous
taquer.





CHAPITRE VIII.

La Reine de Babilary envoye deux Vaisseaux à la poursuite de Mejax. Combat sanglant. Mejax victorieuse est blessée & meurt. Le Vaisseau moüille à une Isle. Danger où l'Auteur se trouve.

NOus n'avions pas le vent fort favorable, & le lendemain de notre depart, nous n'étions encore qu'à six lieuës du Port, lorsque nous vimes de loin deux Vaisseaux qui nous poursuivoient. Nous redoublames nos voiles, & resolus de nous abandonner au vent, nous gouvernames au Sud, le vent soufflant du Nord. Cependant les deux Vaisseaux nous poursuivoient toujours, & comme ils étoient plus legers que le nôtre, nous les voyons s'approcher sensiblement. Nous jugeames qu'ils nous atteindroient avant la fin de la journée, & nous nous preparames au combat. En effet sur les

uatre heures du ſoir, ils nous joi-
nirent, & nous vimes alors, com-
e nous l'avions penſé, que c'é-
it deux Vaiſſeaux Babilariens,
ontez par des femmes ſelon l'u-
ge du Païs.

Lorſque les deux Vaiſſeaux fu-
nt près de nous, ils nous envoïe-
nt une chaloupe pour nous ſigni-
er les ordres de la Reine, & nous
mmer de rentrer dans le Port;
en cas de refus on menaça de
ous attaquer. Nous declarames
ue nous n'obeïrions point, & que
ous étions reſolus de nous defen-
e ſi on nous attaquoit. Cepen-
nt nous étions tous rangez ſur le
ont: Mejax à la tête de toutes les
mmes de ſa ſuite, le ſabre à la
ain: Harington & moi à la tête
tous les hommes de l'équipage,
ui n'étoient occupez ni au canon
à la manœuvre. Après pluſieurs
lées de canon tirées de part &
autre, les deux Vaiſſeaux enne-
is nous accrocherent, & on en
nt à l'abordage. Le combat fut

terrible & ſanglant ; Mejax fit des prodiges de valeur, auſſi-bien que toutes les femmes qui combattoient avec elles. Comme le fort de l'attaque étoit de ſon côté, nous nous melâmes tous, hommes & femmes, & je combattis avec fureur à côté de Mejax, qui paroiſſoit moins craindre pour elle que pour moi. Enfin nous repouſſames les ennemis, qui deſeſperant de nous vaincre, & craignant que nous n'entraſſions dans leurs Vaiſſeaux, & que nous ne nous en rendiſſions les Maîtres, jugerent à propos de s'éloigner.

Cependant nous n'avions perdu que quatre hommes & dix femmes, qui avoient été tuez en combattant courageuſement, & nous n'avions qu'environ vingt bleſſez tant hommes que femmes. Mais ce qui me perça de douleur, fut de voir Mejax toute couverte de ſon ſang. Elle avoit toujours combattu juſqu'à la fin, & l'ardeur du combat l'avoit empêchée de s'appercevoir de trois

oups d'èpée qu'elle avoit reçus, ont le plus dangereux lui avoit ercé les deux mammelles, depuis côté droit, où le coup avoit été orté, jusqu'au côté gauche. Notre hirurgien ayant visité ses plaïes, 'assura qu'elle n'en rechapperoit int; & elle-même sentit qu'elle avoit plus que peu de tems à vivre. ne la quittai point dans cette trêmité: comme elle me vit re- ndre beaucoup de larmes, elle prit in elle-même de me consoler. Pouvois-je pretendre, me dit- e, à une mort plus glorieuse? peris, il est vrai, les armes à la ain contre ma Souveraine: mais - ce un crime à une Sujette de sputer à sa Reine l'empire d'un eur? J'ai defendu ma conquête, mour a secondé ma valeur; j'ai incu: le Ciel ne permet pas que cueïlle le fruit de ma victoire. vez, adorable Gulliver; je eurs, helas! dans la crainte de vre toujours dans votre cœur. me sens affligée des vifs regrets.

que vous cauſera ma mort. Efforcez-vous, je vous prie, de m'oublier, & livrez-vous dans la ſuite à tout ce qui pourra effacer de votre memoire le ſouvenir douloureux de la tendre Mejax. Que m'importera d'être dans votre eſprit, lorſque je ne ſerai plus rien. Vos regrets ne me rappelleront pas à la vie & ne ſerviront qu'à troubler la votre

Au milieu de ces adieux heroïques, elle me donna toutes ſes pierreries, en me conſeillant de les vendre, lorſque j'en trouverois l'occaſion, de peur que la vûë de ce preſent ne me rapellât la triſte idée de celle qui m'avoit tant aimé. En même tems elle recommanda à ſes femmes de me ſuivre par tout, & de me defendre courageuſement contre tous le ennemis qui voudroient m'attaquer. Peu de tems après elle expira regrettée de toutes les femmes de ſa ſuite & de tout notre équipage Auglois, que ſa generoſité avoit tiré d'eſclavage, & que ſa valeur avoit empêché d'y retomber.

Je fus extrêmement affligé de sa
ort, & il me fut impossible d'at-
indre à cette insensibilité philo-
phique qu'elle m'avoit recom-
andée en mourant. Je perdois
ne bienfaitrice genereuse & une
mante accomplie. Harington &
indernein n'obmirent rien pour
oucir ma douleur, qui pendant
ois jours me fit verser un torrent
e larmes. Il fallut me contraindre
ans ces premiers jours à prendre
n peu de nourriture pour me sou-
nir; je souhaitois de rejoindre Me-
x, & la vie m'étoit devenuë odieu-
. Toutes les femmes qui étoient
r le Vaisseau admirerent la bonté
e mon cœur, & redoublerent
ur attachement pour moi.

Cependant nous cinglions tou-
urs du côté du Sud, où le vent
ous portoit, & nous tachions de
ecouvrir quelque Isle, pour y faire
u, parce que notre Vaisseau avoit
é armé à la hate, & que notre
epart precipité ne nous avoit pas
onné le tems de nous en fournir

ſuffiſamment. Enfin au bout de huit jours, nous en decouvrimes une fort petite, & ayant conjecturé que c'étoit une des Moluques, nous reſolumes d'y moüiller. Nous entrames dans une petite baye, qui étoit à l'Oüeſt de cette Iſle, & une partie de nos hommes & de nos femmes s'étant miſe dans la chaloupe, nous deſcendimes à terre.

Nous avançames environ une demi-lieuë, pour tâcher de decouvrir quelque ſource, & nous étant aprochez d'un bois, qui étoit près d'une Montagne, nous nous écartames un peu les uns des autres, Harington alla d'un côté avec dix ou douze Anglois, & moi de l'autre avec environ autant de femmes, ſans aucun homme. Les Babilariennes qui avoient un extrême attachement pour moi, ne voulurent point me laiſſer aller avec les Anglois, me croyant plus en ſureté avec elles. Nous étions tous armez, & en état de nous defendre, en cas que nous euſſions été atta-

iez par les Insulaires. Cependant
ous marchions avec beaucoup de
écaution, & nous tâchions de
ous tenir sur nos gardes.

A peine ma petite troupe eut-
e fait un quart de lieuë le long
bois, qu'elle fut aperçuë par
ne centaine de Sauvages, qui é-
ient assis sur le sommet de la mon-
gne. Aussi-tôt nous les vimes
scendre rapidement, & accourir
notre côté. Comme ils étoient
plus grand nombre que nous,
que la partie ne paroissoit pas
ale; nous jugeames à propos de
ous retirer à la hâte du côté du ri-
ge. Mais ils nous couperent le
emin. Nous vimes alors de grands
ommes nuds, dont la plû-part
oient plus de six pieds de hau-
ur, qui n'avoient ni barbe ni poil,
ais la peau toute rouge.

Nous ayant envelopez, ils me-
cerent de nous assommer, si
us ne nous rendions. Ayant mê-
e tiré quelques fleches, ils bles-
rent deux de nos Babilariennes.

Auſſi-tôt ils ſe jetterent ſur nous, nous deſarmerent, & ſe mirent à nous depoüiller. Comme j'étois à la tête de la Troupe, je fus le premier qu'ils deſarmerent & à qui ils ôterent les habits. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils virent que les autres qui m'acompagnoient étoient des femmes, dont la plûpart étoient jeunes & aſſez jolies. Cette decouverte parut les rejoüir beaucoup, & ils ſe mirent tous à rire & à danſer.

Cependant je fus attaché à un arbre, avec des branches d'oſier, & je fus alors le triſte ſpectateur d'une ſcene horrible. Ces Sauvages groſſiers, ſemblables aux Satyres fabuleux de l'antiquité, ſe jetterent impitoyablement ſur les femmes, & ſatisfirent avec tant de fureur leur paſſion toujours renaiſſante, que les malheureuſes victimes de leur brutalité ſuccomberent pour la plûpart, & s'évanoüirent entre leurs bras. Comme ils n'étoient occupez que de l'aſſouviſſement de

rs desirs, & qu'ils ne faisoient
une attention à moi, je deta-
ai peu à peu l'osier qui me tenoit
, & m'étant glissé dans le bois,
s qu'ils s'en aperçûssent, je me
s à courir de toute ma force vers
rivage, où j'aperçus avec une
nde consolation la chaloupe qui
cotoyoit.
Dès que nos gens me virent, ils
pprocherent de terre, & étant
ssi-tôt sauté dans la chaloupe,
leur raconté le peril où j'avois
, & le malheur arrivé aux Ba-
lariennes, qui m'accompagnoient.
ous jugeâmes à propos de demeu-
quelque tems dans la Baye &
cotoyer encore le rivage, pour
ir si nos Compagnes ne pour-
ent point avoir le même bonheur
e moi, & s'échaper des mains
Barbares. Mais nous attendî-
s envain, & nous nous rendi-
s à bord.
Les Babilariennes qui étoient
tées dans le Vaisseau, ayant ap-
s ce qui étoit arrivé à leurs Com-

pagnes, en voulurent tirer vengeance, & prierent le Capitaine de les mettre à terre, pour aller attaquer les Insulaires. On tint conseil, & comme nous n'avions pu faire eau dans cette Isle, il fut deliberé qu'il falloit tout risquer. Nous descendimes donc à terre au nombre de cent trente, dont il y avoit quarante femmes & quatre-vingt-dix hommes, tous armez de sabres, de fusils & de bayonnettes.

Nous marchames en bon ordre vers l'endroit où les Sauvages nous avoient surpris, & n'y trouvames que deux Babilariennes mortes de leurs blessures. Nous allames alors vers la montagne, & montames jusqu'au sommet, où nous decouvrimes plusieurs cabanes. Nous ne doutames point que cet endroit ne fût le lieu de la retraite des Sauvages : cependant il y regnoit un grand silence. Nous nous aprochames, sans faire de bruit, & nous aperçumes d'abord quelques Insulaires endormis. Nous penetrames plus

nt & nous vimes de loin nos Ba-
riennes liées enſemble & cou-
es près d'une cabane. Nous mar-
nes de leur côté, & auſſi-tôt
lques Sauvages qui n'étoient
t endormis, ſe mirent à hur-
de toute leur force, & à faire
bruit qui reveilla tous leurs
npagnons.
l'inſtant nous fondimes ſur
, & ayant caſſé la tête aux pre-
rs, les autres prirent la fuite.
s nos Babilariennes ayant en-
é l'habitation, les arrêterent,
n maſſacrerent un grand nom-
Les priſonnieres qui furent auſ-
ôt delivrées par nos Anglois,
t repris leurs habits, & s'étant
es de leurs armes, qu'ils re-
verent dans la cabane prochai-
ſe joignirent à nous, &
verent la defaite des Barbares.
nme elles étoient tranſportées
ureur, elles voulurent reſerver
un ſupplice cruel ceux qui
avoient paru les plus ardens
tourmenter. Elles en lierent

dix, quelles conduiſirent ſur le rivage, où malgré nous elles les brûlerent ſans pitié.

Après cette expedition, nous nous avançames dans le bois le long de la montagne, & nous trouvames une fontaine où nous étanchames notre ſoif, & où nous fimes conduire des tonneaux pour les remplir d'eau. Pendant qu'une partie de nos gens étoit occupée à cela, les autres ſe mirent à chaſſer dans le bois, où ils tuerent beaucoup de gibier, qui ayant été porté à bord, ſervit à celebrer notre victoire.

Nous ne jugeames pas à propos de reſter plus long-tems dans cette Iſle, de crainte que quelque nouvelle troupe d'Inſulaires ne vint nous attaquer, & que leur nombre ne nous accablât. Nous nous retirames donc tous à bord, aprés y avoir fait conduire nos tonneaux remplis d'eau, & nous levame l'ancre.



CHAPITRE IX.

uteur fait nauffrage & se sauve ans un canot, Il aborde à l'Isle de ilibet , où il est fait esclave. escription des mœurs de ces Inlaires. Leur vie courte, & l'usae qu'ils en font.

E dessein d'Harington, à qui j'avois fait part d'une partie pierreries, que Mejax m'avoit ées en mourant, étoit de rener en Angleterre, très satisde cet avantage beaucoup plus d, que s'il avoit ramené son sseau chargé de marchandises. mme nous n'en avions aucunes notre Navire, il nous auroit été ile de nous rendre ailleurs; je de son avis, & nous primes la e d'Europe. Au bout de six aines de navigation, pendant uelles nous avions eû le vent z favorable, nous fumes acllis d'une violente tempête,

étant environ à douze degrez de latitude ſeptentrionale, & cent quatre de longitude. Les vents dechaînez, après avoir briſé nos voiles emporterent nôtre mât de miſene, & celui de beau-pré eut le même ſort. Les vagues furieuſes ayant inondé notre Navire, nous ne pouvions ſuffire à pomper. Ayant même heurté contre des rochers, il étoit fracaſſé & faiſoit eau en pluſieurs endroits. Nous vimes alors que le naufrage étoit inévitable.

Cependant les rochers contre leſquels nous nous étions briſez, nous faiſoient connoître que nous n'étions pas éloignez de quelque terre, que l'obſcurité nous empêchoit de voir. Dans cette extrêmitê, nous jugeames à propos d'abandonner le Vaiſſeau & d'échoüer. Nous deſcendimes la chaloupe, dans laquelle tout l'équipage, hommes & femmes, ſe jetterent auſſi-tôt. J'étois prêt de m'y jetter auſſi, lorſque malheureuſement il me vint en penſée d'aller chercher

ma

a boëte de pierreries, qui étoit
ns une armoire de la chambre
Capitaine. Je courus donc vers
te armoire ; je l'ouvris, & en
ai ma boëte. Mais à l'inſtant le
iſſeau commença à s'enfoncer :
me crus perdu, & je me mis à
urir de toute ma force pour ga-
er la chaloupe. Mais ceux qui
ient dedans, étoient ſi troublez
l y avoit parmi eux tant de con-
ion, que ſans ſonger que je n'é-
pas avec eux, ils couperent le ca-
qui attachoit la chaloupe au Vaiſ-
u, & à l'inſtant la violence des
s les emporta ſi loin, qu'il ne leur
plus poſſible de me ſecourir.
Dans ce peril extrême, je ne de-
erai point, je ſautai dans un des
ots ; & ſans perdre de tems, je
pai le cable qui l'attachoit au
ſſeau, qui un moment après
îma dans les flots. Ce fut en-
que je voulus ramer pour at-
dre la chaloupe, la Mer étoit
gitée, & le tems ſi ſombre, que
perdis bientôt de vûë.

Je ramai long-tems, sans sçavoi
si je m'éloignois; ou si je m'apro
chois de la terre. Je ne songeoi
qu'à lutter contre les flots & à m
garantir du Naufrage. Cependan
l'obscurité se dissipa peu à peu; l
vent tomba, & la Mer devint asse
calme. Je vis terre, & cette vû
rendit aussi un peu le calme à mo
ame. Je pris courage, & je rama
de toutes mes forces pour pouvo
aborder. Je me flatois de retrouv
mes Compagnons sur le rivag
Mais helas, je ne les ai jamais v
depuis, si ce n'est le Capitai
Harington, comme je dirai dans
la suite. Ils furent engloutis da
les flots, & je ne cesserai jamais
regreter ces chers compagnons
Voïage, surtout *Zindernein*, & l
braves Babilariennes.

Après avoir ramé cinq heure
j'abordai enfin & descendis à te
avant le coucher du Soleil. Co
me j'étois épuisé, je me mis a cu
lir quelques fruits, que je trou
heureusement à quelque distan

rivage, Je montai ſur une émi-
nce , d'où je vis des terres bien
tivées & aperçus quelques Vil-
es.. Je jugeai alors que les Ha.
ans du Païs étoient policez ; ce
i me donna quelque conſola-
n. Je voulus m'avancer du côte
ces Villages ; mais la nuit me
prit en chemin , & ne ſçachant
is de quel côté aller , je m'arrêtai
montai ſur un arbre , pour y paſ-
la nuit à l'abri des bêtes feroces.
On devine aiſement que je dormis
u , & que je fis beaucoup de refle-
ons,dont je ferois part à mon Lec-
ur,ſi les reflexions des malheureux
toient pas toujours ennuïeuſes.
Le lendemain , dès que le jour
mmença à paroître , je m'éveillai
bruit de quelques Chiens ; que
ntendis aboïer autour de mon
re. Je vis en même tems un
ne homme bienfait , portant un
& un carquois , s'avancer de
on côté. Déja il étoit aſſez pro-
e , & il ſe mettoit en état de me
er une fleche , lorſque je jettai

un cri horrible. Le jeune-homme, qui peut-être m'avoit pris d'abord à travers les branches, pour quelque gros oiseau, aïant entendu le son d'une voix humaine, baissa aussi-tôt son arc & s'aprocha tout auprès de l'arbre. Voïant que ce Chasseur avoit de l'humanité, je descendis, me jettai à ses genoux & me mis en diverses postures supliantes, pour lui marquer mon respect, ma soumission, & le besoin que j'avois de son secours.

Il me considera quelque tems, & par plusieurs gestes gracieux me fit connoître qu'il auroit soin de moi, & qu'il ne m'arriveroit aucun mal. Cependant il m'ordonna de le suivre, & me montrant une maison, qui me sembla grande & bien bâtie, il m'y conduisit. Etant entré, je vis une femme qui me parut la sienne, des enfans & des domestiques, qui tous me temoignerent beaucoup de bonté, & m'offrirent à manger. Comme je portois ma boëte de

erreries ſous mon bras, la Dame
logis deſira voir ce que c'étoit ;
la lui preſentai, & je crus ne
uvoir me diſpenſer de la lui of-
en preſent. Mais l'ayant ouver-
, & aïant conſideré ce qu'elle
fermoit, elle me la rendit ſans
gner toucher aux diamans,
iant que je la lui offrois honnê-
nent, & que je la preſſois d'ac-
ter au moins les diamans les
s precieux, elle ſe mit à ſourire
n air dedaigneux, en me faiſant
endre que ce n'étoient pas-là
choſes dignes d'être offertes ni
eptées. J'apris dans la ſuite que
Habitans de ce Païs ne faiſoient
un cas des diamans, comme
ant d'aucune utilité pour les be-
ns & les agremens de la vie :
nge aveuglement, de ne pas
noître le prix de ces pierres
antes, qui aïant le merite de
echir la lumiere plus vivement
les autres corps naturels, ſont
raiſon ſi eſtimées & ſi recher-
es en Europe, que les femmes

les preferent souvent à tout ce qu'elles ont de plus précieux.

Aïant fait entendre à mes hotes que j'étois un Etranger d'un Païs très-éloigné, & que j'avois fait nauffrage sur leur côte, il parurent me plaindre, & tâcherent de me consoler, en me faisant comprendre ; qu'ils auroient de la bonté pour moi, pourvû que je les servisse avec affection & avec fidelité. Peu de jours après on m'habilla comme les autres esclaves de la Maison, & on me confia le soin des bains de Jalassou (c'étoit le nom de la Maîtresse du Logis) cet emploi me fit trembler, & je m'imaginai que puisqu'on me le confioit, on me destinoit le sort des esclaves, qui chez les Turcs sont chargez d'un pareil soin. Mais ma crainte étoit mal fondée. Les hommes de ce Païs, ainsi que je l'apris dans la suite, exempts de jalousie, ont une si haute idée de la vertu de leurs femmes, qu'ils ne prennent aucune precaution pour s'en

ſurer. Cette genereuſe confiance
es maris fait que les femmes, en
fet leur ſont conſtamment fideles,
n'abuſent jamais d'une liberté,
ui rendroit inſipides pour elle des
aiſirs criminels, dont la jalouſie
éfiante d'un époux ombrageux eſt
uvent le ſeul aſſaiſonnement.

Il y avoit à peine un mois que
étois dans la maiſon, que je fus
veillé ſur la minuit, ainſi que
us les autres eſclaves, parce que
laſſou venoit d'accoucher. Nous
trâmes tous dans ſon apartement
ur être en état de la ſecourir,
l étoit neceſſaire. L'accouche-
ent fut heureux, & ce fut un
rçon qu'elle mit au monde. Mais
'elle fut ma ſurpriſe, lorſque je
s l'enfant, dont elle venoit d'ac-
oucher depuis une heure, aſſis
r une chaiſe, ouvrant déja les
eux, jettant des regards curieux
tous côtez; & articulant quel-
ues mots que perſonne n'enten-
oit. Au lieu de pleurer, comme
us les enfans qui viennent au

monde, il rioit, chantoit, & temoignoit la joïe qu'il avoit de se voir hors du ventre de sa mere, comme un prisonnier nouvellement élargi. Il paroissoit charmé d'être sorti du neant & de se voir au nombre des créatures.

Je le vis aussi-tôt se lever, & courir vers sa mere, qui lui donna à teter. Quelques heures après, on fit venir un Tailleur pour prendre sa mesure & lui faire un habit, qu'on ordonna d'achever le plus promptement qu'il seroit possible, parce que l'enfant croissoit & grossissoit presque à vûë d'œil; ce qui fut cause que tous les mois il fallut dans la suite lui en faire un neuf. J'admirois la Nature qui dans ce Païs étoit si favorable aux hommes & qui les faisoit vivre dès qu'ils naissoient.

Le même jour on fit venir un Maître de Langue pour apprendre à parler au nouveau né. Ce Maîrre ne faisoit qu'articuler le mot qui signifioit une chose; l'enfant le repetoit après lui, & dès-lors il le

avoit pour ne le plus oublier.
ussi au bout de quinze jours, il
rla comme tous les autres en-
ns de la maison. Je me servis de
tte occasion favorable pour ap-
endre aussi la Langue. Mais quel-
e heureuse que soit ma memoi-
, j'avoüe qu'il me fallut beau-
up plus de tems pour apprendre
us les termes. Cependant au bout
trois mois j'en sçus assez pour
e faire entendre, & pour com-
endre tout ce qu'on me disoit.

A peine pus-je expliquer mes
nsées, que je demandai à un des
laves, qui étoit le plus ancien
le plus accredité dans la maison,
tous les enfans du Païs étoient
nme le dernier dont notre Maî-
sse venoit d'accoucher ; si à cet
e ils apprenoient tous la Langue
ssi facilement, & si au bout de
ois mois ils avoient l'esprit aussi
vert & aussi formé. Que dites-
us, me repondit-il ? Celui-ci ne
it encore que la Langue ; tandis
'il devroit sçavoir deja un peu

de danſe & de muſique, Je ſuis aſſuré qu'à l'âge de deux ans, il ne ſçaura pas encore faire ſes exercices: Il eſt petit pour ſon âge, & il a à peine quatre piés de hauteur. Les enfans, lui repliquai-je, croiſſent en bien peu de tems dans ce Païs-ci. Eſt-ce que ce n'eſt pas de même dans le votre, me repartit-il? Non vraiment lui repondis-je. Par exemple quel âge croïez vous que j'ai? Cinq ans, me repondit-il; car vous paroiſſez à peu près de même âge que moi. Vous vous trompez, repartis-je, j'ai vingt ans. Ah Ciel! s'écria-t'il, vingt ans! cela n'eſt pas poſſible. C'eſt l'âge le plus avancé où nous puiſſions parvenir. Au moins jamais aucun homme dans cet Iſle n'a vêcu au-delà de vingt-quatre ans; & cependant vous paroiſſez auſſi jeune & auſſi robuſte que moi. L'aïant aſſuré que ce que je diſois de mon âge étoit vrai, & que dans mon Païs on vivoit quatre-vingt, & quelquefois cent ans, il ſe leva &

courut vers Furofolo (c'eſt ainſi que
s'apelloit notre maître) pour lui ra-
porter ce que je venois de lui dire.
Toute la famille ſe mit alors à
me conſiderer, comme s'ils m'euſ-
ſent vû pour la premiere fois. Ils
ne pouvoient comprendre ce que
je leur diſois, & ils me firent cent
queſtions pour s'aſſurer de la ve-
rité. Un Mathematicien habile qui
étoit dans la maiſon, & qui enſei-
gnoit les Mathematiques aux deux
derniers enfans, me demanda a-
droitement, ſi je me ſouvenois
d'avoir vû dans mon pays quelques
Eclipſes de Soleil. Comme je me
ſouvenois diſtinctement d'en avoir
vû ſix, & que je n'avois oublié ni
l'année, ni le mois, ni le jour, ni
l'heure de ces Eclipſes, parce que
dès ma premiere jeuneſſe j'avois
aimé à me mêler un peu de tout ce
qui ſe paſſe dans le Ciel, je lui dis
exactement ce que ma memoire
me rappelloit. Auſſi-tôt il conſulta
un Livre aſtronomique; & il trou-
va que les Eclipſes devoient être

arrivées au tems precis que je lui avois marqué. (C'est ainsi que les Chinois pretendent prouver, dit-on, l'antiquité de leur Empire & l'autenticité de leur Histoire, en faisant voir que dans leurs anciens Livres, il est fait mention de plusieurs Eclipses conformes aux regles du mouvement des Planetes, & en prouvant que les Auteurs de ces Livres ont dû les avoir vûës, parce que ces Livres existoient deja dans un temps où leurs Ancêtres ignoroient l'Astronomie, & étoient incapables de faire avec justesse des calculs retrogrades sur la combinaison anterieurement possible des mouvemens celestes.)

Le Mathematicien frapé de mes reponses, dit à sa famille qu'il falloit que j'eusse effectivement l'âge que je me donnois, & qu'il n'y avoit plus lieu d'en douter. Qu'avez-vous donc fait, me dit mon Maître, depuis tant de tems que vous vivez ? J'ai passé, lui repondis-je, les six ou sept premieres

nées de ma vie, ſans faire aucun
ge ni de ma raiſon, ni de ma li-
rté. Je begaïois encore à trois ans;
'âge de quatre ans j'ai commen-
à parler un peu, alors on m'a
pris à lire & enſuite à écrire :
rès cela on m'a envoyé au Colle-
, où j'ai étudié plus de ſept ans.
Qu'étudïez-vous pendant un ſi
g eſpace de tems, interrompit
rofolo ? J'étudiois; lui repondis-
, les langues Latine & Grecque.
ſont apparemment, me repartit-
les Langues de quelques peu-
s voiſins de votre Païs. Non,
repliquai-je ; ce ſont des Lan-
es éteintes qu'aucun peuple ne
le plus. Pourquoi donc vous les
ſoit-on apprendre, me dit-il ?
uriez-vous pas mieux employé
re tems à étudier des choſes uti-
à votre Famille & à votre Pa-
, ou capables de vous rendre
vie plus agreable ? Je lui repon-
qu'il y avoit des hommes par-
nous, qui conſacroient les trois
rts de leur vie à l'étude de ces

Langues ; qu'ils en aprenoient outre cela plusieurs autres également éteintes, telles que l'Hebreu, le Samaritain, le Chaldéen ; qu'à la verité ces *Linguistes* n'étoient pas les Sçavans les plus considerez parmi nous ; que nous faisions beaucoup plus de cas de ceux qui avoient le courage de passer toute leur vie à remplir leur memoire de la datte & des circonstances de tous les évemens, & à apprendre tout ce qui s'étoit passé dans le monde, avant qu'ils y fussent depuis la creation de l'Univers jusqu'à present.

Que vous profitez mal de la longue vie que le Ciel vous a accordée, repartit Furofolo ! Je vois que quoique vous viviez quatre fois plus long-tems que nous, vous ne vivez pas davantage, puisque les trois quarts de votre vie sont perdus. N'est-ce pas une folie de passer tant de tems à aprendre l'art d'exprimer une même chose en plusieurs termes differens ? Vous ressemblez à un ouvrier, qui au lieu

aprendre ſon mêtier & de s'y per-
ctionner, employeroit un grand
ombre d'années à mettre dans ſa
emoire les noms differens que les
nciens peuples donnoient aux inſ-
umens de ſa profeſſion. A l'égard
l'application ſerieuſe que vous
onnez à l'Hiſtoire, pourquoi vous
ettez-vous tant en peine de ce
ui eſt arrivé depuis le commence-
ent du monde ? Ce qui ſe paſſe
us nos yeux, n'eſt-il pas un ſpec-
cle ſufiſant pour nous occuper,
nous amuſer ? Que nous im-
orte ce qui a été, lorſque nous
y étions point ? Le paſſé n'eſt
us ; s'en occuper, n'eſt-ce pas
occuper de rien ? Le paſſé n'a
s plus de realité que l'avenir, qui
en a point encore, & je trouve
u'il eſt auſſi inutile de ſonger à l'un
ue de ſonger à l'autre.

Telle étoit la Philoſophie para-
oxale de Furofolo, conforme aux
ées ſingulieres des Habitans de
tte Iſle, appellée en leur Langue
libet. Comme le peuple de cette

Isle vit peu de tems, il met à profit ce court espace. Il ne songe qu'à joüir, sans se mettre en peine de connoître, & il ne passe point comme nous un tems considerable de la vie, à faire des provisions superflues pour un voyage, qui est toûjours achevé avant qu'elles soient entierement faites.

Quelles sont encore les autres occupations des hommes de votre Païs, me demanda une autre fois Furofolo ? Les uns, lui repondis-je, s'adonnent au commerce, les autres à la guerre, les autres . . . . Quoi, interrompit-il, vous faites assez peu de cas de votre longue vie, pour vous exposer à la perdre dans les combats ? Nous, dont la vie est si courte, nous regardons neanmoins la guerre comme une folie, quoique nous ne laissions pas de la faire quelquefois, lorsqu'il s'éleve entre nous quelque division. Mais si nous pouvions esperer de vivre aussi long-tems que vous, je suis assuré que personne parmi

us ne feroit affez infenfé, pour
quer un bien fi precieux & fi du-
ble. Je vois que ces jours trop
ngs vous font à charge, & que
us cherchez tantôt à en diffiper
e partie, & tantôt à vous en de-
rer tout-à-fait.

Ce que vous dites n'eft que trop
ai, repondis-je : Nous jugeons
e le plus grand malheur qui nous
iffe arriver, c'eft d'être reduits
enfer que nous fommes : penfée
i nous detruit en quelque for-
. C'eft pour cela que nous nous
rmons mille occupations differen-
s, afin d'éviter cette affreufe
ée, qui n'eft autre chofe que
nnui que nos Philofophes defi-
ffent : *l'attention aux Parties fuc-
fives de notre durée.* J'eus affez de
ine à faire comprendre à Furo-
lo ce que c'étoit que l'ennui ;
rce que, comme ces peuples ne
nnuyent jamais, ils n'ont point
termes en leur langue pour ex-
imer cette maladie de l'ame, &
en ont pas même la premiere

idée. Ils ne ſont pas comme une grande partie des Européens, melancoliques par temperament, & triſtes par caprice. La joye & la ſatisfaction de leurs ames eſt empreinte ſur leurs viſages toûjours ouverts & ſereins; & ils ſemblent pratiquer à la lettre, le precepte d'Horace: *Dona præſentis rape lætus horæ.* Occupez du preſent qui les remplit, ils oublient le paſſé & mepriſent l'avenir; & leur cœur eſt également fermé aux craintes frivoles & aux eſperances chimeriques. La vie leur paroit trop bornée, pour ſe livrer à des deſirs ſans fin, & pour conſumer le preſent en idées de l'avenir. Ils ſont heureux aujourd'hui, & ne ſongent point à l'être demain.

Pendant mon ſejour dans l'Iſle de *Tilibet*, je n'obmis rien pour m'informer des mœurs de ces Inſulaires, & de la nature de leur gouvernement. La partie de l'iſle où je faiſois mon ſejour, étoit alors gouvernée par un Monarque, qui

oit à la fleur de ſon âge, & âgé
quatre ans. Son premier Miniſ-
e en avoit ſeize, & dans ſa vieil-
ſe il conſervoit un corps ſain &
eſprit vigoureux. Il conduiſoit
Prince & l'Etat avec une extrê-
e ſageſſe ; les peuples & même
s Grands applaudiſſoient à ſon
ureux miniſtere, & ſouhaitoient
'il durât toujours. Uniquement
tentif à ſes devoirs & aux inte-
ts de l'Etat inſeparables de ceux
Prince, modeſte, poli, affable,
ſintereſſé il étoit extrêmement
eri du Roi, qui aimant la verité
la juſtice, ne pouvoit s'empê-
er de ſuivre exactement tous les
nſeils d'un Miniſtre ſi prudent
ſi moderé. Par ſes ſoins la verité
gnoit à la Cour, & la juſtice dans
s Tribunaux. Il y a dans la même
e deux autres Royaumes, qui
t chacun un Prince particulier,
quel ils ſont ſoumis. La ſageſſe
Miniſtre entretenoit la paix en-
e les trois Monarchies, & il étoit
rbitre de tous les differends qui

naiſſoient entre ces peuples.

Les arts & les ſciences utiles à l'homme, & tout ce qui eſt capable de perfectionner l'humanité; eſt eſtimé avec raiſon chez les peuples de cette Iſle, & ceux qui ſe diſtinguent entr'eux par des talens ſont toûjours favoriſez par le Miniſtre, qui a remarqué que dès qu'on avoit ceſſé de les proteger, les Lettres & les arts manquant d'émulation, & de motifs pour être cultivez, étoient tombez dans l'oubli, & que l'ignorance & la ſtupidité s'étoient emparé des eſprits. Auſſi le Roi veille-t'il ſoigneuſement à l'entretien de tous les genies diſtinguez de ſon Royaume.

Ce qu'il y a de ſingulier à la Cour de ce Prince, & ce qui au moins n'a point d'exemple dans les Cours de l'Europe, eſt qu'on y a moins d'égard à la Nobleſſe du ſang qu'à celle de l'ame, & que la vertu & le merite y fait la ſeule illuſtration des Sujets. On eſt élevé aux Charges de l'Etat, non par des brigues

ſſantes, ou par des vertus ſimu-
s, mais par la droiture & la ca-
rité. La Cour du Prince n'eſt
npoſée que de perſonnes d'un
rite ſuperieur, & on peut dire
lui, qu'il voit la meilleure com-
gnie de ſon Royaume.
Les Tilibetains ignorent abſo-
nent la navigation, parcequ'ils
uvent la vie trop courte, & trop
cieuſe, pour en conſumer la
lleure partie dans des voïages
ibles, & pour l'expoſer aux
eurs de la Mer. On comprendra
ment; pourquoi ces Inſulaires
nt le ſommeil, & dorment bien
ns que nous. Furofolo, me
nt dormir ſept ou huit heures
ſuite me dit un jour : vous
mez le tiers de votre vie; ainſi
n'eſt pas ſi longue que je l'avois
d'abord. Pour nous, dont la
eſt plus bornée, nous mettons
nos momens à profit; & com-
le ſommeil eſt une eſpece de
t, nous le fuyons le plus qu'il
s eſt poſſible, & nous nous ac-

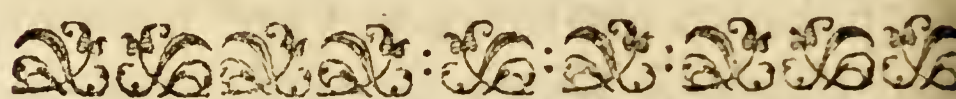
coutumons à ne dormir qu'une heure tout au plus chaque nuit.

Je lui dis alors, que les femmes parmi nous, & même quelques hommes, dormoient souvent dix & douze heures de suite, ou au moins passoient la moitié de la journée au lit, afin de la trouver moins longue; que nous regardions comme un bonheur de sçavoir passer le tems; ensorte même que le mot de passe-tems étoit le nom que nous donnions à nos plaisirs les plus doux qu'un jour long & un jour trist étoient pour nous des termes syno nimes, & que le plus heureux étoi celui qui avoit long-tems vêcu, & avoit trouvé sa vie courte.

Furosolo surpris de ce que je lu disois, me demanda à quel âge nou commencions à joüir de notre li berté, & à entrer dans le monde si nous n'étions pas sujets à de lon gues maladies & à de violens cha grins si dans notre vieillesse, & lor que nous avions atteint l'âge d soixante ans, nous joüissions d'un

ité parfaite, & étions encore
reables dans la société.
Je lui repondis que nous ne com-
encions à être libres & à entrer
ns le monde qu'environ à l'âge de
ngt ans : qu'il nous arrivoit d'or-
naire d'essuïer des maladies & des
agrins pendant le cours de notre
e, sur-tout si nous nous livrions
op à nos passions : Que vieux,
us étions sujets à mille incom-
oditez facheuses, que nous deve-
ons chagrins & incommodes, &
e les jeunes gens avoient coutu-
e de fuir la compagnie des vieil-
rds.
Tout cela n'est point parmi nous,
e repliqua-t'il. Nous sommes li-
es, & entrons d'ordinaire dans
monde à l'âge de quatre ans : Nos
rps ne sont sujets à aucunes infir-
itez ; si ce n'est dans une extrême
eillesse, vers l'âge de dix-sept ou
x-huit ans, où nous conservons
anmoins toute la gaïeté de la jeu-
sse ; ensorte que calculant le tems
ue vous donnez au sommeil, ce-

lui qui est perdu pour vous avant que d'entrer dans le monde, celui que vos maladies & vos chagrins vous rendent insuportable, & les tristes années qui composent votre vieillesse; je trouve que nous vivons encore plus longtems, que ceux d'entre vous à qui le Ciel accorde la vie la plus longue.



CHAPITRE X.

L'Auteur se sauve de l'Isle de Tilibet & monte sur un Vaisseau Portugais qui relache à une Isle. Il est pris par les Sauvages qui se preparent à l'assommer & à le manger. Comment il est delivré.

QUoique Furofolo eût beaucoup de bonté pour moi ainsi que sa femme & toute sa famille, je m'ennuyois neanmoins beaucoup de mon sejour dans cette Isle, où j'étois depuis un an & du triste état auquel j'étois reduit ; en sorte que je pensois nuit

&

jour au moïen d'en ſortir ; je
grettois l'Iſle de Babilary, & je fai-
s la triſte comparaiſon de ma hon-
uſe condition d'eſclave, avec l'au-
ſte rang auquel j'avois renoncé.
Un jour que je me promenois
ul au bord de la Mer ; dont la
iſon de Furoſolo n'étoit pas fort
ignée , j'aperçûs une chaloupe
arrée , & dix ou douze hommes
n armés qui venoient de deſ-
ndre à terre , & qui paroiſſoient
ercher une fontaine. La vûë de
r habillement Européen me
ſa de la joïe , mais je craignis
ils ne me priſſent pour quelque
on des Inſulaires , & que peut-
: ils ne me tuaſſent. Cette crain-
it que je me cachai dans un pe-
ois qui étoit proche , afin que
uſſe les obſerver ſans être aper-
l'eux. Cependant ils s'aproche-
: tellement du lieu où j'étois ,
je pus les entendre parler , &
je connus qu'ils parloient Por-
is. Alors je ne fis point de
culté de ſortir de l'endroit où

j'étois caché, de les saluer honnê-
tement, & de leur parler dans cette
Langue que j'avois aprise d'un
Portugais, qui étoit sur nôtre Vais-
seau, lorsque nous partimes d'An-
gleterre.

Les Portugais s'imaginant que
j'étois un de leurs compatriotes
m'embrasserent, & m'ayant temoi-
gné beaucoup d'amitié, me de-
manderent ce que je faisois dans
cette Isle, où ils croïoient qu'aucun
Européen n'avoit encore abordé.
Je leur dis que j'avois été jetté sur
cette côte par une tempête qui
avoit fait perir le Vaisseau où j'é-
tois, & que depuis un an je me
voyois reduit à la condition d'es-
clave parmi ces Insulaires; que je
les suplíois de vouloir bien me dé-
livrer; qu'ils me paroissoient cher-
cher une source pour faire eau;
que j'allois leur en montrer une,
& que pendant qu'ils rempliroient
leurs tonneaux, j'irois à la maison
où je demeurois, qui n'étoit pas
éloignée de plus d'une lieuë, pour

hercher ce que j'avois pu ſauver
mon nauffrage.
Ils me promirent obligeamment
ne point retourner à bord, que
ne fuſſe revenu; alors, après
ir avoir indiqué une ſource, je
urus vers le logis pour y prendre
s pierreries. Lorſque j'y fus ar-
é, je trouvai par malheur que
rofolo, à qui je les avois données
garder, étoit abſent. Ce fut un
ſte contretems pour moi, je crai-
ois extrêmement qu'il ne revint
long-tems: en ce cas j'étois
olu d'abandonner mon treſor.
is heureuſement mon Maître
int peu de tems après; & auſſi
je le priai de me donner ma
ëte. Que veux-tu faire, me dit-
de ces pierres luiſantes? As-tu
uvé quelque imbecile qui les
uille acheter. Je lui repondis
n air embaraſſé que j'avois
uvé une occaſion favorable,
ur en tirer dans la ſuite quelque
ofit. A la bonne heure, me repon-
-il, je ſuis ravi que tu retires quel-

que utilité d'une chose si inutile.

Je pris ma boëte, & aussi-tôt étant sorti de la maison, sans dire adieu à personne, je me rendis par un chemin detourné à l'endroit où les Portugais m'avoient promis de m'attendre. Je leur aidai à faire leur provision d'eau, & étant entré avec eux dans leur chaloupe, je me rendis à bord du Vaisseau, qui étoit à l'ancre, environ à une demie lieuë du rivage.

Le Capitaine me reçut avec beaucoup de politesse & quoique je lui eusse dit, que j'étois Anglois, il me traita comme si j'eusse été de sa Nation. Aïant apris de moi tout ce qui m'étoit arrivé depuis trois ans que j'avois quitté l'Angleterre, il me felicita du bonheur que j'avois de me voir delivré de tant de dangers, & me dit que je devois me consoler du naufrage que j'avois essuïé, & de l'esclavage où j'avois été reduit, puisque j'avois sauvé une marchandise aussi precieuse que celle dont j'étois pos-

ſeur. Grace à mes pierreries, je
vis conſideré, non-ſeulement
Capitaine, mais encore de tous les
res Officiers & de tout l'équipa-
, qui me regarderent comme un
mme, qui alloit bientôt faire dans
n Païs une figure brillante. Je
i de ces pierreries un autre avan-
e, qui fut de leur faire ajouter foi
recit de mes avantures dans l'Iſle
Babilary. Sans cela j'aurois peut-
e paſſé pour un Menteur, ou au
ins pour un Fabuliſte.

Le Vaiſſeau étoit en retour de
cao, Iſle dependante de la
ine, à l'entrée du Golfe de
ang-cheu, où les Portugais,
y ont une Fortereſſe, font un
ez grand commerce, moins con-
erable neanmoins depuis que
Hollandois les ont chaſsés de
lus grande partie des Indes. La
gaiſon du Vaiſſeau étoit riche,
il étoit muni ſuffiſamment de
res, pour le voïage qu'il devoit
e au Breſil, avant que de re-
rner à Liſbonne.

Il y avoit environ trois mois que nous navigions ; & nous étions dans la Mer du Paraguai, vers le trente-cinquiéme degré de latitude Meridionale, lorſqu'on s'aperçut que le Navire faiſoit eau en deux endroits. On tâcha d'abord de boucher les voies avec de l'étoupe, & on crut y avoir réuſſi. Mais le lendemain on trouva plus de quatre piés d'eau dans le fond de cale. On mit alors les pompes en uſage, & tout le monde travailla. On pompa cinq heures de ſuite, & les voies furent mieux bouchées que la premiere fois. Cependant comme on craignoit qu'elles ne ſe r'ouvriſſent, & qu'il s'en faiſoit tous les jours de nouvelles, on reſolut, afin de pouvoir radouber le Vaiſſeau, de moüiller à une Iſle que nous decouvrimes avec le teleſcope, quoiqu'elle ne fut point marquée ſur nôtre carte.

Le lendmain, comme nous avions le vent favorable, nous nous en vimes fort proche. Ayant alors

s la chaloupe à la Mer, nous en-
mes dans une baye, & sur les
atre heures du matin nous nous
uvames à l'embouchure d'une
viere. Ayant amarré, nous des-
ndîmes dans notre chaloupe au
mbre de vingt-cinq, dont je fus
; & nous remontames la Riviere
viron l'espace de deux lieuës.
ous mimes pié à terre, & bien-
t nous trouvames une vaste plai-
au detour d'une colline, sur la-
elle ayant monté, nous vimes
pié une longue suite de cabanes.
ous nous tinmes alors sur nos gar-
s, de peur d'être surpris. Nous
ions armés de fusils, de baion-
ttes, de pistolets & de sabres,
sorte que si l'on fût venu nous
taquer, nous étions dans la dis-
sition de nous bien defendre.

Bien-tôt après nous vimes sortir
es cabanes & d'un petit bois qui
s environnoit un grand nombre
e Sauvages armés de massuës, qui
ous ayant aperçus, s'avancerent
ers nous d'un air fier & menaçant,

& en jettant de grands cris. Nous nous rangeames alors ſur une ligne & nous nous preparames à les recevoir. Dès qu'ils furent à la portée du fuſil, nous fimes une decharge ſur eux, & en tuâmes quinze ou ſeize; alors quelques-uns d'eux qui étoient armés de fleches, nous en decocherent, & bleſſerent legerement un de nos camarades. Nous ne nous effraïames point, & nous les laiſſames s'avancer juſqu'à la portée de nos piſtolets, que nous dechargeames ſi à propos, que nous en tuames encore une douzaine, & en bleſſames autant. En même tems nous mimes la baïonnette au bout du fuſil, & nous fondimes ſur eux. Ils ſe defendirent avec leurs maſſuës le mieux qu'il leur fut poſſible, & quoiqu'ils euſſent déja perdu plus de quarante hommes ils ne reculoient point, mais jettoient des cris horribles, qui retentiſſant au loin, firent accourir d'autres Sauvages de tous côtés, enſorte qu'en un moment

us en vimes plus de deux cens
nir à leur ſecours. Alors nous
geames qu'il nous ſeroit difficile
reſiſter à un ſi grand nombre, &
us ſongeames a nous retirer. Les
uvages voyant que nous reculions,
ancerent ſur nous. Ayant formé
e eſpece de bataillon carré, nous
us batimes en retraite l'eſpace
un quart de lieuë, & leur tuames
core beaucoup de monde, ſans
rdre aucun de nos gens, parce que
us tenant ſerrés & leur preſentant
ujours la baionnette, il leur étoit
poſſible de nous atteindre.

Enfin nous gagnames notre cha-
upe avec bien de la peine. Com-
e je fus des derniers à y entrer,
que les Sauvages, quoique tou-
urs repouſſés, ne ceſſoient de
us pourſuivre, je fus malheu-
uſement pris avec trois de mes
marades, & tout ce que purent
re pour nous ſecourir ceux qui
oient entrés dans la chaloupe,
t de charger leurs fuſils à la hâte
de tirer ſur les Sauvages des

coups qui ne porterent point.

Cependant ils nous conduisirent vers leur habitation, avec des hurlemens affreux ; & aussi-tôt que nous y fumes arrivez, leurs femmes vinrent danser autour de nous & nous aïant depoüillez jusqu'à la ceinture nous peignirent le dos & la poitrine avec des couleurs rouges & bleuës Le même soir les Sauvages qui nous avoient pris, nous firent un grand festin, ce qui nous surprit extrêmement. Mais nous le fumes encore davantage, quand nous vimes plusieurs d'entr'eux venir à la fin du repas nous toucher les uns les bras, les autres la jambe, ceux-ci la cuisse, ceux-là les épaules, & en même-tems faire un present au Maître de la cabane, où nous étions regalez. J'appris dans la suite que ceux qui nous touchoient ainsi, retenoient chacun les membres de notre corps qui étoient le plus selon leur goût, afin de les manger lorsqu'on nous auroit assommez. On nous donna une natte pour nous cou-

ier & passer la nuit. On peut ju-
r que ni moi, ni mes Compa-
ions ne dormimes gueres, per-
adez que cette nuit étoit la der-
ere de notre vie.

Le lendemain matin, on aporta
ceremonie les corps de tous
ux qui avoient été tuez dans le
mbat du jour precedent. Nous
nes alors un grand nombre de
nme assises à la porte de leurs
banes pousser des gemissemens,
jetter des cris lugubres, accom-
gnés de ces tristes paroles, qu'
es repetoient souvent: *Stulli
ba coubico somac barahou suba-
him, him him! Jartana frebi-
hou rabapinousicon, courtapa
lourik, him him!* C'est-à-dire,
nme je l'ai sçû depuis; *mon
our, mon espoir, charmant vi-
e, œil de mon ame, helas helas!
nbe legere, beau danseur, vail-
t guerrier, tard au lit, éveillé
matin, helas, helas!* Après
te espece de Nenie, ou de chant
neraire, plusieurs hommes sorti-

rent de leurs cabanes, d'un air triſte & abattu, la tête baiſſée, & gardant un profond ſilence. Ils ſembloient regarder les cris plaintifs & les gemiſſemens des femmes comme indignes de leur courage, & renfermer une douleur vive au fond de leur cœur.

Cependant les femmes ſe leverent, & ſe prenant toutes par la main, ſe mirent à danſer autour des morts en chantant d'un ton lugubre pluſieurs chanſons funebres ou threnes; ce qui me rapella ce que j'avois lû dans un ancien Auteur; * que ce qui a fait inſtituer les chants funeraires a été l'idée que les hommes avoient, que les ames ſeparées des corps remontoient au Ciel, lieu de leur origine, & où eſt celle de toute l'harmonie qui conſerve l'Univers; c'eſt pour cela que ces Sauvages chantoient en l'honneur de leurs morts, & danſoient auſſi en cadence, pour imiter le mouvement regulier &

* *Macrob. in ſomn. Scip. l. 2. cap. 3.*

rmonique des corps celeſtes.
Peu de tems après on frapa ſur
s écorces d'arbres & l'on fit un
and bruit, dans la vûë, comme
l'ai ſçû depuis, d'obliger les
nes des defunts de s'éloigner de
urs corps & de ſe rejoindre à
lles de leurs Ancêtres : ce qui fut
ivi d'un long diſcours que fit
n des chefs pour celebrer les ver-
s des morts, & conſoler les vi-
ns de leur perte. Après cela on
mit à creuſer un grand nombre
e foſſes rondes, ſemblables à des
uits, & l'on y enterra les morts,
n les mettant dans la même ſitua-
on, ou ſont les enfans dans le
entre de leurs meres ; pour ſigni-
er que la terre eſt la mere com-
une de tous les hommes : uſage
onforme à ce qu'Herodote * ra-
orte des Naſamons. On mit dans les
oſſes de petits pains, de la ſagami-
 du tabac, une pipe, une courge
leine d'huile, un peigne, avec di-
erſes couleurs, dont les Sauvages

* *Herod. l. 4.*

ont coûtume de ſe peindre le corps.

Après l'enterrement il y eut un feſtin public, où nous n'aſſiſtames point, & où nous vimes cependant qu'on ſervit tous les chiens des morts, qu'on avoit cuits & preparez. Le repas étant fini, un des chefs qui preſidoit à la ceremonie, jetta au milieu des jeunes gens un bâton de la longueur de quatorze pouces, dont tous s'éfforcerent de ſe rendre les maîtres : en ſe culbutant les uns ſur les autres ; & en ſe donnant mille coups de poing. On en jetta un ſemblable au milieu d'une troupe de jeunes filles qui firent de pareils efforts pour le ſaiſir, & n'épargnerent ni les coups de poings, ni les coups de pié. Ce combat, ou plutôt ce jeu funebre, qui dura environ une demie-heure, après avoir rejoüi tous les Spectateurs, & leur avoir fait perdre les triſtes idées de l'enterrement, fut terminé par la diſtribution des prix, qui furent donnez à celui & à celle qui avoient remporté la

toire : après quoi chacun se retira
Pendant ce tems - là nous étions
nfermez dans une cabane, d'où
us pouvions voir néanmoins
ute cette ceremonie. On nous
fit sortir, & tous les Sauvages
tant alors rangez autour de nous
més de bâtons & de rondaches
nous rendit nos pistolets, en
us faisant entendre qu'on alloit
us assommer ; mais que l'usage
oit parmi eux, de rendre aux
isonniers une partie de leurs ar-
es, afin qu'ils pussent perir bra-
nent en vengeant leur mort ;
'ainsi nous n'avions qu'à fraper
nme nous pourrions, avec ces
trumens, tous ceux qui s'apro-
eroient de nous, & que tout
us étoit permis. Nous priames
e, cela étant, on eût aussi la bonté
nous rendre nos sabres ; mais on
us les refusa, parceque cette ar-
leur parut trop meurtriere. Ceux
i nous les avoient enlevez, les
noient en leur main, & se glo-
oient extrêmement de les avoir.

Cependant nous tirames chacun de notre poche de la poudre & des bales, dont nous chargeâmes nos pistolets. Les Sauvages voyant ce que nous faisions, ne sçavoient quel étoit notre dessein. Quoique nous eussions tué plusieurs d'entre eux à coups de fusil & de pistolet, ils s'imaginoient que nous avions lancé du feu sur eux, & ils ne concevoient pas qu'à moins d'en mettre dans nos pistolets, nous pussions leur faire aucun mal, avec de la poussiere noire & de petites bales.

Je dis alors à mes camarades qu'il falloit d'abord casser la tête aux quatre Sauvages, qui étoient les plus proches de nous, & qui avoient nos Sabres; qu'il falloit en même tems les leur enlever & se saisir de leurs rondaches; que peut-être en nous defendant avec courage, sans nous separer, & en nous secourant adroitement l'un l'autre, nous sauverions notre vie, ou qu'au moins nous la perdrions avec honneur. Ils me promirent de faire ce que

eur recommandois, & de ſe bat-
courageuſement juſqu'à ce qu'ils
diſſent le derrnier ſoupir.
Nous bandames alors nos piſto-
, & nous etant approchez de
t près des quatre Sauvages, qui
oient nos ſabres, nous leur caſ-
nes la tête de trois bales, dont
cun de nos piſtolets étoit char-
Ils tomberent à la renverſe, &
l'inſtant nous leur enlevâmes
rs rondaches avec nos ſabres.
elques autres Sauvages étant
ourus auſſi-tôt, pour nous em-
her de déſarmer ceux qu'ils vo-
ent étendus par terre, dans le
ns qu'ils levoient leurs bâtons
ır nous fraper, nous leur fimes
oir le même ſort. Alors nous jet-
nes nos piſtolets, qui ne pou-
ent plus nous être d'aucun uſa-
, & nous étant mis tous les qua-
dos-à-dos, nous nous mimes
devoir de reſiſter à tous les Sau-
es qui nous environnoient, &
n maſſacrer le plus qu'il nous
oit poſſible. Nous en tuames &

bleſſames un aſſez grand nombre. Quelques-uns ayant ramaſſé nos piſtolets, s'aviſerent de vouloir faire comme nous, & crurent pouvoir nous tuer, en nous preſentant le piſtolet de fort près, & en faiſant avec leur bouche un bruit aprochant de celui que fait la poudre enflammée en ſortant du canon. Leur épreuve leur couta cher, & nous leur fendimes la tête avec nos ſabres.

Cependant le nombre des Sauvages & notre propre laſſitude nous accabloient. Pluſieurs voyant qu'avec leurs batons dont nous parions les coups adroitement avec nos rondaches, ils ne pouvoient venir à bout de nous aſſommer, allerent chercher leurs maſſuës ; ce qui étoit neanmoins contraire à l'uſage. Cependant il étoit difficile que nous puſſions reſiſter plus long-tems, & nous étions près de ſuccomber, lorſqu'un ſecours inopiné arriva, & nous délivra du peril.

Ceux de nos Compagnons qui s'étoient ſauvez dans la chaloupe,

ient porté au Vaiſſeau la nou-
le du combat, & du malheur
nous étoit arrivé. Le Capitaine
deſeſpoir de ce funeſte acci-
nt, parceque ſon neveu étoit des
atre priſonniers, exhorta tous
ıx qui étoient ſur le Vaiſſeau,
nt la plûpart étoit de fort braves
mmes, à retourner à la charge
à faire leurs efforts pour nous re-
er des mains des Sauvages. Tous
paſſagers, avec la meilleure par-
de l'équipage, s'offrirent coura-
uſement pour cette expedition.
Capitaine leur dit qu'il ne falloit
int s'effrayer du grand nombre
s ennemis, qui n'avoient que
mauvaiſes armes, & qui ne ſça-
ant point combattre, ſeroient
ement defaits.

Cent hommes bien armez, ayant
eur tête le Capitaine du Vaiſſeau,
ſcendirent dans la chaloupe, &
ant remonté la riviere, aborde-
nt près de l'habitation des Sau-
ges, qui ayant vû venir à eux un

si grand nombre d'ennemis, prirent tous la fuite & se dissiperent dans le bois. Cependant nos gens s'avancerent & mirent le feu à leurs cabanes abandonnées. Pour nous rien ne nous empêcha de nous aller joindre à tous nos Compagnons, qui nous revirent avec une grande joïe, & ausquels nous temoignames toute la reconnoissance, que que meritoit leur generosité.



CHAPITRE. XI.

Tandis qu'une partie de l'équipage est à terre, ceux qui étoient restés sur le Vaisseau, levent l'ancre. L'Auteur avec plusieurs Portugais est obligé de rester long-tems dans l'Isle de MANOUHAM. *Ils font alliance avec une Nation Sauvage.*

LE Capitaine ayant alors fait prendre les haches & les scies, qu'il avoit fait mettre dans la chaloupe ordonna d'abattre deux gros arbres, de les scier, & d'en faire

s planches, pour radoubler notre
iſſeau. Mais dans le tems que
us étions occupez à cet ouvrage,
s la conduite d'un nommé Ovie-
, qui s'entendoit fort bien
ns la charpente de Navires,
us vimes arriver deux de nos
ns dans le canot: qui étant deſ-
ndus à terre, nous aprirent une
ſte nouvelle. Ils nous dirent que
trente hommes que nous avions
ſſez ſur le Vaiſſeau, pour le gar-
r en notre abſence, voïant le
pitaine & tous les Officiers à
re, avoient formé le deſſein de
mparer du Navire & de toute
cargaiſon; que ma boëte de
erreries les avoit extrêmement
tez, & qu'ils avoient levé l'an-
e & mis à la voile; que comme
Capitaine leur avoit donné à
n & à l'autre le commandement
Vaiſſeau dans ſon abſence &
ns celle de tous les Officiers qui
oient à terre, ils avoient tâché de
poſer de toutes leurs forces à
tte coupable reſolution, mais

qu'on ne les avoit point écoutez
qu'on les avoit même menacez d
les poignarder ; qu'ils avoient alor
jugé à propos de se jetter dans l
canot & de nous venir rejoindre
pour ne se voir pas obligez de trem
per dans un crime si horrible.

Cette nouvelle nous jetta dan
la consternation, & en mon parti
culier je regrettai fort ma boëte
où étoit enfermée toute ma fortu
ne. Nous n'avions aucuns vivres
& il ne nous restoit pour toute res
source, que nos fusils avec deu
barils de poudre, & un sac rempl
de bales de plomb qu'on avoit mi
dans la chaloupe, pour nous en ser
vir en cas que la guerre contre le
Sauvages eût plus duré. Nous n'a
vions donc d'autre parti à prendre
que celui de rester dans l'Isle & d'
vivre de notre chasse. Dans cett
extrêmité nous tinmes conseil, & i
fut deliberé que nous tuerions d'a
bord le plus de gibier que nou
pourrions ; que nous le boucanne
rions, & que l'ayant porté dans l

loupe, nous cotoyerions l'Isle, tâcherions ensuite de nous étar dans quelque endroit où nous ussions rien à craindre, jusqu'à que nous pussions trouver quel-e moyen de retourner en Europe, il n'étoit pas possible avec la loupe qui nous restoit de faire e si longue route, ni même de us rendre à aucune côte du con-ent de l'Amerique, dont nous us jugions trop éloignez.

Nous nous mimes donc à chas-, mais sans nous separer, de inte d'être surpris par les Insu-res. Nous tuames assez de gibier e nous boucannames, & dont acun de nous mangea le soir avec n grand appetit. Nous passames nuit dans le bois, où aprés avoir abli deux sentinelles, qu'on de-oit relever toutes les heures, nous ous endormimes sous les arbres. e lendemain matin nous portames reste de notre gibier dans la cha-upe, & y étant tous entrez, nous otoïames l'Isle toute la journée.

Vers le ſoir nous deſcendimes
terre, dans un endroit qui nou
parut agreable, & où nous crum
pouvoir paſſer la nuit. Un ruiſſea
que nous avions aperçu, nous f
choiſir ce lieu. Nous mangeam
comme le jour precedent de n
viandes boucannées, & nous nou
couchames enſuite ſous des arbre
avec les mêmes precautions.

Nous dormimes aſſez tranqu
lement; mais dès que le jour com
mença à paroître, les ſentinell
nous éveillerent, en criant, au
armes. Quatre Sauvages avoie
paſſé auprès d'eux, & s'étoien
approchez de nous, pour nous re
connoître. Nous nous éveillam
à l'inſtant, & ayant pris nos fuſils
nous courumes & envelopames le
quatre eſpions que nous primes
D'abord nous leur fimes entendr
que nous ne leur ferions aucu
mal, & que nous étions dans l
reſolution de ne point nuire au
Habitans de l'Iſle, pourvu qu'il
ne nous attaquaſſent point : nou
leu

offrimes à manger ; & après
avoir beaucoup careſſez, nous
mes de dire à ceux de leur
ion que nous étions leurs amis,
vouloient être les nôtres, &
nous leur rendrions tous les
ices dont nous ſerions capa-
. Nous tâchâmes de leur faire
ndre cela par des ſignes qu'ils
rent comprendre. Charmez de
manieres, ils nous firent entendre
par d'autre ſignes que nous n'au-
s rien à craindre de leur Nation.
s les renvoïames, après avoir
né à chacun le petit couteau,
nous leur avions prêté pour
ger, & qu'ils avoient pluſieurs
conſideré avec attention.
ependant nous ne jugeames
à propos de nous fier entiere-
t à leur parole, & nous conti-
nes de nous tenir ſur nos gar.
Nous nous avançames dans le
ſans nous éloigner beaucoup de
chaloupe, que nous ne vou-
pas abandonner.
ers le midi, nous vimes venir

à nous une grosse troupe de Sau
vages ; portant des fruits & tout
sorte de rafraichissemens. Dès qu
nous les aperçumes, nous les sa
luames de la maniere que nou
avions vû que les quatre Sauvage
nous avoient saluez ; c'est-à-dire
en croisant nos deux mains sur no
tre tête, & en faisant un souris gra
cieux. Ils nous rendirent de loin l
même salut, & s'étant alors apro
chez de nous, ils nous offrirent leur
presens, que nous acceptames e
les embrassant.

Nous leur montrames notre cha
loupe, & leur fimes entendre qu
nous venions d'un Païs tres-éloi
gné, & que c'étoit par un malheu
extrême que nous étions obligez
de sejourner dans leur Isle ; qu
nous les prions de nous recevoir
comme leurs alliez & leur freres
ils nous firent signe alors de les sui
vre, & de venir vers leur habita
tion, qui n'étoit pas fort éloignée
ce que nous fimes volontiers.

Lorsque nous y fumes arrivez

femmes & les enfans ſe mirent
anſer devant nous, & bien-tôt
s on nous preſenta à manger
ne eſpèce de gâteau, avec de
ande & des fruits, & on nous
boire d'une liqueur, qui nous
t aſſez agréable. Comme nous
ns un peu d'eau-de-vie, nous
en fimes gouter, ce qui leur
un grand plaiſir. Mais ayant vû
s vouloient en boire un peu
, nous leur fimes entendre que
ès de cette boiſſon les feroit
rir, & qu'il n'en falloit pren-
que fort peu. Ils nous crurent
es chefs de la Nation defendi-
aux autres d'en boire davan-
. Toute l'après-dînée ſe paſſa
nſer & à chanter; le ſoir on
donna des nattes pour nous
her, & on nous mit tous en-
ble dans une grande cabane.
omme pluſieurs d'entre nous
ent été bleſſez dans le dernier
bat, les Sauvages nous firent
ndre qu'ils vouloient les gue-
En effet ils allerent chercher

un homme qu'ils paroiſſoient regar
der comme un Saint : & pour qu
ils temoignoient une grande vene
ration. Cet homme extraordinair
viſita nos bleſſez, & enſuite s'en
ferma ſeul dans une cabane que nou
vimes trembler violemment pen
dant deux où trois heures, ſan
pouvoir comprendre comment cel
ſe faiſoit. Il revint enſuite retrou
ver les malades, ſe rinça la bouch
ſuça leurs plaïes, & leur apliqu
une certaine herbe inconnuë en Eu
rope. Au bout de vingt quatre heu
res tous nos bleſſez furent parfaite
ment gueris. Cette preuve de l
bonté de nos Sauvages nous ôta tou
ſoupçon, & fit que nous commença
mes dès-lors à les regarder comm
nos vrais amis.

Le lendemain ils nous propoſe
rent d'aller à la chaſſe avec eux
& nous preſenterent des arcs &
des fleches. Mais nous leur fime
comprendre, en leur montrant no
fuſils, que nous avions des arme
qui valoient bien les leurs. Il ſ

ent alors à les considerer attentivement. Ils paroissoient ne pouvoir
nprendre comment avec de pa-
s instrumens, il étoit possible
teindre des objets éloignez.
is lorsqu'ils nous virent tuer avec
fusils des oiseaux & abbattre de
des bêtes fauves, ils furent ex-
nement surpris, & jugerent,
nme avoient fait les autres Sauva-
de l'Isle, ausquels nous avions eu
ire, qu'ils y avoit du feu caché
s le canon de nos fusils, & que
is avions l'art de lancer ce feu à
re gré. Nous les detrompames, &
r fimes comprendre ce que c'é-
, en leur montrant notre pou-
& nos bales, & en chargeant
ant eux deux ou trois fusils, que
is leur fimes decharger. Cette
fiance que nous leur marquions
charma : ils nous regarderent
nme des hommes extraordinai-
qui avoient des lumieres su-
ieures & une grande affection
ir eux.
Au retour de cette chasse nous

mîmes en deliberation conjointe-
ment avec les Sauvages si nou
bâtirions une grande cabane qu
pourroit nous contenir tous, ou
nous en bâtirions une pour chacu
de nous en particulier, dont le
femmes & filles des Sauvages vou
droient bien prendre soin, pou
nous y preparer à manger, en le
mettant toutes les unes auprès de
autres, ce qui agrandiroit l'habi
tation. Les femmes que nous con
sultames aussi-bien que les hom-
mes, furent, je ne sçai pourquoi
unanimement de ce dernier avis
Nous mimes donc tous la main à
l'ouvrage, & les Insulaires char-
mez de voir croître leur Village
travaillerent avec nous; ensorte
qu'au bout d'environ un mois nous
fumes tous logez & meublez.

Il y avoit parmi nous un Espa-
gnol, nommé Rodriguez, qui avoit
passé plusieurs années à la Terre de
S. Gabriël; il nous dit qu'il n'y
avoit pas plus de difference entre
la Langue des Peuples de cette

e & celle de nos Insulaires,
'entre l'Espagnol & le Portugais;
'il entendoit la plûpart des cho-
qu'ils disoient, & qu'avant qu'il
huit jours, non-seulement il
oit en état de les entendre par-
tement, mais même de leur par-
assez bien pour être entendu
ux. Comme nous ignorions le
ns que nous aurions à passer
ns cette Isle, & que nous avions
soin du secours continuel des
sulaires, avec lesquels nous étions
z, nout l'exhortames à s'apliquer
eur Langue, afin qu'il pût leur
rler en notre nom & nous servir
nterprete. Il nous le promit, &
fectivement au bout de peu de
urs, il commença à parler la
ngue de *Manouham*, (c'étoit le
m de l'Isle où nous étions) nos
sulaires furent charmez de pou-
ir par ce moyen s'entretenir
ec nous, & nous en temoigne-
nt une joye infinie. Comme j'a-
is une grande disposition pour
s Langues, il me prit envie, pour

me desennuyer, d'aprendre celle d
Manouham ; & pour cet effet j
priai l'Espagnol, qui avoit autre
fois fait ses études, de m'en dresse
une espece de Grammaire, & d
me donner de tems en tems de
leçons. Je m'y appliquai tellement
qu'au bout de quelques mois je com
mençai à entendre un peu le Langa
ge de nos Sauvages, & que je m
hazardai même quelquefois de leu
parler en leur Langue ; ce qui m'
fit faire de plus grands progrès.

Dès que notre Espagnol avoi
été en état de s'etretenir avec eux
il leur avoit apris que nous étion
des hommes d'un Païs très-éloigné
qui courions les mers depuis plu
sieurs années ; que pour radoube
notre Vaisseau, nous avions ét
obligez de relâcher à l'Isle où nou
étions ; qu'étant descendus à ter
re, nous avions été attaquez par le
Habitans meridionaux de l'Isle
qui avoient voulu nous massacrer
mais que nous les avions repousse
& en avions fait un grand carnage

e pendant ce tems-là, ceux à
i nous avions confié la garde de
tre Vaiſſeau, avoient diſparu;
ſorte que nous avions été reduits
neceſſité de demeurer dans l'Iſle.
Eſpagnol raconta notre combat &
tre victoire avec un air de vanité
de complaiſance qui nous de-
t; enſorte que nous le priames
jouter que c'étoit malgré nous,
e nous avions cauſé ce deſor-
, qui n'étoit arrivé que parce
on nous avoit attaquez injuſte-
nt, & que nous avions été dans
neceſſité de nous defendre.

Nos Sauvages écouterent avec
ucoup d'attention le detail que
driguez leur fit de notte avan-
e, du peril que nous avions
uru, & de la victoire que nous
ons remportée. Ce ſont, di-
t-ils, de très-mechans hommes
e ceux que vous avez vainçus,
nous vous ſçavons gré de les
oir punis. Nous ſommes depuis
g-tems en guerre avec eux, &
ut-être que Halaïmi (c'eſt le

nom du principal Dieu que ces Insulaires adorent, & qui est sans doute une corruption du mot Hebreu *Eloïm*) vous a exprès conduits en cette Isle pour nous aider à exterminer cette Nation injuste : Soyez toujours nos freres, nous serons les vôtres : Vivez parmi nous, comme si vous étiez les enfans de nos meres & de nos femmes: Nous n'omettrons rien, pour vous procurer toutes les satisfactions qui dependront de notre Nation.



CHAPITRE XII.

L'Auteur devient amoureux d'une jolie Sauvagesse. Ses entretiens avec elle & avec son pere, qui censure les mœurs Européennes.

NOus nous accoutumames peu à peu à la vie des Sauvages, & nous commençames même à la gouter, passant tout notre tems à boire, à manger, à dormir, & à chasser. Nous n'avions d'autre

quietude, que celle que nous
uſoit de tems en tems le deſir
revoir notre Patrie, que mal-
ureuſement nous ne pouvions
blier. Pour en affoiblir l'idée,
me lier en quelque ſorte au Païs
j'étois, je m'attachai à une jeune
uvageſſe, qui avoit beaucoup d'a-
emens & d'eſprit, & que j'aurois
ême épouſée, ſi notre Capitaine
tous mes amis ne m'en euſſent de-
urné. Elle m'aimoit éperduëment,
je puis avoüer auſſi que je paſſai
ec elle des momens bien doux.
Soit que ſon pere, qui avoit
aucoup de bon ſens, eût pris un
n particulier de ſon éducation,
t que la Nature lui eût donné
e raiſon ſuperieure, jamais je
vois vû de femmes raiſonner de
ıtes choſes, avec tant de juſteſ-
& de penetration. Ni les fem-
s de Babilary qui ont l'eſprit ſi
é, ni celles d'Angleterre qui
nt ſi delicat, n'aprochoient point
non grè de cette ingenieuſe &
aable Sauvageſſe.

Je faiſois mon poſſible pour l
plaire, & la plûpart de nos entr
tiens rouloient ſur des paradox
galants, que je lui debitois pou
l'amuſer & la flatter. Je me ſo
viens, qu'elle me demanda u
jour, ſi les femmes de mon pa
étoient plus belles que celles d
ſien. Les femmes d'Angleter
ſont très-blanches, lui repondi
je, & c'eſt en quoi conſiſte le
principale beauté, ſi on peut di
néanmoins que c'en ſoit une : ca
cette blancheur eſt, ſelon moi
un avantage très mediocre ; & j
vous avoüe même que depuis qu
j'ai le bonheur de vous connoître
je commence à douter, ſi ce n'e
pas une veritable laideur.

Les femmes de mon Païs, de
goutées elles-mêmes de la couleu
naturelle de leur tein, font au
jourd'hui leur poſſible pour l
changer. De-là vient qu'elles ſ
couvrent le viſage d'un rouge trè
foncé, & je m'imagine qu'avec l
tems elles pourront bien ſe fair

ndre en noir, pour mieux de-
iſer la couleur de leur peau.
rès tout, ſi cet uſage venoit à
tablir dans notre Iſle, elles pour-
ent joüir alors d'un avantage
nt vous joüiſſez. Elles ont le mal-
ur, de ne pouvoir ſortir de leurs
iſons, lorſqu'il fait Soleil; ou ſi
es ſont abſolument obligées de le
re, il leur faut prendre mille
ecautions gênantes. Au contrai-
le Soleil le plus ardent ne fait
e vous embellir, en donnant à
tre teint un plus beau noir. La
ncheur de nos Dames, quand el-
eſt à un certain degré, a quel-
e choſe de fade & d'inſipide: Auſſi
eferons-nous toujours les brunes
x blondes dont la blancheur eſt
trême. Par-là vous voyez;
e ce qui approche un peu de vo-
couleur, ou du moins ce qui
n éloigne moins, eſt plus goûté
ême parmi nous.
Comme nous preferons, pour-
ivis-je, les brunes aux blondes,
s femmes de mon Pays ne man-

quent pas aussi de preferer le hommes, dont le visage est for brun, à ces hommes extrêmemen blancs; dont le teint menagé est u signe de mollesse, & annonce or dinairement peu de vigueur. A l'égard des parures de toute espe ce, que les femmes de mon Païs employent, pour relever leur beau-té, je puis vous assurer qu'il n'y a point d'hommes parmi nous, qu ne souhaitât sincerement qu'elles ne fussent pas plus parées que vous. Elles cachent souvent mille defauts sous leurs vastes & pompeux ha-bits, qui ne servent qu'à deguiser leur taille & à nous tromper. Mais elles entendent si peu leurs inte-rêts, qu'elles portent de grandes pieces d'étoffe plissées, qui leur des-cendent depuis la ceinture jus-qu'aux pieds, d'énormes cercles de balaine revêtus de toile, qui les font paroître grosses & prêtes d'ac-coucher. Elles marchent au milieu de ces mobiles cerceaux, qui les entourent sans cesse, comme vos

its enfans à qui vous aprenez
narcher, & que vous emboëtez
ns de petites machines, qu'ils
it avancer ou reculer, par le
ouvement qu'ils font.

Je demande pardon aux Dames
gloises, d'oser raporter cette
onse, que je fis à la question de
petite Sauvagesse. Un Amant
uve toujours sa Maîtresse la plus
le de toutes les femmes; &
mme la mienne étoit extrême-
nt noire, & n'avoit d'autre pa-
e que ce simple habit d'Eté
e les Sauvages des Païs chauds
rtent en toutes les saisons, je ne
uvois selon les regles de la bien-
nce & de la politesse, m'empê-
er de preferer son teint & son
billement au teint & à l'habille-
nt de toutes les femmes de l'Eu-
pe. Si quelques-unes d'elles s'en
ndalisent, je les prie de faire gra-
à la sincerité d'un Voyageur, qui
veut rien omettre ni deguiser.

Son pere nommé *Abenoussaqui*,
oit, comme j'ai dit, beaucoup

de raiſon & de bon ſens, mais de
ce bon ſens, tel qu'il ſort des mains
de la Nature, ſans être poli & fa-
çonné par les paſſions. Comme
j'allois ſouvent à ſa cabane où ſa
fille m'attiroit, j'avois de tems en
tems avec lui des entretiens, qui
valoient peut-être les *Dialogues
de Platon.* Pourquoi (me dit-il un
jour dans une promenade que nous
fimes, tandis que tous nos gens
étoient à la chaſſe avec les Sauva-
ges) pourquoi, vous autres Euro-
péens quittez-vous le Pays ou la
Nature vous à fait naître, & riſ-
quez-vous ſur la Mer le petit nom-
bre de jours que vous avez à vivre?
Ne feriez-vous pas mieux de les
paſſer dans le ſein de votre famille,
ou dans la compagnie de vos amis,
& de vous occuper de la chaſſe,
qui eſt un exercice auſſi utile qu'à-
gréable? Si vous aviez ſuivi ce
genre de vie, vous n'auriez point
été expoſé à tous les perils & à tous
les malheurs, que vous a fait eſ-
ſuyer une vaine curioſité.

Il eſt vrai, lui repondis-je, que
n'ai quitté ma Patrie, & que je
me ſuis embarqué, que par le
ſir curieux de voir des Païs éloi-
ez, & de connoître les Peuples
vers repandus ſur la ſurface de la
re. Mais ſi j'ai beaucoup ſouffert
ns ce voyage, & ſi je me ſuis vû
poſé aux plus grands dangers,
i eu auſſi la ſatisfaction de voir
s choſes trés-ſingulieres; je me
urai toujours bon gré d'avoir
conduit par la fortune dans
le de Babilary & dans celle de
libet, dont je vous ai raconté
uſieurs particularitez, qui vous
t ſurpris & rejoüi.

Ce que vous m'avez dit de vo-
Pays, me repartit-il, m'a paru
ur le moins auſſi étonnant & ne
a pas moins diverti. Mais aprés
ut je ne puis comprendre, que
ur le ſeul plaiſir de s'inſtruire
s mœurs & des uſages de diffe-
ns peuples, on prenne la peine
bâtir de grandes cabanes flot-
ntes, & qu'on ait la temerité

d'affronter les tempêtes & d'essuïe
tant de fatigues & de perils.

J'étois jeune, lui repliquai-je lorsque je quittai mon Païs, & ja voüe qu'une vaine & folle curio sité fut le seul motif de mon em barquement. Mais ceux qui avoien bâti le Vaisseau, & ceux qui y mon terent avec moi, avoient des mo tifs plus solides & plus raisonnables C'étoit pour commercer, & rapor ter des Pays étrangers des marchan dises, qui à leur retour étant ven duës dans notre Païs devoient leu produire beaucoup d'argent. Pou avoir de cet argent & en amasser l plus qu'il est possible, nous travail lons toute notre vie, & nous nou rendons actuellement malheureux dans l'esperance d'être un jour heu reux; persuadez que sans l'argen nous ne pouvons l'être

Qu'est-ce donc que cet argen s'écria le Sauvage, qui à la vertu de vous rendre heureux, dès que vous le possedez? Voïez, lui dis-je, en lui montrant une piece d'or

une autre d'argent que j'avois
epuis long-tems dans ma poche :
oilà ce qui nous procure toutes les
eceſſitez de la vie, & ce qui nous
ait joüir de toutes les commodi-
z & de toutes les delices que nous
ouvons ſouhaiter. La poſſeſſion de
s deux metaux regle les rangs
rmi nous ; nous fait conſiderer
reſpecter, & même nous donne
merite & de l'eſprit.

Abenouſſaqui voyant qu'il y avoit
r mes pieces d'or & d'argent des
gures & des caracteres, s'imagi-
qu'ils avoient peut être une cer-
ine vertu magique, & me pria de
i en prêter une, pour éprouver
en effet elle pourroit donner de
eſprit à ſon fils, qui ſelon lui en
oit fort peu. Je veux voir, ajou-
-t'il, ſi vous ne me trompez point,
ſi cette piece aura le pouvoir que
ous dites.

Elle ne fera aucun effet ſur lui,
partis-je, quand même il auroit
ſez de ces pieces pour en remplir
plus grande de vos cabanes. Il

n'y a donc que dans votre pays, in-
terrompit-il, où ces pieces ayen
de la vertu ? Cela eſt vrai, lui re
pondis-je ; parce que nous y atta
chons de concert des idées que vou
n'êtes pas capables d'avoir. Par exem
ple, lorſqu'un grand nombre d
ces pieces ſe trouve dans un coffre
nous nous imaginons qu'il y a dan
ce coffre, de grandes terres, de
maiſons commodes, de meuble
ſuperbes, des habits magnifiques
des honneurs des rangs, & un gran
nombre de domeſtiques, de belle
femmes, des mets exquis. Ce qu
vous paroitra ſurprenant, eſt qu'en
ouvrant ce coffre, nous y trouvon
en effet tout cela, ſi nous vou-
lons. Alors en acquerant ces cho-
ſes, qui ſont en quelque ſorte ado-
rées dans notre Pays, parcequ'el-
les ſont ardemment ſouhaitées, cha-
cun nous eſtime, nous revere ;
nous fait la cour, nous donne du
merite & de l'eſprit.

Abenouſſaqui ne comprenant rien
à cette énigme, crut que je lui

itois des chimeres, & que je voulois joüer de ſa credulité. s lui ayant enſuite expliqué, mment tout cela arrivoit, il trouva mœurs très-mepriſables, & l'u- de l'or & de l'argent utile peut- & commode dans ſa premiere itution, mais pernicieux par us deraiſonnable que nous en ons : enſorte qu'il conclut que qu'il nous en coutoit tant de pei- & de fatigues pour être heureux, que nous attachions follement re bonheur à une choſe qui ne endoit point de nous, nous ns malheureux de notre propre & meritions de l'être. On eſt reux, diſoit-il, qu'autant qu'on deſire rien ; & cependant toute re vie ſe paſſe à deſirer. Pour s, nous avons tout, parce que de ce que nous deſirons ne nous nque,

Mais, pourſuivit-il, ces hom- qui parmi vous ont beaucoup d'argent que les autres, ſe ant eſtimez & reverez, comme

vous dites, n'ont-ils pas le cœur enflé d'un ridicule orgueil ; & ne meprisent-ils pas ceux qui ont moins de richesse qu'eux ? C'est ce qui arrive presque toûjours, lui repondis-je ; un riche est le plus souvent un sot, un homme sans vertus & sans talens ; n'importe, il croit que sa richesse suplée à tout, & lui donne une superiorité incontestable sur l'homme d'esprit & de merite, qui, quoique peu à son aise, ne lui demande rien. S'il arrive par hazard, qu'ils se trouvent ensemble, on s'aperçoit que l'un, quelques honnêtetez qu'il daigne faire à l'autre, ne lui parle point comme à son égal. Mais si l'homme de merite est d'une indigence malheureusement exprimée par ses trop modestes habits. Il lui seroit bien moins prejudiciable d'avoir une reputation fletrie. La pauvreté aux yeux d'un riche est de toutes les qualitez la plus deshonorante, & le premier de tous les ridicules.

Ce qui ne se conçoit pas, est que

mme opulent, qui a été pauvre
même & nourri dans le ſein de
niſere (comme il y en a beau-
p) eſt ordinairement de tous
iches le plus impertinent & le
s inſuportable. Il oublie la baſ-
e de ſa naiſſance & de ſa pre-
re condition, & jamais celle
ſon éducation, qui fait celle de
mœurs. Enfin ces nouveaux ri-
s que nous appellons hommes
fortune, ſe diſtinguent d'ordi-
re des Nobles, & de ceux dont
richeſſe eſt hereditaire & an-
nne, & ſe font reconnoître à
marques. Ils ſaluent ceux qu'ils
contrent, & qui les ſaluent les
miers, par une legere inclina-
n de tête, en ſoûriant d'un air
tent ou diſtrait : Ils parlent haut
mal : Tous leur meubles ſont
jours de la derniere mode : ils
alent magnifiquement les per-
nes de condition & d'un rang
ingué, dont la table leur eſt
nmoins interdite : ils ne ſont
raux qu'à l'égard de leurs maî-

treſſes. comme la vertu n'enrich
perſonne, & que le crime eſt d'o
dinaire l'auteur de leur fortune
on ne les voit jamais rendre hom
mage à la Divinité, qu'ils ſçaven
irritée contr'eux, à moins qu'ils n
le faſſent par une odieuſe hipochr
ſie, pour impoſer au Public. Ils on
honte de leur nom, qu'ils éclipſen
d'ordinaire par un ſur-nom magn
fique, & ils tâchent de faire oubli
ce qu'eux ou leurs peres ont eté
par un nuage bigarré de domeſt
ques qui les ſuivent par tout.

Expliquez-moi, interromp
Abenouſſaqui, ce que vous en
tendez par ce mot de *domeſtiqu*
Eſt-ce que l'argent vous ſert à mu
tiplier le nombre de vos enfans
Ce ne ſont pas nos enfans qui nou
ſervent, lui repartis-je, à moin
que nous ne ſoyons extrêmemen
pauvres. Pour peu que nous ſoïon
à notre aiſe, nous donnons de l'ar
gent à des hommes & à des fem
mes que nous logeons, & que nou
nous engageons à nourrir, pou
nou

s rendre les plus bas offices ;
ui nous faiſons faire tout ce
il nous plaît, qui êſſuïent tous
caprices, & qui n'oſent nous
obéir. Sont-ce me demanda-
, des hommes d'un autre Païs
e le vôtre, des priſonniers de
erre ? Non lui repondis-je, ce
t nos Compatriotes, ceux de no-
Nation, qui, manquant de cet
ent dont je vous ai parlé, ſe ſou-
ttent à nous, & ſe rendent en
elque ſorte nos eſclaves, pour en
querir une petite portion ; capa-
e de les faire ſubſiſter.
Comment ſe peut-il faire, s'é-
a *Abenouſſaqui*, qu'il y ait des
mmes parmi vous d'un cœur
ez bas, les uns pour ſe rendre
eſclaves de leurs compatriotes,
les autres pour ſouffrir que leurs
mpatriotes ſoient leurs eſclaves ?
voi que l'argent eſt votre enne-
i, puiſqu'il vous reduit à l'eſcla-
ge, & qu'il vous aſſervit à ceux
i le poſſedent. Il eſt vrai, repon-
s-je, que l'argent eſt une eſpece

de tyran, & que c'eſt un grand malheur pour nous que d'être nés dans la diſette des choſes neceſſaires à la vie.

Votre Païs, me repliqua-t'il, eſt donc ou trop petit, ou trop peuplé; puiſqu'il ne peut nourrir ſes Habitans, & qu'il y a parmi vous des hommes qui n'y peuvent ſubſiſter, ou qui n'y ſubſiſtent que par des moyens vils & indignes. Je lui repondis que notre Païs étoit très-fertile, & capable de nourrir deux fois plus d'hommes qu'il ne contenoit; mais qu'il y avoit parmi nous des hommes puiſſans, qui s'étoient emparez de la plus grande partie de la terre que nous habitions; enſorte qu'il ne reſtoit plus rien pour les autres, qui, afin de pouvoir vivre; étoient obligez de travailler pour eux nuit & jour.

Abenouſſaqui me demanda alors ſi ces hommes puiſſans, qui dominoient ainſi ſur les autres, étoient en plus grand nombre que ces hommes pauvres, qui étoient obli-

de mener une vie ſi humiliante
i miſerable. Je lui repondis, que
: le nombre des pauvres ſurpaſ-
de beaucoup le nombre des
ies. Si cela eſt, repliqua-t'il
pauvres parmi vous n'ont gue-
'eſprit & de courage, de ſouf-
paſiblement qu'un nombre
ommes moins grand que le leur
ahiſſe tout & ne leur laiſſe rien.
Loix les en empêchent, lui re-
is-je. Qu'eſt-ce que ces Loix,
rrompit le Sauvage? Sont-ce des
nmes armez de fuſils & de ſa-
, qui ſervent de ſauvegarde aux
es, pour les maintenir dans la
eſſion de leurs richeſſes, &
r les defendre contre les juſtes
entions des pauvres?
es Loix, lui repondis-je, ſont
regles & des Maximes publi-
s, reçûës depuis long-tems
ni nous, & que les pauvres
es riches reverent également;
e qu'elles ſont, ſelon nos idées,
iens & les garants de notre ſo-
é civile; les uns & les autres

ſe liguent donc enſemble, pour le
ſoutenir & les faire obſerver; en
ſorte qu'un pauvre, qui, par exem-
ple, auroit derobé quelque choſe
un riche, ſeroit très-rigoureuſemen
puni. Non-ſeulement les ri-
ches exigeroient cette punition
mais tous les pauvres l'aprouve-
roient, & même quelques'un
d'entr'eux en ſeroient les Miniſtre
& les executeurs. Il n'eſt pas éton-
nant, comme vous ſentez bien
que les riches vengent un pare
attentat, & qu'ils l'appellent un
action baſſe, honteuſe, & crim-
nelle; comme elle l'eſt en effe
Mais vous êtes peut-être ſurpris
que ceux qui ne ſont pas riche
condamnent autant cette actio
que ceux qui le ſont, & qui y o
beaucoup plus d'interêt qu'eu
Mais deux motifs les engagent à
deteſter; s'ils ont de la probité
de l'honneur, & par conſequent
maintenir les riches dans la poſſe
ſion des biens qui leur ſont éch
en partage, de quelque façon q

e soit. Le premier est, que s'il
oit permis aux pauvres de s'apro-
rier ce qui apartient au riche, le
eu de chose que possede le pau-
re, pourroit aussi lui être enlevé,
u par un riche, ou par un autre
auvre: Il est donc interessé à
aintenir la Loi qui defend toute
rte de larcin. Le second motif
t fondé sur un grand principe de
orale, que nous regardons com-
ne le pivot de notre societé civile;
e principe est de ne point faire à
utrui ce que nous ne voudrions
as qu'on nous fit à nous mêmes.
nsorte que le pauvre sentant bien
u'il seroit très-fâché qu'on lui en-
evât ce qu'il à pû gagner par son
ravail, s'abstient, pour ne point
âcher le riche, de lui derober
uoique ce soit.

Nous reconnoissons aussi-bien
ue vous, me repartit *Abenoussa-
ci*, ce principe moral de toute
ustice, qui est né avec nous, &
ue nous portons toujours dans le
œur, quelque corrompus que

nous ſoïons. Mais il me ſemble qu'i
n'eſt point dans vos idées, & ſui
vant ce que vous venez de me dire
auſſi pur & auſſi ſacré que dans le
nôtres. Votre maniere de vivre
& ce que vous apellez votre ſo
cieté civile, vous le fait obſerve
avec une eſpece de partialité, qu
le defigure; parce que, ſelon vo
Mœurs & vos Uſages, il eſt évi
demment plus favorable aux un
qu'aux autres. Il eſt bien aiſé aux
riches de dire : j'ai beaucoup de
bien, je ſerois fâché qu'on me l'en-
levât; il ne faut donc pas que je
raviſſe le bien de ceux qui en ont.
Le pauvre au contraire, qui man-
que de tout, ne peut dire autre
choſe, que ceci : ſi j'avois du bien,
je ſerois fâché qu'on me le ravît;
il ne faut donc pas que je m'em-
pare de celui qui apartient à autrui.
Remarquez la difference qu'il y a
entre le *j'ai* que dit le riche, & le
ſi j'avois que dit le pauvre, & vous
conviendrez que l'aplication du
principe eſt parmi vous très-diffe-

te ; que par conſequent votre
rale eſt defectueuſe par ſa par-
ité , puiſqu'elle n'eſt point égale
ir tous les hommes & pour tou-
les conditions , & que le riche
le pauvre ſont obligez de raiſon-
differemment.

Quelque choſe que vous diſiez,
artis je , cette Loi naturelle eſt
mi nous également reverée de
is ; elle maintient l'ordre dans
is les Etats , chacun s'y ſoumet ;
perſonne n'oſe reclamer contre
e. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas tou-
irs religieuſement obſervée. Le
uvre derobe ſouvent ce qui apar-
nt au riche & le riche s'empare
elquefois , non - ſeulement des
ens du riche , mais il envahit
ſſi ce que le pauvre a pû acque-
par ſon travail ; mais alors ſi la
i eſt enfreinte , elle eſt auſſi-tôt
ngée , avec cette difference tou-
ois , que le pauvre eſt toujours
oureuſement puni , comme il le
erite , & que le riche ne l'eſt
s toujours.

Pourquoi cette honteuſe diſtin-
ction, interrompit le Sauvage
C'eſt que les riches parmi nous
repondis-je, ſont les Arbitres &
les Diſpenſateurs de la Juſtice, &
que les riches panchent d'ordi-
naire à favoriſer les riches; ce qui
fait que le pauvre oprimé juge ſou-
vent plus à propos d'étouffer ſe
plaintes. D'ailleurs ces Miniſtre
reſpectables de la Juſtice? que
nous appellons Magiſtrats, ſont na-
turellement portez à rendre à cha-
cun ce qui lui apartient, lorſque
rien ne vient traverſer leurs idées
d'équité. Mais comme d'un autre
côté il eſt naturel de s'aimer encore
plus ſoi-même que les autres, lorſ-
qu'il arrive que leur interêt eſt flat-
té par un peu d'injuſtice, ils ſont
alors un peu tentés de s'y livrer.
Si par exemple ils ſe voyent ſolli-
citez par une jolie femme, leur
premier mouvement eſt certaine-
ment toujours pour elle, mais heu-
reuſement le ſecond eſt quelque-
fois pour l'équité. La crainte du

shonneur a coutume de les re-
nir ; il y a neanmoins de fâ-
euſes circonſtances, où cette
inte n'a point lieu : ce ſont cel-
où l'iniquité peut demeurer ſe-
te : Alors malheur à celui qui
que raiſon, & qui n'a d'autre
otecteur que ſon innocence ou
bon droit. Sans la crainte du Ciel,
utai-je, ce deſordre ſeroit parmi
ns beaucoup plus commun qu'il
l'eſt. Mais notre Religion, dont
preceptes ſont conformes à ceux
la Loi naturelle, nous fait regar-
la prevarication d'un Juge com-
le plus énorme de tous les cri-
s que l'humanité puiſſe commet-
; enſorte que pour peu qu'un
giſtrat craigne la Divinité, il
oſtient toujours de prononcer
tre ſa conſcience. Mais quelque
il en a une, qui le fait reſſem-
r à ceux qui n'en ont point.
Le Sauvage me demanda en cet
droit ſi toutes nos Loix n'étoient
renfermées dans la conſcience.
mme la conſcience, lui repon-

dis-je, ne ſuffit pas pour retenir ceu
qui veulent commettre le mal, &
que ceux-même qui le commettent
ſe perſuadent aiſement qu'ils ne l
commettent point, nous avons un
infinité de Loix, qui defendent un
infinité de choſes, qui forment un
multitude de deciſions ſur de ca
inombrables, & qui impoſent dif
ferentes peines à ceux qui les vio
lent. A quoi ſervent tant de Loix
repliqua *Abenouſſaqui*, lorſque vou
avez la Loi naturelle, qui eſt ſ
ſimple & ſi deciſive? Nos Loix, lu
repliquai-je, ne ſont autre choſe
que cette Loi naturelle étenduë &
appliquée à differentes eſpeces de
cas particuliers.

Mais, ajoutai-je, malgré la ſageſſe de nos Legiſtateurs & la ſagacité de leurs interpretes, il regne parmi nous un monſtre ardent à gueule béante; qui protegé & cheri d'une foule de têtes cornuës, qui le nourriſſent & qu'il nourrit, brave la juſtice dont il ſe moque, devore la ſubſtance des familles,

s'efforce d'anéantir ou d'éluder
utes les Loix.
Ce monſtre dangereux s'appelle
chicane, plus à craindre mille
is que l'injuſtice même, qui, en
ous oprimant ouvertement; nous
ſſe au moins le droit vindicatif
murmurer, & de nous plaindre.
ais la chicane eſt ſi envolopée
ns ſes replis, & ſi artificieuſe
ns ſes detours, qu'à la faveur de
rtaines formalitez, qui ſont des
aines, qui nous a plû de donner
a Juſtice, elle nous fait tout per-
e par les oracles des Juges, juſ-
'à la conſolation de pouvoir dire
'ils ont mal jugé. Les redouta-
es Miniſtres de la chicane aſſie-
nt tous les Tribunaux, les échauf-
nt par un feu continuel qu'ils y en-
etiennent, & les font ſans ceſſe re-
ntir de leurs cris perçans, qui néan-
oins n'ont pas toujours la force de
oubler le ſommeil des Juges; ce
'il y à de facheux, eſt que ce ſont
s vieux ſeuls qui dorment, & que
s jeunes ſont éveillez.

Il faut avouer, continuai-je, que la justice est plus reverée & peut-être mieux administrée, parmi vous autres Sauvages que parmi nous. A l'occasion de ce mot de *Sauvage* qui m'avoit échapé, *Abenoussaqui* m'intetrompit, & me demanda ce que j'entendois par ce terme, & pourquoi je l'appellois *Sauvage* ? C'est, lui dis-je, parce que vous & vos compatriotes n'étes point civilisez & façonnez comme nous, que vous vivez dans l'independance, & que vous ne suivez que le seul instinct naturel, que vous n'observez que trés-peu de regles de bienséance, que vous manquez de ce que nous apellons monde & sçavoir vivre, qui sont des Loix essentielles parmi nous, que nous égalons presque aux Loix de la Nature, enfin parce que vous êtes nuds, & que vous n'avez ni Princes ni Magistrats comme nous.

Quel est votre aveuglement, s'écria alors *Abenoussaqui* ! Quoi parce que nous nous contentons,

ſuivre l'inſtinct de la Nature,
que nous ne connoiſſons que ſa
, vous nous appellez Sauvages :
us vous croïez plus formez,
s polis, plus civiliſez que nous
auſe de mille inſtitutions arbi-
res, auſquelles vous avez ſacri-
votre liberté. Pour nous, qui
ſervons la nôtre, & qui la re-
dons comme le plus beau pre-
t de la Nature, nous croirions
oir perduë, ſi nous étions aſſu-
is à cette multitude de regles
erfluës, qui forment votre ſo-
é civile. Quelque choſe que
us penſiez, nous trouvons que
re ſocieté eſt beaucoup plus ci-
que la votre, parce qu'elle eſt
s ſimple & plus raiſonnable,
us n'y ſouffrons ni injuſtice, ni
tialité; nous nous croyons tous
ux, parce que la Nature nous
it tels, & que nous nous gardons
n d'alterer ſon arrangement,
us obéïſſons à nos peres, &
s reverons les Anciens, qui ont
s d'experience, & par conſe-

quent plus de raiſon, que ceux qu
ſont nez depuis eux. C'eſt, comm
vous voyez, la Nature ſeule qui
établi parmi nous ces preéminen
ces. Nous avons un chef principa
que nous éliſons; parce que nou
avons remarqué, que tous les hom
mes, quoiqu'ils naiſſent égaux e
dignité, ne naiſſent pas tous égau
en genie, en talens, en bravoure
en force de corps.

La Nature, ajouta-t'il, qui a fai
elle-même cette diſtinction entr
ſes enfans, nous aprend donc
nous y conformer, & par conſe
quent à mettre à nôtre tête celu
qui parmi nous à été plus favoriſé
d'elle. Eſt-ce la regle que vous
ſuivez dans l'attribution des hon-
neurs & dans la diſtinction des
rangs? A l'égard de toutes vos
Loix de bienſéance, dictées par le
caprice, elles ne ſervent qu'à fo-
menter votre corruption & votre
orguëil, & qu'à flater toutes vos
paſſions. De la maniere dont je
vous vois vivre ici les uns avec

autres, ce que vous appellez po-
eſſe & ſçavoir vivre n'eſt que men-
ge & diſſimulation. Vous vous
nez reciproquement pour vous
mper ; & ce ſoin aſſidu ; eſt une
vitude continuelle, que vous
ıs impoſez. Vous regardez com-
des devoirs importans mille cho-
, dont l'obſervation n'eſt pas plus
ſonnable que l'omiſſion,
Pretendriez-vous, continua-t'il,
e plus civiliſéz que nous, parce
e vous portez des habits ? Mais
ous étions nez dans un païs éloi-
é du Soleil, comme le vôtre,
urions-nous pas le ſoin de nous
ıvrir le corps, comme vous.
us nous contentons de cacher
ı vûë, ce que la Nature a deſti-
pour la continuation de nôtre
ece, de peur d'acoutumer nos
ıx à des objets, qui vûs ſans
ſe plairoient moins. Nous igno-
s ces arts, que vos beſoins vous
fait inventer, & qui tirent leur
gine de la bizarre inegalité de
conditions. Car quel eſt l'hom-

me parmi vous, qui pouvant sub-
ſiſter ſans travail, s'aviſeroit de tra-
vailler ? Ces arts, dont vous vous
prevalez, ſont donc la preuve de
votre miſere, & comme ils ne pro-
duiſent que des commoditez arbi-
traires, ou de plaiſirs ſuperflus,
nous ne vous les envions point; nous
ne deſirons que ce que nous connoiſ-
ſons; & ce que nous connoiſſons ſuf-
fit à nous rendre heureux.

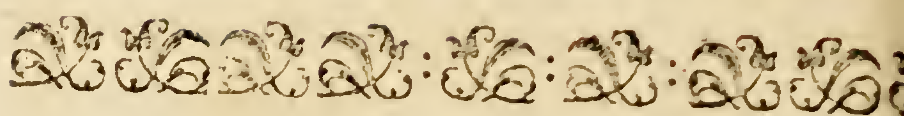
Enfin, ajouta-til, nous ne voyons point ici un homme demander à un autre homme dequoi vivre, travailler pour lui en Mercenaire, où le ſervir lâchement, nos femmes cultivent nos terres dont le fond n'apartient pas plus à l'un qu'à l'autre, & dont la culture ſeule, à laquelle nous avons part, nous donne droit à ce qu'elles rapportent. Notre arc & nos fleches nous amuſent, & nous font vivre ſans ſoins & ſans inquietude. Nous n'avons pas votre induſtrie pour bâtir de grandes cabanes ſur terre & ſur mer : nous ſommes con-

fous les nôtres, & jamais nous
ons eû la penfée de nous éloi-
de notre Ifle. Nous n'avons
de petits canaux d'écorces
ore pour la cotoïer, pour def-
dre & remonter nos rivieres.
nos cabanes tombent, il nous
e peu de peine pour les rele-
Tout croît dans notre Ifle,
e que tout ce qui n'y croît pas
s femble inutile. Voïez à pre-
la difference, qui eft entre
s & nous, & quel eft le *Sau-*
de nous deux. Vous femble-
que celui qui fuit les traces de
ature, eft plus Sauvage, que
i qui s'en detourne & l'aban-
ne, pour fuivre l'art ? Ces ar-
, qui fans culture & fans foin
duifent dans cette Ifle des fruits
cieux que vous mangez fans
un affaifonnement, font-ce des
es *fauvages ?* Faites-vous plus de
de certaines plantes qui ne por-
des fruits qu'à force de travail
e culture ? Si cela eft, je confens
vous vous preferiez à nous.

Je ne pretends pas néanmoin
continua - t'il, que quoique no
ſoyons les partiſans de la ſimp
Nature, nous en ſuivions toujou
exactement les Loix ſacrées,
que nos Mœurs ſoient toujou
pures, & tous nos Uſages irrepr
henſibles. Nous avons des paſſion
comme vous; & ces paſſions co
rompent la Nature, après avoir a
teré la raiſon. Par exemple, no
ſommes trop cruels envers nos e
nemis : c'eſt un vice ancien, q
a jetté de profondes racines parm
nous, & dont la coutume & l
prejugé nous derobent la diffor
mité. Peut-être qu'un jour nou
ouvrirons les yeux.

J'étois charmé de la profonde ſa
geſſe qui regnoit dans les diſ
cours de cet Inſulaire : mais j'étoi
en même-tems humilié par ſes rai
ſons, que je ne pouvois néanmoin
m'empécher de gouter. Je rêva
quelque tems, ſans repondre au
dernieres paroles d'*Abenouſſaqui*
ce qui l'engagea à me parler ainſi.

royez pas, ô Gulliver, que je
rrité du mon de *Sauvage* que
m'avez donné. Au contraire,
r consideration pour moi,
vous fussiez abstenu de ce
e, j'aurois toujours passé pour
age dans votre esprit, & je n'au-
oint eû occasion de vous desa-
. Je sçai que l'amour propre
sollicite toujours en faveur de
Païs, & je vous pardonne vo-
ers d'avoir paru vous preferer
ıs.
parlant de cette sorte, notre pro-
de s'acheva; & nous revinmes
bitation, ou nous trouvames
Compagnons avec plusieurs des
aires, de retour de la chasse, &
gez de gibier, dont ils nous firent
Les femmes l'aprêterent, &
fimes dans la cabane d'*Abenous-*
, où plusieurs des Chasseurs fu-
invitez de se trouver; un repas
u'aussi agréable que je l'aurois
ire en Angleterre au millieu de
mis; après quoi, nous primes
le calumet, & ne le quittames
fort avant dans la nuit.



CHAPITRE XIII.

Combat des Kiſtrimaux *&* *des* Ta
aous. *Ceux-ci remportent la v*
toire par le ſecours des Portug
Diſcours de l'Auteur pour empêc
le ſuplice des Priſonniers. La p
eſt concluë entre les deux N
tions.

EN ce tems-là nous aprime
que les *Kiſtrimaux*, qui étoie
ces Sauvages contre qui nous avio
combattu à notre arrivée dans l'
le, ennemis depuis long-tems
ceux parmi leſquels nous vivion
& qu'on nommoit *Taouaous*,
voient depuis peu fait des dég
ſur leurs terres, & s'étoient ava
cez en grand nombre, dans
deſſein de venir brûler leur habit
tion, & de tuer ou enlever tous l
Taouaous, qu'ils pourroient renco
trer. Dans cette conjoncture nou
offrimes nos ſervices à nos Alliez

us les pressames de souffrir que
les aidassions à repousser des
mis, qui avoient deja senti la
ance de nos armes.
s *Taouaous* ayant accepté nos
s avec reconnoissance, nous
dimes de s'assembler le len-
ain, parce que nous voulions
aprendre à combattre en bon
e; ce qui leur donneroit une
de superiorité sur leurs enne-
Ils consentirent que notre Ca-
ne fût leur General, & ils pro-
nt d'executer tous ses ordres,
'obéïr dans le combat à ceux
tre nous qu'il choisiroit pour
Officiers, & commander sous
Notre petite armée étoit com-
e de neuf cens hommes, nous
pris; notre General s'appliqua
ord à faire faire l'exercice aux
vages pendant quelques jours,
nieux qu'il lui fut possible, sans
endre néamoins en faire des
ats disciplinez comme les nô-
. Au bout de quelques jours
jugeant suffisamment instruits,

il les mena aux ennemis. Nos Sa
vages étoient armez d'arcs ,
fleches, & de haches faites av
des pierres noires dures comme
fer. Pour nous nous avions n
fusils, nos pistolets & nos baïo
nettes. Nous n'eumes pas fait u
lieuë, que nous arrivâmes au pie
d'une colline, où notre Gener
accompagné de son neveu, & c
moi, monta pour reconnoître l
ennemis, que nos Coureurs nou
disoient campez dans la plain
Nous les decouvrimes environ
une demie - lieuë de distance, &
nous jugeâmes par la maniere don
ils étoient postez, qu'ils étoien
plus forts que nous : car ils avoien
fort étendu leurs aîles pour nou
envelopper, ayant apparemmen
apris notre petit nombre. Ils avoien
encore l'avantage du lieu ; un boi
fort épais les couvroit à la gauche
& un large ruisseau étoit à la droi-
te. Notre General ayant attenti-
vement consideré la disposition des
ennemis, changea celle de son

e & la rangea ainſi. Comme
nemis ne pouvoient être pris
nc, & qu'il leur eût été aiſé
us enveloper par leur grand
re, ſi nous les euſſions atta-
le front, il fit trois bataillons
armée ; le premier étoit
andé par Cuniga, Portugais
grande bravoure & d'une
ence conſommée, qui avoit
ur les frontieres de Portugal
Milord Gallowai dans la der-
guerre des Alliez contre les
Couronnes ; ce Corps étoit
ſé de deux cens Sauvages
ving-cinq Portugais. Le ſe-
ataillon étoit commandé par
u du Capitaine, & compo-
nême que celui de Cuniga ;
cens Sauvages & cinquante
ais compoſoient le troiſieme
ois, & dont le General ſe re-
commandement.

s marchames en cet ordre,
s nous apperçumes que les
aux avoient encore élargi
les ; nous nous arrêtames

pour voir s'ils ne viendroient poi
nous attaquer ; mais voïant qu
ne branloient point, nous avan
mes jusqu'à deux portées de fu
des ennemis, qui jetterent al
mille cris affreux. Cuniga &
neveu du Capitaine commenc
rent l'attaque par deux côtés d
ferens, & notre General envoï
du secours à l'un & à l'autre, sel
qu'il le jugeoit necessaire. Voïa
que la troupe de son neveu ne
battoit qu'en retraite, il me co
manda avec cent Sauvages,
vingt-cinq Portugais pour le so
tenir. A coups de sabres, & par
feu de notre mousqueterie, no
fimes changer la face du comb
Le neveu du Capitaine & sa trou
reprirent cœur, & chargeant
nouveau les Sauvages avec furi
nous en fimes un grand carnag
ils ne reculoient pas malgré le
desavantage ; il sembloit au co
traire que plus on leur tuoit d'ho
mes, plus ils avoient de courag
Cuniga & sa troupe faisoient
merveill

veilles; & ce brave homme tail-
en pieces les ennemis de l'aîle
he, pendant que nous les re-
ſions à l'aîle droite, les *Taouaous*
mis montroient une joye ſans
de nous voir ſi bien combattre
eux & pour leur Patrie; mais
t ici avouër, qu'ils ſe battirent
nêmes avec un courage extra-
aire.

Cependant le General n'apre-
ant plus qu'on nous envelopât,
ha lui-même aux ennemis. Ce
lors que la mélée devint ſan-
e, les *Kiſtrimaux* ne fuïoient
, quoiqu'ils euſſent deja per-
aucoup du monde. Ils ſe bat-
avec une valeur, & une opi-
té qui auroient encore fait ba-
la victoire, s'ils n'avoient eû
qu'aux *Taouaous.* Nous les
dions s'écrier les uns aux au-
Can, obami paru, nate fris mi-
ce qui ſignifie, *mourons donc*
ſqu'il nous faut ceder, il ne s'en
guere du combat & on fit
oup de priſonniers.

Après une victoire où nous avio
eu tant de part, les *Taouaous* ne p
rent plus douter que nous ne fu
ſions leurs veritables amis ; &
nous rendirent mille graces. Ma
pendant qu'on étoit occupé à ſe
liciter de la victoire, *Abenouſſaqu*
qui ne m'avoit point quitté dura
le combat, me fit remarquer la cr
auté de ſes Compagnons, qui ég
geoient tous les bleſſez des ennem
& il me temoigna la peine que l
cauſoit une pareille inhumanité. C
pendant on ſongea à s'en retourne
l'habitation, & il fallut faire pen
nos bleſſez, qui étoient en gra
nombre. J'avois moi-même une
gere bleſſure à l'épaule d'un coup
hache qui avoit gliſſé. Ma petite Sa
vageſſe voulut elle-même être
Chirurgienne, & étant allé che
cher des plantes, dont elle conno
ſoit la vertu, elle les apliqua ſur
plaïe, qui fut guerie promptemen

La nuit étant venuë, on nous
aſſembler dans la grande caban
& là on nous donna un grand ſo

dont les prisonniers furent ; ils
hangerent pas avec moins d'ap-
t que nous, & ne parurent au-
ement touchez de leur triste sort.
s nous separames tous après le
er, & nous convinmes de nous ren-
le lendemain au même endroit.
.e lendemain nous étant assem.
, un des Chefs s'aprocha de
s, & nous demanda si nous
ns d'avis de bruler ou d'assom-
les Prisonniers. Il ajouta poli-
t, que comme nous avions eû
de part à la victoire, il étoit jus-
e nous deferer l'honneur d'ètre
rincipaux Executeurs du supli-
es vaincus & en même-tems on
enta à notre Capitaine une mas-
& une torche, afin qu'il mar-
par son choix le genre de mort,
uel il condamnoit les prisonniers.
peut juger que notre Capitaine
rda bien d'accepter l'horrible
loi dont on vouloit l'honorer.
moi me ressouvenant alors que
is été dans la même situation
ces miserables, je parlai ainsi

à tous les Sauvages assemblez.

„ Est-il possible, ô genereu
„ *Taouaous*, que des hommes
„ éclairez, si sages, si vertueu
„ ayent tant d'inhumanité? N'est-c
„ pas assez que vous ayez vainc
„ vos redoutables ennemis, qu
„ vous ayez abaissé leur orgueil
„ que vous les ayez mis en fuite, &
„ que vous ayez couvert de leu
„ bataillons retrassez la plaine san
„ glante, où vous avez si genereu
„ sement combattu? Le carnage
„ cessé; faut-il que de malheureu
„ vaincus, échapez à vos arme
„ dans la fureur du combat, soien
„ après la victoire les victimes d
„ votre couroux? Que ne les ave
„ vous immolez sur le champ d
„ bataille, lorsqu'ils avoient les ar
„ mes à la main, & qu'ils pou
„ voient se defendre? Quelle gloi
„ re trouvez-vous à faire mouri
„ cruëllement un ennemi désarmé
„ Si en sauvant la vie dans le com
„ bat à ces malheureux, vous ave
„ pretendu les faire servir à votr

iomphe, que ne rendez-vous
e triomphe plus durable, en con-
rvant ceux dont vous avez triom-
ıé, qui, tant qu'ils reſpireront
ıblieront malgré eux votre gloire
leur defaite ? Quels avantages
e retirerez-vous pas de cette con-
uite moderée ? La fortune des
mes change; ſi vos ennemis rem-
ortent quelque jour une victoire
r vous, & que ceux de votre
ation ayent le malheur de tom-
er entre leurs mains, vous pour-
z propoſer un utile échange,
les delivrer. C'eſt donc en
ıelque ſorte vous ſauver la vie à
us mêmes, que de la ſauver à ces
aptifs. Mais je ſens, ô genereux
ouaous, que ce motif vous inte-
ſſe trop pour toucher vos cœurs
agnanimes. Il faut à vos grandes
nes des motifs plus nobles, & des
jets plus grands. Signalez donc
jourd'hui votre generoſité par
ıe action digne d'elle. Ne vous
ntentez pas d'abolir parmi vous
ı uſage barbare, contraire à la

„ raiſon & à la vertu, & de ſauver
„ la vie à des Guerriers infortunez
„ qui ne peuvent plus vous nuire ;
„ faites plus : rendez leur la liberté
„ & renvoyez-les genereuſement à
„ leurs compatriotes, qui frapez
„ de cette action heroïque avoüeront
„ que votre vertu eſt encore au-de-
„ ſſus de votre bravoure, & qui au-
„ tant par eſtime que par reconnoiſ-
„ ſance, rechercheront votre ami-
„ tié. Eſt-il un bien plus precieux
„ que la paix ? On ne doit faire la
„ guerre que pour y parvenir. Or
„ cette paix, qui ne s'achete d'or-
„ dinaire que par le ſang, vous pou-
„ vez aujourd'hui vous la procurer,
„ en vous abſtenant de le repandre.
„ Cette liberté dont vous êtes ſi ja-
„ loux, & que la guerre expoſe ſi
„ ſouvent, vous allez vous l'aſſurer
„ pour toujours, en la rendant au-
„ jourd'hui à ceux qui ſont en votre
„ pouvoir. Si vos ennemis ſont aſ-
„ ſez depourvus de raiſon, pour re-
„ fuſer à votre action magnanime la
„ juſtice & les éloges éclatans qui lui

ſont dûs,ils ſeront forcez au moins de juger alors que vous les avez aſſez mepriſez pour vous mettre peu en peine de les affoiblir en diminuant leur nombre ; & cet aveu qui ſera pour eux le comble de l'humiliation , ſera pour vous la ſource d'une gloire immortelle.
Dès que j'eus fini mon diſcours, *benouſſaqui* , qui étoit extréme-ent reſpecté de ſa Nation , ſe leva, ſe tournant du côté de ſes com-gnons , leur dit : qu'il y avoit ng-tems qu'il condamnoit dans n cœur cette coûtume barbare ie je les exhortois d'abolir ; que en n'étoit plus contraire à la vertu ont ils faiſoient profeſſion ; que la oire d'une Nation étoit de vain-e ſes ennemis, & non de les ac-bler ; qu'il y avoit de la foibleſſe vouloir les détruire autrement ie dans les combats & de l'inhu-anité à faire ſouffrir un cruel ſu-ice à des Guerriers pris les ar-es à la main , & reduits à l'eſcla-ge pour avoir genereuſement com-

battu. Qu'au reste, puisqu'ils étoien redevables de leur victoire aux bra ves Européens qui les avoient si bien secondez, il étoit juste qu'au moin en cette occasion on leur fit presen de tous les prisonniers, & qu'on le rendît les Arbitres du sort de ce malheureux.

Il se leva alors un grand murmure parmi nos Insulaires, qui se mirent à déliberer sur ma harangue, & sur le discours d'*Abenoussaqui*. Les femmes plus vindicatives & plus cruelles que les hommes, avoient mediocrement gouté nos raisons. Elles insistoient fortement pour l'observation de l'ancien usage, & demandoient la mort des Captifs. Mais malgré leurs cris, l'avis *d'Abenoussaqui* prevalut, & il fut décidé, que tous les prisonniers nous seroient remis, avec pouvoir d'en disposer à notre gré. Aussi-tôt on les alla tirer de la cabane où ils étoient enfermez; ils parurent, & croyant qu'on les alloit faire mourir, ils demanderent d'abord leurs

ches, ſuivant la coutume, pour
ger leur mort. Se voyant enſui-
ivrez à nous, il nous regarderent
ement, & commencerent par
s accabler d'injures & de repro-
s. Ils nous dirent en nous bra-
t, que ſi le puiſſant Demon qui
s favoriſoit, n'avoit pas rempli
n feu liquide & impetueux les
gs tuyaux que nous portions, ils
s auroient tous maſſacrez ſans
ne; que nous étions des lâches,
avions combattu avec plus d'ar-
ce que de valeur.

Un Chef des *Kiſtrimaux*, qui
it parmi ces priſonniers, m'aïant
onnu, s'adreſſa à moi & me dit:
eſt toi qui as autrefois échapé au
plice que tu avois merité, & que
rois rendu le plus cruel qu'il
uroit été poſſible, ſi le Demon
i te protege ne t'avoit pas arraché
nos mains; je t'aurois fait brûler à
it feu, & j'aurois eu ſoin qu'au-
ne partie de ton corps n'eût été
empte de douleur. Je te defie au-
rd'hui d'être auſſi ingenieux dans

les tourmens que tu me prepares que je l'aurois été dans ceux que j te destinois. Mais avant que j'expire peut-être serai-je assez heureux, mo & mes Compagnons, pour vous fai re tous perir. Oui, c'est sur vous Etrangers odieux que nous allon venger notre mort, puisque ce son vos armes meutrieres & infernales qui ont été la cause de notre défaite

Ce discours barbare nous étonn tous, & deja je commençois presqu à me repentir de ma harangue, lors que notre capitaine s'aprochant de c Chef, avec un air de douceur & d'humanité, qui parut le surprendre „ lui parla ainsi : Braves Insulaires „ nous avons été les Defenseurs de „ nos genereux Alliez, & nous „ sommes à present les Arbitres de „ votre sort : mais vous nous con„ noissez mal. Nous detestons l'U„ sage de faire mourir un ennemi „ desarmé, & encore plus celui de le „ faire souffrir. Aucun de vous ne „ mourra par nos mains; loin de vous „ condamner à des tourmens dou-

ureux,nous voulons même vous
pargner celui de la captivité, &
ousrenvoïer libres. Allez dire à
eux de votre Nation, que nous ſa-
ons encore mieux pardonner que
aincre, ou plûtôt que nous ne ſa-
ons vaincre que pour donner la
aix: Dites leur, qu'armez il nous
rouveront toujours auſſi terribles
u'ils l'ont éprouvé; mais que de-
rmez, ils verront toujours en nous
es vainqueurs humains, compa-
ſſans & incapables d'abuſer de la
ictoire. Partez, vous êtes libres:
nais ſouvenez-vous que nous ne
ous craignons, ni ne vous haïſſons.
Ce diſcours également plein de
uceur & de fierté, cauſa de l'ad-
ation à tous les priſonniers, qui
is regardant comme des hommes
aordinaires, auſſi bien-faiſans que
nidables, demeurerent quelque
ns interdits, juſqu'à ce que leur
ef s'étant incliné devant nous,
is regarda avec un viſage, où l'eſti-
& la reconnoiſſance étoient
ntes.

„ Magnanimes Etrangers, dit-i
„ votre generoſité qui n'a point d'
„ xemple, & qui captive nos cœu
„ en nous rendant la liberté, eſt un
„ ſeconde victoire que vous rempo
„ tez ſur notre Nation, en lui faiſan
„ voir que votre valeur, qui a ſu
„ paſſé la nôtre, cede encore
„ votre humanité. Ne croïez pa
„ que l'ingratitude nous faſſe jamai
„ oublier cette action genereuſe, n
„ que le reſſentiment des maux qu
„ vous nous avez cauſez, eſſaie ja-
„ mais d'en traveſtir le mérite. Vo-
„ tre haine éteinte étouffe la notre,
„ & votre generoſité efface nos reſ-
„ ſentimens. Je vais avec mes Com-
„ pagnons inſpirer à ma Nation que
„ ſa défaite n'aura point abbatuë, les
„ ſentimens d'une magnanimité qui
„ puiſſe égaler la votre. Je l'exhorte-
„ rai à pardonner en votre coſidera-
„ tion aux *Taouaous* vos Alliez.

„ C'eſt ce que nous deſirons le
„ plus ardemment, repondit le Ca-
„ pitaine. Après vous avoir vaincus,
„ après vous avoir rendu la liberté;
il

ne manque plus à notre gloire,
e de vous rendre la paix, & de
us reconcilier avec les genereux
ouaous, qu'une haine inveterée
injuste vous fait regarder com-
vos ennemis. Nous nous of-
ns pour être les Mediateurs d'u-
paix solide & durable.
s prisonniers aïant été mis en
té, nous leur donnames un repas
s magnifique qu'il nous fut pos-
; nous comblames leur Chef de
ses & d'honneurs; & on n'ob-
ien pour les gagner. Nous senti-
alors la raison reprendre ses
s sur ces ames feroces & barba-
& nous éprouvames, qu'où elle
point entierement éteinte, il y a
urs des ressources pour la vertu.
pendant les prisonniers parti-
& au bout de trois ou qua-
urs, nous les vimes revenir en
té d'Ambassadeurs, chargez de
ns, & de pouvoirs pour con-
la paix, non-seulement avec
, mais encore avec les *Taouaous*
mis. Elle fut enfin resoluë &

juree ſolemnellement. Il y eut d grandes rejoüiſſances en cette occ ſion, & je remarquai qu'on trai de part & d'autre avec beaucoup d droiture & de franchiſe.

Les *Kiſtrimaux* nous dirent que nous voulions les aller voir, ils no recevroient avec tous les honneu qui nous étoient dûs ; mais no les remerciames de leurs offres, nous ne jugeames pas à propos d leur promettre notre viſite. Ils n firent des preſens beaucoup plus co ſiderables qu'à tous les autres, par qu'ils avoient apris le diſcours q j'avois prononcé dans l'aſſemblée e leur faveur,& que j'avois été le pr mier auteur de l'avis ſalutaire, q leur avoit ſauvé la vie. Les preſe conſiſtoient en fourures, en panie délicatement travaillez, & en frui de toute eſpêce. Après cela ils re prirent le chemin de leur Village très-ſatisfaits de nos honnêtetez, & du ſuccez de leur ambaſſade.

Fin du Tome premier.

LE NOUVEAU
ULLIVER,
OU
VOYAGE
DE
AN GULLIVER,
S DU CAPITAINE GULLIVER.

aduit d'un Manuſcrit Anglois.

Par Monſieur L. D. F.

TOME II.



A PARIS.

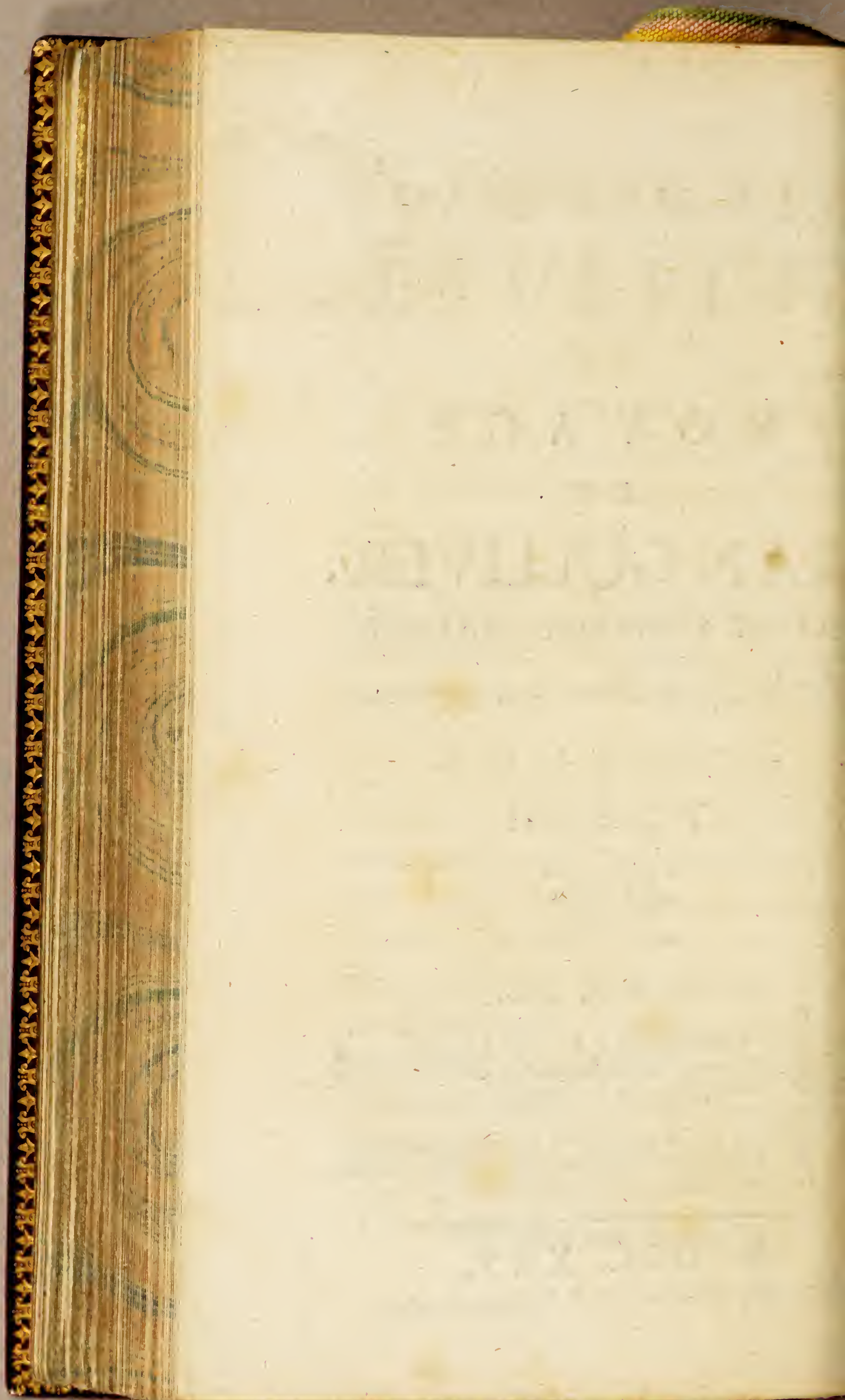
La Veuve CLOUZIER, Libraire, à la deſcente du Pont-neuf, près la ruë de Guenegaud, à la charité.

ET

FRANÇOIS LE BRETON, Libraire, à la deſcente du Pont-neuf, près la ruë de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. XXX.

Approbation & Privilege du Roy.



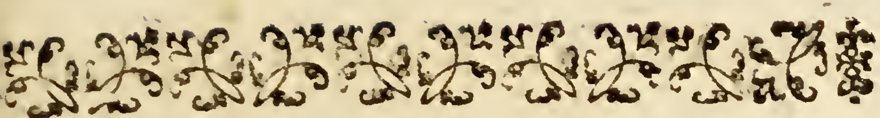


TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

CHapitre I. *L'Auteur avec tous les Portugais s'embarque sur un Vaisseau Hollandois. La jeune Sauvagesse amoureuse de l'Auteur se precipite dans la Mer. Il retrouve Harington, qui lui raconte ce qui lui est arrivé dans l'Isle des Bossus. Construction d'une Forge & d'un Navire:* page 1.

Chap. II. *L'Empereur de l'Isle des Bossus vient voir le Vaisseau construit par les Hollandois. Leur depart. Combat naval, où ils remportent la victoire.* 26.

Chap. III. *L'Auteur aborde à l'Isle des Etats. Description des differentes Isles de la Terre de Feu. Isles des Poëtes, des Geometres, des Philosophes; des Musiciens & des Comediens.* 41

Chap. IV. *Suite de la description des Isles de la Terre de Feu. Isles des Medecins. Isle des Gourmands.* 61

CHAP. V. *L'Auteur est sur le po[int] d'être devoré par des Ours dans l'Isle d[es] Letalispons. Comment il est reçu par c[es] Insulaires. Son sejour parmi eux. S[es] entretiens avec Taïfaco.* 7[…]
CHAP. VI. *Questions que l'on fait [à] l'Auteur, & ses reponses. Il apre[nd] que dans l'Isle des Letalispons les hom[mes] ont le privilege de rajeunir.* 9[…]
CHAP. VII. *Taïfaco explique à l'Au[teur] les Loix de santé établies parm[i] les Letalispons.* 10[…]
CHAP. VIII. *Litterature des Letalis[pons]. Reflexions sur les vers rimés, & sur les vers Latins.* 17[…]
CHAP. IX. *Description du Village de[s] Cerebellites, & des quatre Clavessins. Reception d'un nouveau Cerebellite.* 142
CHAP. X. *Mœurs & gouvernement de[s] Letalispons. Ce qu'ils pensent au sujet de la Souveraineté.* 139
CHAP. XI. *Histoire de Taïfaco & d'A[…]menosa.* 153
CHAP. XII. *L'Auteur s'étant mis dans un canot avec son compagnon, pour pêcher, rencontre un Vaisseau François, sur lequel ils montent l'un & l'autre, pour retourner en Europe.* 183
Continuation du Traducteur 196
Lettre du Docteur Ferruginer à l'Auteur. 199

FIN.



LE

OUVEAU GULLIVER.

OU

VOYAGE DE

AN GULLIVER,

ils du Capitaine Gulliver.

HAPITRE PREMIER.

teur avec tous les Portugais s'em-arque sur un Vaisseau Hollandois. a jeune Sauvagesse amoureuse de Auteur se precipite dans la Mer. Il etrouve Harington, qui lui raconte qui lui est arrivé dans l'Isle des ossus. Construction d'une Forge & un Navire.

PEINE les *Kistrimaux* furent-ils partis, que six de nos Compagnons, que s avions coutume d'envoïer

tous les jours dans un canot à la decouverte, vinrent nous raporter, qu'ils avoient vû un Vaiſſeau à l'ancre, environ à trois lieuës; que l'ayant aperçu avec le teleſcope, ils avoient ramé vers lui; & qu'ayant enſuite remarqué qu'il portoit pavillon Hollandois, ils n'avoient point fait de difficulté d'aller à bord, & de demander à parler au Capitaine; qui leur avoit dit qu'il étoit prêt à nous recevoir tous ſur ſon Vaiſſeau, pourvû que nous lui aportaſſions des vivres, dont il commençoit à manquer.

Cette nouvelle nous combla de joïe. Nous renvoïames le canot, pour prier le Capitaine Hollandois de vouloir bien nous attendre, & lui dire que nous allions faire une chaſſe generale, afin de fournir à ſon Vaiſſeau une abondance de vivres, dont il ſeroit content. Cependant les Sauvages aprirent que nous nous diſpoſions à les quitter, & cette nouvelle parut les affliger extrêmement. Nous leur dimes

u'il falloit que nous retournaſſions
ans nôtre Patrie pour conſoler nos
emmes, nos enfans, tous nos pa-
ens & tous nos amis, qui nous
roïent peut-être enſevelis dans
e ſein des flots, que nous n'ou-
lirions jamais l'amitié qu'ils nous
voient temoignée; & nous les
riames auſſi de vouloir bien ſe
ouvenir de nous.

Ces bons Inſulaires, quoyque
rès-touchés de nôtre depart, ſe
nirent alors à chaſſer pour nous,
: tuerent une quantité prodigieu-
e de gibier. Leurs femmes prirent
e ſoin d'en faire boucanner une
artie, enſorte que pendant plu-
eurs jours on ne ceſſa de porter
u Vaiſſeau des vivres, dont on
hargeoit les canots à chaque in-
tant: on eut ſoin auſſi de renou-
eller l'eau. Enfin au bout de cinq
ours, nous primes congé de nos
hers Alliés, & nous entrames tous
ans la chaloupe.

Non-ſeulement les *Taouaous*,
nais encore les *Kiſtrimaux*, qui

avoient apris la nouvelle de nôtre depart, vinrent pour nous dire adieu, & nous donner de vivres, enſorte que la Mer paroiſſoit en cet endroit toute couverte de canots. Lorſque nôtre chaloupe n'étoit plus environ qu'à un quart de lieu du Vaiſſeau, le Capitaine Hollandois nous envoya demander, ſi les Sauvages ne ſeroient point effraïés du canon qu'il avoit envie de faire tirer, en ſigne de rejoüiſſance. Avant que de donner la reponſe, nous communicames la propoſition aux principaux des *Kiſtrimaux* & des *Taouaous*, qui en aïant donné part à ceux de leur Nation, nous dirent, que cela leur feroit un grand plaiſir; & que puiſque nous avions eû la bonté de les avertir, ils n'auroient aucune defiance. Nous fimes donc dire au Capitaine, que nous le remercions de l'honneur ſingulier, qu'il vouloit bien nous faire, & que les Sauvages qui nous accompagnoient, prendroient à cette ſalve un plaiſir

ont nous lui ſçaurions gré.

A peine la réponſe lui eut-elle té portée, qu'on entendit une deharge, dont le bruit égaloit celui u tonnerre. Ce fut un plaiſir pour ous, de voir alors la contenance es Sauvages, dont les uns ravis 'admiration reſtoient immobiles, les autres frapés de peur, quoiue prevenus, ſembloient vouloir enfuïr dans leur Iſle. Enfin nous inmes à bord & fumes reçus des Iollandois avec toute la civilité oſſible.

Je ne puis omettre ici les larmes les regrets dont l'aimable fille *Abenouſſaqui* honora mon deart. Le jour que nous partimes le s'échapa de la cabane, où ſon ere l'avoit enfermée, & m'accabla e reproches. Jamais la Réine de arthage ne fut plus deſeſperée u depart du Capitaine Troyen, jamais mon cœur n'éprouva de us rudes combats; je regrettois utant l'Iſle que je quittois, que ns le long ſejour que j'y avois

fait j'avois regretté ma Patrie. J'assurai ma maîtresse que jamais je ne l'oublierois ; je lui promis, pour calmer son ame, de la revenir voir dans quelque tems. Mais rien ne fut capable de la consoler; & lorsqu'elle vit la chaloupe s'éloigner du rivage, elle se precipita dans la Mer, & s'y noïa : Spectacle qui me fit verser des larmes en abondance, & qui m'auroit peut-être couté la vie, si le Capitaine Portugais & tous mes amis ne m'avoient fait rougir d'une foiblesse indigne d'un vrai Marin.

Le Capitaine Hollandois ayant apris que j'étois Anglois, me dit qu'il avoit sur son Vaisseau un homme de mon Pays, qui avoit beaucoup de sagesse & d'experience; que ce seroit une grande satisfaction pour moi, de me trouver avec un compatriote de son merite, qui d'ailleurs avoit sejourné dans des Pays inconnus, dont il racontoit des choses étonnantes. En même tems il fit chercher cet Anglois pour me

resenter à lui.

O mon cher Lecteur, quelle fut
na ſurpriſe & ma joye, lorſque cet
nglois parut à mes yeux, & que
reconnus Harington ! Nous nous
nbraſſames étroitement, & nous
e pumes l'un & l'autre retenir nos
rmes. Nous ne pouvions parler,
arce que nous avions trop de
hoſes à nous dire, & que nous
tions ſaiſis & tranſportés. Cepen-
ant nous rompimes le ſilence tous
eux à la fois, & nous nous de-
nandames reciproquement, com-
nent il ſe pouvoit faire, que nous
ous trouvaſſions actuellement en
mble, & comment nous étions
chapés du nauffrage. Je repondis
premier, & lui fis un fidele recit
e tout ce qui m'étoit arrivé Je lui
s comment j'étois abordé dans
ſle de Tilibet avec mon canot;
mment j'Etois ſorti de cete Iſle
r le moyen d'un Vaiſſeau Portu-
is, qui y étoit venu faire eau;
mment enſuite nous avions a-
rdé dans l'Iſle dont nous ſor-

tions ; & comment nous avions été obligés d'y ſejourner plus d'un an, par la perte de nôtre Vaiſſeau, nos Matelots ayant levé l'ancre, pendant que nous étions à terre. Je lui racontai les peines que nous avions euës dans cette Iſle, les perils que j'y avois courus, les victoires que nous y avions remportées, & enfin le genre de vie que nous y avions mené.

Harington m'ayant écoué avec une attention, qui marquoit la part qu'il prenoit à ce qui me touchoit, me parla ainſi. Aprenez auſſi, mon cher Gulliver, ce qui m'eſt arrivé depuis nôtre triſte ſeparation. Lorſque la violence de la tempête nous eut contraints d'abandonner nôtre Vaiſſeau, & de nous jetter avec precipitation dans la chaloupe, nous vous cherchames parmi nous, & ne vous trouvant point, nous voulumes nous raprocher du Vaiſſeau pour vous prendre. Mais un coup de vent nous éloigna tellement, qu'il nous fut impoſſible de

faire, malgré tous nos efforts.
e peril affreux où nous étions,
e nous empêcha pas d'être sensi-
es à vôtre perte.
Cependant la Mer se calma un
u, & après avoir long-tems
gué, nous aperçumes terre avec
telescope, & cette vûë nous
ndit l'esperance que nous avions
rduë. Alors nous fimes force
rames, pour nous aprocher du
age que nous voyons, & deja
us en étions assez près, lorsque
tre chaloupe, qui avoit plusieurs
s heurté contre les rochers, &
étoit très-endommagée, s'ou-
t tout-à coup sur la pointe d'un
her qui étoit à fleur d'eau, &
e malheureusement nous n'a-
ns point aperçu. En un instant
se remplit d'eau, & coula à
d avec tout l'équipage qui se
a. Pour moi ayant par bonheur
une planche, je me sauvai
ume je pus, & je fis des efforts
aordinaires pour gagner le ri-
e. J'y abordai enfin, accablé

de laſſitude, & du poids de mes vêtemens tout moüillés, mais beaucoup plus encore de la douleur où j'étois plongé.

Dans ce triſte état preſſé d'une ſoif extrême, je fis plus de trois lieuës, pour tâcher de decouvrir quelque ruiſſeau ; mais, ſans en avoir pû rencontrer, je me vis ſurpris de la nuit, & obligé de me coucher dans une plaine, où le mal que je ſouffrois & la crainte des bêtes feroces ne me permirent point de dormir. Le lendemain dès que le jour commença à paroître, je me mis en marche, & trouvai heureuſement ſur mon chemin des arbres qui portoient un fruit pareil à la ceriſe, mais d'un bien meilleur goût. Je mangeai de ce fruit avec un plaiſir extrême, parce qu'il me rafraîchiſſoit & me raſſaſioit en même tems. Je continuai ma penible marche & arrivai ſur le bord d'une riviere aſſez large & très-rapide.

Je ſuivis ſon cours environ deux

uës, en remontant. Enfin j'aper-
s quelques Païſans qui travail-
ent dans la Campagne. Je m'a-
chai d'eux, & par mille poſtu-
humbles, je tâchai de m'attirer
r protection. Mais au lieu de
ondre à mes honnêtetés, ils ſe
rent à faire de grands éclats de
, en me regardant. Cependant
ès avoir beaucoup ri, ils me fi-
t ſigne de me rendre dans un
lage, qui n'étoit pas éloigné;
dès que je fus arrivé, je vis tous
Habitans ſortir de leurs maiſons,
venir en foule & en riant, me
ſiderer comme un homme d'une
èce rare & curieuſe.

e ne pouvois comprendre le ſu-
de leur empreſſement & de
rs riſées; mais aïant remarqué
tous ces hommes étoient boſ-
, je m'imaginai qu'ils étoient
t-être étonnés de ma figure, &
ce que je n'avois point de boſſe
me eux. Je ne me trompai point
s ma conjecture. On me fit en-
dans une maiſon, où les va-

lets ne se lasserent point de me regarder & de me rire au nez. Je remarquai pourtant qu'une femme me consideroit sans rire, & j'en sçus la raison dans la suite.

Cependant le Maître du Logis homme grave & prudent, mais plus bossu encore que tous les autres, fit enrendre à tous ceux de sa maison, qu'il ne falloit point ainsi insulter un pauvre Etranger disgracié de la Nature. Mais malgré ses remontrances, on continua toujours de rire, & lui-même, avec toute sa gravité grotesque, ne pouvoit de tems en tems s'en empêcher. Aïant fait signe que j avois faim, ils me donnerent un morceau de gâteau, avec un verre d'une boisson si mauvaise, que j'aimai mieux boire de l'eau.

Après ce mauvais repas, qui marquoit le peu de cas qu'on faisoit de moi, on me laissa seul, & on me conseilla de ne point me montrer, de peur d'être insulté par la canaille. Le soir on me donna à manger un morceau de pâte mal

ite, & on me conduisit ensuite
ns une espece de grenier, oú je
ouvai un mechant grabat, sur le-
iel je me couchai, sans autre cou-
rture que mes habits que j'avois
peu sechez.
Le lendemain matin j'allai re-
ercier de ce bon traitement le
aître & la Maîtresse du Logis,
i me demanderent par signes, si
tois né dans un Païs fort éloigné
leur. Je leur fis comprendre
e j'avois traversé plusieurs Mers,
que je venois de fort loin. Le
aître me dit alors, qu'il avoit
i dire qu'à l'extrêmité de l'Isle,
rs le Sud, il y avoit des Etrangers
ts à peu près comme moi, & qui
noient aussi d'un Païs très-éloi-
é; que le lendemain il auroit
n de s'en mieux informer, ne le
avant ce jour-là, parce que sa
e se marioit.
En effet, l'Amant de cette fille
t un moment après, pour rendre
te à sa future épouse; & je vis
petit homme bossu pardevant

& par derriere, qui avoit pourtant l'air assez galant, & qui paroissoit très persuadé de sa bonne mine & de son merite. La jeune fille, qu'il devoit épouser, n'avoit qu'une bosse entre les deux épaules : mais elle étoit si pointuë, & si haute, qu'en la regardant par derriere, on ne voyoit que le sommet de sa tête. Les deux Amans se firent beaucoup de politesses, & parurent charmés l'un de l'autre. Tout le monde les felicitoit sur le bonheur dont ils alloient joüir, & on ne pouvoit sur-tout se lasser d'admirer la taille charmante de la future épouse. On disoit que le pere m'avoit exprès reçu chez lui, pour mettre mieux en jour les tailles parfaites de sa fille & de son gendre, & pour les rechausser par la comparaison de ma figure avec la leur. Pour moi, malgré le triste état où j'étois, je ne pouvois quelquefois m'empêcher d'éclater de rire, en voïant une assemblée de tant de bossus de deux sexes ; & de leur

dre interieurement une partie
moqueries, dont ils m'avoient
ablé la veille, où l'abatement
mon eſprit & de mon corps
ıvoit empêché de rire auſſi-bien
eux.
Cependant on ſortit pour aller
re la celebration du mariage,
e voulus y aſſiſter. Mais on ne
ea pas à propos de me le per-
ttre, de crainte que ma figure
traordinaire n'excitât des ris in-
cens, & ne troublât la ceremo-
. Je reſtai donc au logis avec
mere de celle qu'on alloit ma-
, qui ſe mit à ſa toilette, & qui,
c le ſecours de ſa femme de
mbre, ſe para de ſon mieux.
e s'étoit enfermée avec elle, &
nme je ne ſçavois que faire, en
ındant le retour des nouveaux
riés, je m'aviſai de regarder par
rou de la ſerrure. Je vis d'abord
la toilette deux boſſes artifi-
lles de groſſeur honnête. La
me ſe depouilla d'abord juſqu'à
ceinture incluſivement, & fit

mettre par sa femme de chambre, sur son dos & sur son estomac, les deux bosses dont je viens de parler, qu'elle fit attacher à sa chemise avec beaucoup d'adresse & de propreté. Je conçus alors, pourquoi elle n'avoit point ri la veille comme les autres, son amour propre, ou plutôt sa conscience l'avoit renduë serieuse.

Les nouveaux mariés étant revenus, avec tous les parens & tous les amis, on fit de grandes rejoüissances; & aprés le repas, qui fut magnifique, on m'obligea de danser pour divertir la Compagnie. J'étois pour eux une espece de polichinelle: aussi ma danse les fitelle beaucoup rire. Quelques-uns d'eux, plus honnêtes & plus charitables que les autres, s'aprocherent de moi, & me firent comprendre qu'il falloit un peu excuser leurs ris involontaires; qu'au reste je devois me consoler de mes épaules unies, & de ma poitrine plate, tout le monde ne pouvant pas être

n fait, & nôtre figure ne depen-
it point de nôtre choix. Tant il
vrai que rien en ſoi n'eſt diffor-
ou ridicule, & que ce qui nous
ıble tel n'eſt que ſingulier par
ort à nous. Cependant la Dame
Logis qui s'étoit toûjours ab-
ıuë de rire, pria la Compagnie
me menager, & de ne me te-
igner aucun mepris. Nous ai-
ns toujours ceux qui nous reſ-
ıblent, même par les defauts.
Le lendemain on voulut bien
donner un Païſan pour me
duire vers l'endroit où étoient
Etrangers ſemblables à moy,
on diſoit être au Nord de l'Iſle.
pris donc congé de mes hôtes,
ès les avoir remerciés de leurs
s traitemens. Je me mis en
ıpagne, accompagné du Païſan
m'aïant montré la route que je
ois tenir, me quitta au bout de
x lieuës. Mon voyage fût de
jours, & enfin aprés m'être
é, & avoir beaucoup ſouffert
a faim, de la ſoif, de la laſſi-

tude & de l'ennui, j'arrivai prés de l'habitation qui m'avoit été indiquée.

Je fus agréablement ſurpris d'y trouver des amis & des voiſins de nôtre Nation, je veux dire des Hollandois. Comme la plûpart entendoient ma Langue, je leur expoſai mon infortune, & les priai de vouloir bien me permettre de reſter avec eux. Ils me reçurent avec honnêteté, & me dirent qu'ils étoient au nombre de cent cinquante, qui avoient été comme moi maltraités par une tempête, & obligés d'échoüer ſur les côtes de cette Iſle; que depuis ſix mois qu'ils y faiſoient leur ſejour, ils n'avoient point quitté le rivage où ils étoient, ſe tenans toujours ſur leurs gardes; que perſonne ne les avoit inquietés juſqu'alors, & que tout le mauvais traitement qu'ils avoient reçu des habitans du Païs, qui leur avoient paru difformes & contrefaits, étoit d'avoir ſouvent excité leurs riſées: ce

i leur faisoit juger que ce Peu-
étoit presomptueux, meprisant,
lleur & malin : qualités ordi-
res aux hommes d'une figure
e que la leur.
Cependant, ajouterent-ils, nous
nmes condamnés à passer peut-
e le reste de nôtre vie dans ce
te sejour, parce qu'il ne nous
e qu'une mauvaise chaloupe,
laquelle nous n'osons nous
ttre en Mer. Nous avons de
s Charpentiers, mais qui ne
vent la radouber, n'y ayant point
fer dans cette Isle, & nous étant
consequent impossible de cou-
des arbres. Quand même nous
ferions avec des pierres tran-
ntes, à la maniere des Habitans
Païs, à quoi nous serviroit le
que nous pourrions abattre &
tre en œuvre, puisque la plû-
des vieilles ferrures de la cha-
pe sont brisées, & ne peuvent
servir.
Ce discours, qui m'ôtoit presque
te esperance de revoir ma Pa-

trie, m'affligea extrêmement; ma
enfin je pris mon parti, & je ref
lus de vivre comme tous ceux av
qui j'étois, c'eſt à-dire, de paſſ
les jours entiers à chaſſer, à ma
ger & à boire. Combien de Ge
tilshommes de mon Pais me diſoi
je, menent une vie pareille? Qu
font-ils autre choſe cependan
ils ſont ſatisfaits, tandis que l
Habitans des Villes, dont les oc
cupations ſont differentes, les me
priſent, & les regardent comm
une eſpece d'hommes auſſi brutes
que les animaux à qui ils font l
guerre; de même à peu près qu
les Habitans de cette Iſle nou
mepriſent & ſe mocquent égale
ment de nôtre figure & de nôtr
genre de vie. Après tout, puiſqu
je ſuis reduit à ce miſerable état
il eſt inutile de m'en affliger.

Je me mis donc à chaſſer ave
tous les autres Compagnons d
mon exil; & l'habitude me fi
gouter peu à peu un exercice, o
je ne concevois pas auparavant
qu'un homme un peu raiſonnabl

prendre beaucoup de plaiſir.
n jour en revenant de la chaſſe,
ne trouvant dans une valée
profonde, j'aperçus quelques
ts, ſignes ordinaires, qui,
me on ſçait, indiquent les mi-
de fer. J'allai auſſi-tôt porter
nouvelle à mes Compagnons,
s engageai à venir le lende-
foüiller dans la terre, pour
ſi en effet il n'y avoit point de
dans l'endroit où j'avois re-
ué ces *Evants*. Nous n'eûmes
creuſé environ un pied, que
fumes ſurpris & charmés tout
nble, de trouver la plus belle
ronde que nous puiſſions ſou-
r. A quelque diſtance de là,
eumes encore le bonheur de
er, aprés quelques recher-
une Caſtine excellente. Cette
euſe decouverte nous enga-
quelques jours après à bâtir un
fourneau. Comme nous n'a-
aucune fonte, pour en con-
e les voutes, nous nous ſer-
de pierres. A l'égard des

soufflets, nous primes quelque planches de nôtre chaloupe, qu nous ajustames, & que nous gar nimes de peaux, attachées ave des chevilles de bois. Les buze de ces soufflets grossiers furent fai tes avec des canons de pistolets La difficulté étoit de faire joüer ce soufflets, n'y ayant point d'eau qu passa auprès de nôtre fourneau nous fumes obligés de les ajuster de façon que nous les puissions faire mouvoir à force de bras, ains qu'il se pratique en Europe chez les Serruriers & les Marechaux.

Comme nous avions du bois en abondance, nous fimes du charbon, à peu prés ce qu'il en falloit pour mettre nôtre fourneau en feu Nous tirames de la mine de fer à proportion; & après avoir fait le travail ordinaire, nous coulames un gueuset d'environ trois cens livres; cette operation étoit d'autant plus surprenante, que nous n'avions pû travailler qu'avec des ringards & des fourgons de bois.

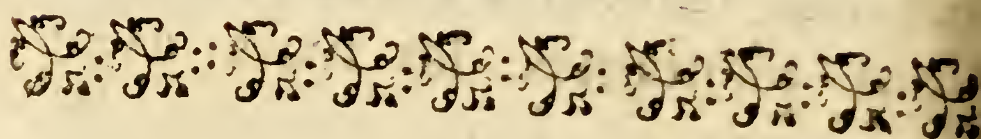
Quand nous eumes notre gueu-
, nous fimes des marteaux, des
ſſes, des taques, des enclumes,
nous continuames de couler le
, afin d'être en état de travailler
-tôt à une forge. Pour cela
s conſtruiſimes une chauffe-
, où nous employames nos
ies & nos ſoufflets ; nous
nes une baze de fonte, & fi-
des barres de differente groſ-
, des coins, des haches, des
, des tenailles, des étaux,
clous, & tout ce qui nous
neceſſaire pour la conſtruc-
de nôtre Vaiſſeau. Un Ser-
r, que nous avions parmi
, nous fut d'un grand uſage
façonner diverſes pieces de
& former l'acier neceſſaire
tous nos outils. Ce qui nous
le plus de peine furent les
s, que nous vinmes cepen-
à bout de forger, comme
te.

us allames enſuite couper
urs grands arbres, que nous

ſciames, & que nous accomm
dames avec nos outils, afin qu'i
puſſent nous ſervir de mâts & d
vergues. Nous ſciames des plan
ches de differente grandeur, &
alors nos Charpentiers, qu
étoient fort habiles, ſe mirent
commencer la conſtruction d
Vaiſſeau, qui en peu de mois fu
aſſez avancé. Cependant il nou
manquoit des cables, du gou
dron, de la toile pour faire de
voiles. Afin de nous en procure
nous donnames des pieces diffe
rentes de fer de fonte, & de fe
forgé aux Inſulaires, qui étoien
venus en foule admirer notre tra
vail, & dont les yeux s'étoien
tellement accoutumés à notre f
gure, qu'ils n'étoient plus tente
de rire en nous voyant. Nous leu
donnames, dis-je, des pieces dif
ferentes de notre fer; & e
échange ils nous fournirent e
abondance de la corde & de
toiles, avec du goudron compoſ
d'une raiſine excellente, qu
croiſſo

ſſoit ſur de grands ſapins ſi-
s au Nord de l'Iſle.
Notre Vaiſſeau étant entiere-
nt conſtruit, nous le goude-
ames parfaitement, auſſi-bien
 nos cordages, dont nous fi-
s des cables de toute groſſeur
us plantames les mats avec
rs hunes & leurs haubans, &
attachames les vergues, les
iles, & tous les cordages or-
aires. Enfin aprés un travail
 plus d'une année nous lan-
mes à la Mer le Navire que
us apellames *le Vulcain*, parce
'il étoit redevable de ſon ori-
ne à la forge, que nous avions
 heureuſement conſtruite dans
 Païs où il n'y en avoit jamais
.
Ce fut alors que la curioſité
es Inſulaires augmenta. Un d'en-
'eux nous offrit une ſomme
onſiderable, à condition d'avoir
 droit de montrer notre Vaiſ-
eau en cet état pour de l'argent,
 d'en retirer le profit. Nous y

consentimes, il y eut un con-
cours extraordinaire d'Habitans
du Païs, qui temoignerent autant
d'admiration que d'empresse-
ment, ce qui rendit beaucoup
d'argent.



CHAPITRE II.

L'Empereur de l'Isle des Bossus vient voir le Vaisseau construit par les Hollandois. Leur depart. Combat naval, où ils remportent la victoire.

IL y avoit parmi nous, poursuivit Harington, un jeune homme, qui avoit beaucoup de disposition pour aprendre les Langues, & qui ayant un peu appris celle du Pays où nous étions, nous avoit été d'une grande utilité dans le commerce, que nous avions été obligés d'avoir avec les Naturels de l'Isle, afin de pou-

oir nous fournir de tout ce qui
ous étoit neceſſaire pour nôtre
epart. Ce fut lui qui nous ſervit
'Interprete dans la viſite, que
ous reçumes alors d'un Envoyé
e l'Empereur de l'Iſle, nommé
oſſogroboſKovv LXXVII. du
om, qui regnoit avec beaucoup
e gloire depuis trente années.

L'Envoyé nous dit, que ſon
ıdependance (c'eſt le titre d'hon-
eur qu'on donne à cet Empe-
eur) ayant oüi parler du grand
vaſte Canot que nous avions
onſtruit, ſouhaitoit que nous le
ui aportaſſions pour le voir; que
our cet effet, elle nous enverroit
utant de chameaux que nous
oudrions pour nous faciliter le
noyen de le tranſporter à la Cour.
Nous lui repondimes par nôtre
nterprete, que ce que ſon *Inde-
endance* ſouhaitoit étoit impoſ-
ble; & que ſi elle étoit curieuſe
e voir nôtre ouvrage, il falloit
u'elle prît la peine de ſe tranſ-
orter elle-même ſur le rivage,

& que nous tâcherions de la recevoir avec tous les respects & tous les honneurs dus à un aussi grand Prince.

Il nous repliqua, qu'il falloit donc qu'il toisât le grand Canot, pour faire goûter nôtre reponse à l'Empereur, qui ne consentiroit jamais à prendre la peine de le venir voir, qu'après qu'on lui auroit demontré l'impossibilité absoluë de le transporter par terre. Il entra aussi-tôt dans nôtre Vaisseau, & après en avoir pris exactement toutes les dimensions, & en avoir estimé la pesanteur, il nous promit d'en faire un raport fidele à son *Indépendance*, & de tâcher de lui faire entendre que le transport par terre étoit impraticable. Il partit, & revint quelques jours aprés pour nous annoncer, que l'Empereur en personne viendroit le lendemain avec toute sa Cour, & que c'étoit à nous de nous preparer dignement à un si grand honneur.

Par malheur nous n'avions point de canons ; & nous étions au déſeſpoir , de nous voir hors d'état de briller dans une occaſion ſi glorieuſe. L'Envoyé nous dit, que dés que l'Empereur ſeroit arrivé à cent pas de diſtance, il ſuffiroit de nous proſterner tous la face contre terre , pour l'adorer ; qu'aprés cela nous nous releverions, & que nôtre Chef, ou l'Interprete en ſon nom & au nom de toute la troupe lui feroit un compliment court , pour lui témoigner l'admiration que nous cauſoit ſon auguſte preſence, & la reconnoiſſance dont nous étions penetrés de l'honneur ſingulier qu'il vouloit bien nous faire. En même-tems il remit entre les mains de nôtre premier Capitaine , nommé Van-land, une eſpece de ſarbatane ou porte-voix , en nous avertiſſant, que lorſque l'Empereur donnoit audiance , ceux à qui il accordoit cette grace , ne pouvoient s'a-

procher de sa personne sacrée qu'à la distance de cent pas ; qu'il falloit par consequent qu'ils lui parlassent par le moyen d'une sarbatane, & que son Chancelier repondoit de même.

Il nous avertit encore, que lorsque l'Empereur s'aprocheroit pour voir de près le grand Canot & le visiter, nous devions alors nous éloigner à gauche à cent pas de distance ; que cependant il nous enverroit ses Ministres & ses Courtisans pour nous entretenir. Lorsqu'il nous eut instruits de ce bisarre ceremonial, nous demandames à l'Envoyé, si en parlant aux Ministres du Prince & à ses Courtisans, il falloit leur donner quelques titres d'honneur, comme vôtre Grandeur, vôtre Excellence. Il nous repondit, que l'usage étoit parmi eux, de donner des titres à chacun, non selon ses qualités personnelles, mais solon les qualités qui convenoient à son rang & à sa profes-

on. Par exemple, dit-il, lorſque
ous parlerez aux Miniſtres, vous
ur direz, vôtre *Affabilité*, aux
ens de Guerre vous direz, vôtre
umanité; aux Adminiſtrateurs
es Finances vous direz, vôtre
eſintereſſement; aux Magiſtrats
e Cour, vôtre *Integrité*; aux
racmanes de la ſuite de l'Empe-
eur, vôtre *Science*; aux Dames,
ôtre *Rigueur*; aux jeunes Sei-
neurs, vôtre *Modeſtie*; & à tous
es Courtiſans en general, vôtre
incerite. Nôtre Interprete retint
outes ces formules, & promit
e les obſerver le mieux qu'il lui
eroit poſſible.

Le lendemain l'Empereur
nonté ſur un ſuperbe chameau,
recedé d'une foule de Gardes,
ſuivi d'une Cour nombreuſe,
rriva ſur les trois heures après
nidi. Lorſqu'il fut environ à cent
as de nous, il s'arrêta, & auſſi-
ôt nous nous proſternames,
omme on nous l'avoit preſcrit.
Nous nous relevames, & alors

ôtre Interprete prenant la ſarbata ne complimenta ſon *Independance* durant cinq minutes. La reponſe du Chancelier qui fut très-polie & trés-éloquente dura trente ſecondes ; aprés quoi nous nous retirames ſur la gauche, pour laiſſer avancer l'Empereur, qui étant deſcendu dans nôtre Canot, avec quelques uns de ſes favoris, ſe mit en devoir de monter ſur le Navire. Son *Independance*, qui étoit groſſe & peſante, eut beſoin du ſecours de tous ceux qui l'accompagnoient, pour pouvoir paſſer du Canot dans le Vaiſſeau, & elle penſa tomber dans la Mer. Elle nous fit l'honneur d'être deux heures ſur nôtre Navire ; & tous les Courtiſans y étant montés les uns après les autres, temoignerent tous beaucoup d'admiration,

L'Empereur paſſoit pour un des Princes les mieux faits qui eût jamais été aſſis ſur le trône de cette Iſle ; il étoit fort grand & fort gros ; il avoit de très-larges

paules, au milieu desquelles s'é-
voit une bosse parfaitement
onvexe, qui effacoit entierement
n omoplatte, & qui pouvoit
ire honte à tous les chameaux
: sa suite. Une autre bosse natu-
elle qu'il avoit pardevant, lui
mboit jusques sur l'estomac &
oit presque contiguë à son gros
entre : ce qui lui donnoit une
avité très-majestueuse aux yeux
e ses Sujets.

Nôtre Interprete s'entretint
vec plusieurs des Courtisans,
ui nous dirent poliment, qu'ils
renoient part à la joye que nous
evions ressentir d'avoir pû pro-
urer à leur auguste Maître un
laisir nouveau. Cependant l'Em-
ereur ayant vû & examiné à loi-
r le Vaisseau, & ayant eû la bon-
é de nous donner quelques élo-
es, descendit dans le canot, &
nsuite remonta sur son chameau,
uis s'en alla avec toute sa suite.
vant que de partir, il voulut

bien envoyer à nôtre Capitaine son portrait garni de diamans & d'émeraudes. Il étoit très fidele, excepté que le Peintre, pour flater le Monarque, avoit un peu enflé ses deux bosses.

Cependant comme nous ne pouvions partir que dans un mois, & que nous n'avions plus chacun que cinq ou six coups de poudre, il fut resolu que nous menagerions nos provisions jusqu'au tems de nôtre embarquement, & que nous garderions nôtre poudre, pour tuer du gibier deux jours avant que de partir, afin de pouvoir l'embarquer, sans qu'il fût necessaire de le boucanner. Nous primes donc le parti de vivre de poisson jusqu'à nôtre depart; mais nous n'avions point de filets pour pêcher. Comme nous étions un peu embarassés, je trouvai ce moyen pour attraper du poisson.

J'allai dans la Forêt qui n'étoit pas éloignée, & y coupai huit

nches fort droites ; dont je fis
ant de perches hautes de dix
ds. Je fis enſuite faire par nôtre
rurier cinq ou ſix cens petits
ochets très-pointus. J'attachai
is ces crochets garnis d'un peu
viande à mes dix perches, &
allai planter ſur la greve dans
tems du reflux, ſçachant que
ndroit devoit être inondé lorſ-
e le flux arriveroit. Je voulus
ttendre pour voir ſi les pre-
ieres vagues ne renverſeroient
int mes perches ; mais j'eus la
isfaction de les voir reſter de
ut & immobiles, parce qu'el-
s étoient ſolidement plantées.
rois heures après, lorſque la
er commençoit à ſe retirer, je
s toutes mes perches chargées
poiſſons de differente groſ-
ur. J'allai alors chercher plu-
eurs de mes camarades, & les
iai de venir m'aider à aporter
ne charge de gibier que j'avois
ris. Ils furent agréablement ſur-
ris de voir l'heureuſe pêche que

j'avois faite Nous la réïterame plusieurs fois jusqu'au jour d nôtre depart ; & nous prime assez de poisson, pour en pouvoi charger une grande quantité su nôtre Vaisseau.

Le Navire étant suffisammen lesté & en état de nous transporter, nous fimes une chasse generale pendant trois jours, & nous eumes le bonheur de tuer des bœufs sauvages, des biches, & plusieurs autres animaux, que nous portames sur le Vaisseau. Enfin le vent étant favorable pour retourner en Europe, nous levames l'ancre & mimes à la voile.

Au bout de huit jours nous primes hauteur, & nous estimames que nous avions fait cent trente lieuës. Nous ne manquions point de boussole, nôtre contre-Maître nous ayant fourni une excellente pierre d'aiman, qu'il avoit heureusement sauvée du naufrage, & avec laquelle il frotta une

guille, que nôtre Serrurier nous
voit faite. Mais malheureuſe-
nent nous n'avions point de ca-
ons, & nous n'avions pour tou-
s armes, que nos ſabres, nos
ayonnetes avec nos fuſils & nos
iſtolets, qui ne pouvoient nous
tre d'aucun uſage, n'aïant plus
e poudre, enſorte que nous
raignions extrêmement les ren-
ontres; mais ce fut une rencon-
e même qui nous fournit ce qui
ous manquoit, comme je vais
ous le dire.

Il y avoit environ deux mois
ue nous navigions, l'orſqu'un
orſaire d'Achem parut, & nous
onna la chaſſe. Nous fimes force
e voiles, pour nous en éloigner;
nais ce fut envain, & il nous at-
eignit. Nous nous preparames
lors à la defenſe, & nous con-
inmes avec le Capitaine, le Pi-
ote, & le contre-Maître, qu'il
lloit faire nos efforts pour ac-
rocher le Navire ennemi, qui
oit petit & paroiſſoit foible

d'équipage

C'eſt en effet ce que nous fimes. Aprés avoir eſſuyé quelques bordées de canon, qui ne nous firent que peu de tort, nous primes le deſſus du vent, & tombames ſur le Corſaire, que nous accrochames; auſſi-tôt nous ſautames à l'abordage, les premiers le ſabre à la main, & les autres la bayonnette au bout du fuſil. Cette action rapide & vigoureuſe ayant étonné les Barbares, dont le nombre n'égaloit pas le nôtre, nous en maſſacrames la plus grande partie, & nous nous rendimes maîtres de leur Vaiſſeau, dont nous primes les vivres, les marchandiſes, tous les agrés qui pouvoient nous convenir, la poudre, & ſur-tout les vingt-quatre pieces de canon, qui nous firent un grand plaiſir: aprés quoi nous renvoyames les Corſaires dans leur Vaiſſeau, ne jugeant pas à propos de nous charger de tels priſonniers.

Il y a environ deux mois [ajou-
Harington] que cette action
ſt paſſée ; & comme nous avons
preſent ſur notre Vaiſſeau par
moyen de cette priſe, des mar-
andiſes très - pretieuſes de l'O-
nt, telles que des toiles de
ngale & de Surate, & des ſoyes
la chine, nous avons jugé à
opos d'aller à la Mer du Sud,
ur y commercer en Interlope.
ous avons heureuſement paſſé
ès de l'Iſle, où la fortune vous
oit conduit ; & un calme de
elques jours nous aïant retenus
ns cette plage, vous nous avez
perçus, & avez imploré notre
cours. Beniſſons à jamais l'a-
orable providence, mon cher
ulliver, & eſperons toujours en
le, dans nos plus grands mal-
eurs.

Je vous ai raconté, ajouta-t'il,
e qui m'eſt arrivé depuis notre
paration, & vous voyez que j'ai
mené une vie aſſez triſte : mais
otre rencontre m'a rendu toute

la joye que javois perduë. Cependant aprenez-moi pourquoi vous ſemblez regreter le ſejour que vous venez de quitter: l'amour de la liberté & de la Patrie, qui touche ſi ſenſiblement tous les hommes, ne fa t-il ſur vous aucune impreſſion? Avez-vous contracté une funeſte habitude de melancolie, par cette ſuite de malheurs que vous avez eſſu'és?

Je ne pus alors me defendre de lui faire confidence de la paſſion violente, que m'avoit inſpiré la fille d'un Sauvage, & de la douleur dont j'avois été penetré, en la voyant perir à mes yeux, par le deſeſpoir que lui avoit cauſé mon depart. Harington n'omit rien pour me conſoler, & me dit obligeamment, qu'il avoit en Angleterre deux filles qui paſſoient pour belles; que ſi nous étions aſſez heureux pour revoir notre Patrie, il m'en donneroit le choix, avec la moitié de ſon

en qu'il m'avoit obligation la liberté qu'il avoit perduë ns l'isle de Babilary, & que mon moyen il avoit recou-ée, & qu'il ne pouvoit trop re pour païer ce bienfait.

CHAPITRE III.

Auteur aborde à l'Isle des Etats. Description des differentes Isles de la Terre de Feu. Isles des Poëtes, des Geometres, des Philosophes, des Musiciens & des Comediens.

Es entretiens frequens que j'eus avec Harington, cal-erent un peu ma douleur: peu peu ma raison prit le dessus, & s troubles de mon cœur se dis-perent. Deux jours aprés nôtre rivée dans le Vaisseau, il s'éleva 1 vent, qui quoique mediocre-ent favorable, nous fit lever

l'ancre. Nous deployames nos voiles, & fimes route en louvoyant, le vent devint ensuite très-favorable, ensorte qu'au bout de six semaines nous entrames dans le detroit de Magellan, entre la Terre de Feu & la Terre des Patagons. On sçait que cette Terre de Feu fut decouverte en 1620. par le celebre Ferdinand Magellan, qui la prit pour une grande Isle; mais il est certain aujourd'hui, par les decouvertes des Voyageurs, que cette Terre n'est point une seule Isle, mais un nombre considerable d'Isles trés-hautes, dont on n'a pourtant encore qu'une connoissance peu distincte. Les Habitans de ces Isles, si l'on en croit les Espagnols, sont des Géans; mais si l'on en croit les relations des autres Nations, qui ont passé souvent dans les Mers du Sud par le detroit de Magellan, ces Isles sont habitées par des hommes, qui à la verité sont robustes, mais

e taille ordinaire, qui vivent
me de bêtes, & qui malgré
roid du climat ſont nuds, &
tent les cavernes des Monta-
.

our moi je crois que les uns
es autres nous en ont impoſé,
ue ces Peuples ſont très-civi-
, comme l'ont été de tout
s les Nations de l'Amerique
idionale, qui n'en ſont ſepa-
que par un eſpace fort étroit.
oiqu'il en ſoit, les decouver-
que nous fimes dans nôtre
age par le detroit de Magel-
, pourront ſervir à corriger
eur où nous avons été juſqu'i-
par raport à ces Iſles, que
s avons cru peuplées d'hom-
groſſiers & ſauvages. Il y en
u moins dont les Habitans ne
nullement barbares, comme
e verra dans la ſuite.

Les gens de nôtre Vaiſſeau
lurent s'aprocher de l'*Iſle des*
ts, qui eſt la plus meridionale
toutes ces Iſles. Elle fut autre-

fois decouverte par les Holl
dois, qui ne nous en ont do
qu'une idée generale & confu
ce qui fait croire qu'ils la c
noissoient peu. La curiosité n
porta à nous instruire si cette
étoit veritablement sterile &
habitée, comme on le disoit,
s'il étoit impossible d'y form
une habitation & d'y établir qu
que commerce. Nous cotoïam
plusieurs Isles, & lorsque no
fumes près de celle des Etat
nous fumes fort surpris de v
venir à nous une petite chalou
remplie de gens habillés à l'E
ropeenne, & qui, s'étant aproch
de nôtre Vaisseau, nous parlere
Hollandois, & nous inviterent
moüiller dans leur Port; ils no
guiderent à travers mille roche
qui formoient une espece de bo
levard autour de leur Isle, & qu
sans le secours de la chaloupe
nous en auroient empêché l'en
trée. Comme c'étoit au mois d
Janvier, nous trouvames le cl

fort chaud ; mais on nous as-
qu'aux mois de Juin & de
et il y faisoit un froid con-
able. Nous entrames dans
petite baye, qui formoit une
assez sure, & nous jettames
re dans un enfoncement qui
gauche.
en loin de trouver une Isle
le & inhabitée, nous vimes
aïs tres-fertile & bien peuplé.
uis dire que je ne vis jamais
i beaux hommes ni de si bel-
emmes, & j'ose assurer que
'en vis aucune, dont la figure
chât tant soit peu de la lai-
. Un Vaisseau Hollandois,
ce qu'on nous raconta,
t abordé dans cette Isle, je
çai par quel motif, en 1673,
va le Pays si riant & si fertile,
Habitans si honnêtes & si po-
& les femmes surtout si dou-
& si charmantes, que l'équi-
ne voulut jamais quitter un
si delicieux, où toutes les
modités de la vie se trou-

voient en abondance, & où l
mour plus fort que tous les aut
motifs les attachoit malgré eu
Ils oublierent donc leur Patrie
leur Famille ; & s'étant mar
avec plusieurs femmes du Pa
car la poligamie y est autoris
par les Lois & par l'usage) ils
eurent des enfans, ce qui les a
tacha encore davantage à c
heureux sejour.

On peut juger que nous y f
mes bien reçus Dans tous les e
droits ou j'avois été, je ne m'éto
jamais si bien trouvé. En veri
nous fumes tentés d'imiter l
Hollandois, qui à la vûë de
Païs avoient autrefois perdu
memoire du leur. Mais notre C
pitaine, aussi-bien que tous n
autres Officiers, qui étoient d'u
âge oú l'on est peu épris des fem
mes, resisterent aisement à la ten
tation. Pour moi j'avoüe que j
aurois succombé, sans les sag
remontrances de mon cher Ha
rington, qui me dit que la beau

des femmes ne devoit jamais
e un motif, qui nous portât à
ndre des engagemens dura-
s que je me devois à ma Pa-
& à ma famille ; que mon
e n'étoit peut-être plus : &
j'en devois servir à mes fre-
& mes sœurs, qui étoient en-
e fort jeunes
endant le sejour que je fis en
e Isle, je vis une foule de
urels du Païs venir au Port &
barquer sur des chaloupes
empressement. J'en deman-
la raison à un jeune Hollan-
né dans l'Isle, nommé Wa-
ef, qui me parla ainsi : Sça-
, me dit-il, qu'autour de
e Isle il y en a plusieurs autres,
lesquelles nous commer-
, & où il se fait plusieurs
es de differente espece. Il va
rir incessament dans l'isle
Foollyk, située à cinq lieuës
au Nord-Oüest, une Foire
use, qui se tient toutes les
es en ce tems-ci. Pour com-

prendre en quoi consistent les marchandises curieuses de cette celebre Foire, il faut d'abord vous dire que les plus considerables Habitans de cette Isle sont tous Poëtes, & se disent inspirés du Ciel. Ils pretendent être descendus d'un certain HEROSOM, Poëte illustre & trés-ancien fils du Soleil & de la lune, dont ils publient que la celeste race est sans cesse favorisée de l'influence de ces deux puissans Astres. Ils adorent cet HEROSOM & lui rendent un culte solemnel. A son imitation, ils passent toute leur vie à composer des vers de toute espece, qu'ils font noblement debiter à la Foi dont il s'agit.

Je demandai alors à Wanoiiel si ce commerce étoit utile & lucratif. Fort peu, me repondit-il, en general cette Isle est fort sterile, & les Habitans sont trés pauvres, mais heureusement on y meprise la richesse, & le commerce des vers, qui est le seul

qu'o

l'on y faſſe, ſuffit à la ſubſiſtan-
du Peuple, & à la depence
ediocre des Grands, c'eſt-à-
re, des Poëtes. Comme le
oïaume eſt électif, c'eſt tou-
urs parmi eux que le Roi eſt
oiſi; mais les Electeurs ſont
rés du corps du Peuple: autre-
ent il ſeroit impoſſible aux
rands de s'accorder ſur l'Elec-
on; chacun d'entr'eux voudroit
re élu, parce qu'il n'y en auroit
cun qui ne crût meriter de
tre.

Les Grands, lui repartis-je,
excitent-ils pas quelquefois des
oubles dans l'Etât? Cela arrive
rt ſouvent, me repliqua-t'il, &
Gouvernement eſt ſujet à de
equentes revolutions, cauſées
r l'ambition des Grands qui
nt vains, ſuperbes, jaloux, en-
eux, inconſtans, factieux, &
ujours inquiets. Il y a environ
ngt-quatre ans qu'on élut un
oi, nommé *Hoſloginam*, il avoit
ors une grande reputation par-

mi le Peuple ; ſon eſprit juſte, penetrant & ſublime, ſa profonde ſageſſe, ſa politeſſe extrême lui concilierent tous les ſuffrages. Cependant il parloit un peu mal ſa Langue, & c'étoit le ſeul defaut qui pût lui fermer le chemin du trône. La Langue des Grands de ce Royaume eſt fort difficile à parler, parce qu'ils ſont obligés de la parler en cadence, en meſure & en rimes, & d'employer un Langage detourné, & très-éloigné de celui du vulgaire.

Malgré ſon defaut *Hoſtoginam* fut élu. D'abord on n'eut point lieu de ſe repentir de ce choix, car il gouverna très-ſagement, & regna avec beaucoup de politique & de moderation ; il menagoit les Grands, il les flattoit & diſſimuloit toutes leurs fautes ; à l'égard du Peuple, il en étoit devenu l'idole. Cependant ce Prince ſi ſpirituel & ſi judicieux éprouva les viciſſitudes de la fortune. Comme il étoit très-éclairé,

nemi de la ſuperſtition, & ami
la nouveauté, il entreprit d'a-
ir le culte de HEROSOM, qui
on lui n'étoit qu'un pur hom-
, & ne meritoit pas des Autels.
publia à ce ſujet un Edit pour
truire ce culte ; ſon entrepriſe
ſa pour une impieté declarée,
revolta également le Peuple &
Grands. Ceux-ci convoque-
t un Parlement general de
ite la Nation ; & dans cette
ſemblée il fut decidé, que
ſtoginam convaincu d'avoir vou-
alterer l'ancienne Religion
l'Etat, ſeroit ſommé de revo-
er ſon Edit ſcandaleux, & de
onnoître ſans delai HEROSOM
ur Dieu. *Hoſtoginam* refuſa de
faire, & opoſa aux Conjurés
petit nombre de ſes fidels
ets, qui avoient aprouvé ſon
trepriſe, & qui étoient pour
moins auſſi incredules que lui
ichant la ptetenduë Divinité
pere des Poëtes. Alors tous
eſprits s'aigrirent ; *Hoſtoginam*

compta vainement ſur ſon autorité affoiblie, & ſur l'amour de ſes Sujets refroidis & degoutés.

Celui des Grands qui étoit alors le plus puiſſant & le plus accredité dans l'Etat, s'aviſa de rechercher la Genéalogie d'*Hoſtoginam*, & ſoutint qu'il n'étoit point de la race Poëtique d'HEROSOM: On ne ſçait ſi ce fut une accuſation bien fondée. Quoiqu'il en ſoit, cette pretenduë decouverte ſervit de pretexte pour le perdre. On fit le procès au Prince, qui fut declaré dechu de la Couronne. Comme il avoit des Partiſans redoutables, quelques Grands opinerent pour lui ôter la vie. Mais cet avis cruel fut unanimement rejetté, & *Hoſtoginam* fut ſeulement relegué dans une Maiſon Royale ſituée au bord d'un fleuve qui arroſe la Capitale. C'eſt là qu'il paſſe ſes jours dans la compagnie de ſes anciens amis, hommes de merite comme lui, qui malgré ſa chute

l'ont point abandonné. Exem-
e de conſtance & de fidelité,
nt on trouve peu de modeles
ns l'Hiſtoire.
Cependant *Baſtippo*, qui avoit
plus contribué au detrônement
Hoſtoginam, fut mis en ſa place
couronné ſolemnellement. Ce
ince auroit été mis au rang
s plus grands Rois de l'Iſle,
avoit eu plus de politique &
moderation. Mais il ne me-
gea point les Grands; au con-
ire il s'étudia à les rabaiſſer,
en toute occaſion il leur mar-
a du mepris & même en mal-
ita pluſieurs. Les amis du Roy
trôné profiterent alors du me-
ntentement des Grands, pour
mer une ligue contre lui, &
trénerent même dans leur par-
ceux qui l'avoient élevé ſur le
ne. La revolte éclata de toutes
ts, & le nouveau Roi ſe vit
igé de ſortir de l'Iſle, de
inte d'ètre immolé à la ven-
nce des Grands. Depuis ce

tems-là le Gouvernement eſt reduit à une eſpece d'Anarchie, le Peuple ne s'étant pû accorder ſur l'Election d'un nouveau Roy.

Ce detail me fit un extrême plaiſir. Je demandai alors à mon Hollandois, ſi la Foire de l'iſle, qui attiroit tant de Marchands, étoit bien fournie. On y trouve, me repondit-il, des aſſortimens de toute eſpece. Dans une boutique ſe ſont des Tragedies ; dans une autre des Comedies ; dans celle-ci des paroles d'Opera, des Cantates, des Idilles ; dans celle-là des Poëmes épiques ; ici des Satires, des Epîtres & des Elegies ; là des Fables, des Contes, des Epigrammes, des Vaudevilles. Il y a des boutiques ſi bien garnies, qu'on y trouve de tout, depuis le Poëme épique & la Tragedie, juſqu'à la Chanſon & à l'Enigme. Il y a auſſi des Manufactures à toutes ſortes de prix, & ſur-tout des Cantiques à bon marché.

Les Marchands, lui dis-je, qui
hetent tout cela, en font-ils un
ureux debit ? C'eſt ſelon, me
ondit il. Comme la plûpart
s Acheteurs, qui ſont Mar-
ands en detail, ne ſont point
nnoiſſeurs, ils ſe voient ſou-
nt trompés & reduits à vendre
vil prix ce qu'ils ont acheté
ez cher. Au reſte le commerce
ces Marchands, ajoûta-t'il,
ſt pas fort avantageux; parce
e les marchandiſes qu'ils ont
hetées à la Foire de Foollyk,
nt toujours exactement viſitées
ſqu'on les debarque dans les
tres Iſles, & que ce qu'il y a
plus piquant eſt quelquefois
nfiſqué par les Inſpecteurs.
Mais, interrompis-je, n'y a t'il
int dans cette Iſle des Orateurs,
s Philoſophes, des Géometres;
y en a, comment ſouffrent-
s la domination des Poëtes ?
y en avoit autrefois un grand
mbre dans l'Iſle, me repliqua
Hollandois, mais ils en ont été

chaſſés, comme des Perturbateurs de la tranquillité publique : parce qu'ils mepriſoient la race d'HEROSOM, c'eſt-à-dire, les enfans du Soleil & de la Lune, eux qui n'étoient que les enfans de la Terre & de l'Air ; ils ne ceſſoient de declamer contre la Poëſie, ils decrioient les meilleurs Manufactures, & en mettoient les plus illuſtres Ouvriers au rang de ces vils Sauteurs, dont l'art pareil au leur étoit, diſoient-ils, auſſi difficile qu'inutile,

Les Orateurs ſe ſont heureuſement retirés dans un Païs abondant & fertile, où néanmoins la plûpart ſont ou maigres ou bouffis. Mais les Philoſophes & les Géometres ont été reduits à faire leur ſejour dans un Pais ſec & aride, où il ne croît que des fruits amers, au milieu des ronces & des épines. Là les Géometres paſſent le jour à tracer des figures ſur le ſable, & à ſe demontrer clairement à eux-mêmes, qu'un

un font deux, & la nuit à ob-
rver les Aſtres. On les prendroit
ur des êtres inanimés; il regne
ns leurs Villes un ſilence éter-
el; à force de penſer à la ligne
urbe, à l'angle obtus, au tra-
ze, leur eſprit ſemble avoir
is ces figures.

Pour les Philoſophes, les uns
occupent à peſer l'air, les autres
meſurer le chaud, le froid, le
c, & l'humide; à comparer
ux goutes d'eau, & à examiner
elles ſe reſſemblent parfaite-
ent; à chercher des definitions,
eſt-à dire, remplacer un mot
r pluſieurs autres équivalens,
diſputer ſur la nature de l'être,
r l'infini, ſur les entités moda-
s, ſur l'origine des penſées, &
tres pareilles matieres qu'ils
oient extrêmement dignes d'oc-
uper l'eſprit humain.

Ils ſe plaiſent ſurtout à entre-
rendre de vaſte édifices; qu'ils
pellent des ſiſtêmes. Ils les com-
encent d'abord par le faîte;

qu'ils étaïent le mieux qu'ils peuvent, en attendant que les fondemens ſoient poſés; mais ſouvent dans cet intervale le bâtiment s'écroule, & l'Architecte eſt écraſé. Ils ne parlent, les uns que de tourbillons & de matiere ſubtile, les autres que d'accidens abſolus & de formes ſubſtantielles; ce qui fait que ceux qui ont eu la curioſité d'aborder dans cette Iſle, pour aprendre quelque choſe, en reviennent toujours preſqu'auſſi ignorans, que ceux qui n'y ont jamais été. Au reſte ce Païs eſt toujours couvert de neige, les chemins en ſont difficiles & l'on s'y égare ſouvent.

Si les Habitans de *Foolisk*, dis-je alors, n'ont pû ſouffrir dans leur Iſle les Philoſophes, les Orateurs & les Géometres, ils n'ont pas eû ſans doute les mêmes ſentimens à l'égard des Muſiciens, dont l'art a tant de raport à celui des Poëtes. Les Muſiciens ne demeurent point dans leur Iſle, me

pondit-il, ils habitent une Isle
s-voisine, où ils vivent paisi-
ément, en payant un tribut au
oi de *Foollyk*. Leur Isle est trés-
réable; on n'y entend d'autre
uit que celui des voix & des
strumens, qui y forment un
ncert perpetuel: les parterres
leurs maisons de plaisance sont
gurés de façon, qu'en les con-
lerant, on croit voir un papier
glé & noté; tous leurs jardins
nt des partitions de Musique;
l'on trouve à livre ouvert des
rs de toute espece; de sorte que
est en ce Païs là qu'on peut dire
vec verité, qu'on chante les
eurs, la verdure & les bocages.
Toutes leurs maisons sont tapis-
ees d'Operas, de Cantates, de
allets & de Sonates: le Peuple
e parle qu'en chantant, & les
hoses les plus communes don-
ent lieu à des recitatifs & à des
irs de mouvement. Ils sont gou-
ernés par un Prince, dont le
ceptre est en forme de cylindre;

il l'a toujours à la main, & il s'en ſert pour reprimer leurs ſaillies & mettre un frein à leur caprice. Fnfin ils ſont tout voix ou tout oreille, & ils ſemblent ne faire aucun uſage de leurs autres ſens, & moins encore de leur raiſon. Cependant ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, on aſſure qu'ils ſeroient fort raiſonnables. Ils font une grande conſommation des marchandiſes de la Foire de *Foollyk*; mais ordinairement ils font emplette de ce qu'il y a de plus mauvais, parce qu'ils ont l'art de faire paroître tout bon, en le frelattant ſçavamment; alors ils vendent fort cher ce qui leur coute peu.

Une autre eſpece d'hommes, qui habite une Iſle peu éloignée, ſuit à peu près la même methode, & y trouve également ſon compte, ce ſont les Comediens, gens polis & aimables & qui ne cherchent qu'à plaire. Ils ſe repandent dans toutes les Iſles de

eur voiſinage, & y bâtiſſent des
héatres, ſur leſquels ils paſſent
ur vie à parler en public; ils
ont point de gouvernement
xe, mais une eſpece d'Anarchie;
n aſſure qu'ils poſſedent au ſou-
erain degré l'art de donner de
élegance aux vers plats, de la
rce aux penſées foibles, de la
blimité aux extravagances, de
grace aux choſes communes.
nfin je ne ſçai ſi les Habitans
Foollyk, pourroient ſubſiſter,
ns les Muſiciens & ſans les Co-
ediens, qui font un heureux
bit de la plus grande partie de
urs Manufactures.

CHAPITRE III.

ite de la deſcription des Iſles de la Terre de Feu. Iſle des Medecins. Iſle des Gourmands.

APrés ce detail qui me parut
amuſant, & dont je n'oſe

garantir entierement la verité, ne sçachant tout cela que par oüi dire, le Hollandois continua ainsi. (Je raporte en Historien tout ce que ma memoire me fournit.) Puisque je vous ai parlé de toutes ces Isles, me dit-il, je ne dois pas omettre de vous entretenir d'une autre Isle très-celebre & très-riche, qui est encore au nombre de celles que les Européens ont apellé mal-à-propos la Terre de Feu. Cette Isle est l'Isle des Medecins. Il n'y croît que de la Manne, de la Rubarbe, de la Casse du Sené & autres pareilles plantes medecinales; tous les Ouvriers sont Apoticaires, ou faiseurs de seringues, de bistouris & de lancettes; toutes les eaux qui y coulent sont minerales; de sorte que la terre n'y produit rien de tout ce qui est necessaire à la nourriture du corps & à l'usage de la vie.

Cependant les Habitans sont très-riches & ne manquent d'

en ; les Peuples des autres Isles
maginant avoir besoin de leur
cours y viennent en foule char-
es d'argent, & s'en retournent
dinairement nuds & les mains
uides, s ils peuvent s'en retour-
er : car plusieurs meurent Aussi
urs campagnes ne sont-elles
ue de vastes cimetieres, parce
ue, malgré la salubrité des
antes, l'air y est très dangereux
rtout pour les Etrangers Les
abitans de *Foolyk* disent qu'il
a dans cette Isle un souterrain,
ui conduit aux enfers par des
hemins très-courts, & qu'on y
ouve la source de l'Acheron &
u Lethé.

Le gouvernement de cette
e est semblable à celui de l'an-
enne Rome Les Medecins qui
dominent, representent les Pa-
ciens ; & les Chirurgiens qui
nt le second corps de la Repu-
ique, representent les Plebeïens.
es uns & les autres s'assemblent
us les jours dans un Palais lu-

gubre, tapiſſé de velours noir. C'eſt-là que ſe tiennent toutes les deliberations, avec cette difference que les premiers, qui compoſent la Chambre haute, font leurs eſſais & leurs diſcours ſur les vivans, & les ſeconds ſur les morts.

Ces deux Corps ſe haiſſent à l'imitation du Senat & du Peuple Romain; l'un a auſſi ſes Conſuls & l'autre ſes Tribuns. Les premiers cherchent ſans ceſſe à humilier les ſeconds; mais ceux-ci étant en plus grands nombre & munis de la puiſſante protection des Prêtreſſes de la Déeſſe d'AMOUR; qui eſt fort reverée en cette Iſle, ſe ſoûtiennent courageuſement, & bravent les vains efforts de leurs Adverſaires, bien qu'ils les reconnoiſſent pour leurs Maîtres.

Les premiers voyant que les ſeconds commençoient à prevaloir, ont publié depuis quelques années un gros Volume *in quarto*

titulé : *Les meurtres & homicides des Chirurgiens*, contenant liste de ceux qu'ils ont estropiés ou massacrés depuis un siecle. Les Chirurgiens, par represailles, ont publié la liste de ceux que les Medecins ont assassinés depuis dix ans : ce qui forme, dit-on, vingt Volumes *in folio*, en caracteres trés-menus, apostillés & paraphés par tous les parens des morts. L'édition de ces vingt Volumes, fruit de leur guerre civile, leur a fait quelque tort dans les Isles voisines, où plusieurs les regardent comme les destructeurs de l'humanité. Cependant leur réputation se soutient toujours, & on continuë d'avoir confiance en eux, parce que l'amour de la vie est plus fort que tous les raisonnemens & que toutes les experiences, & qu'un seul homme, qu'ils guerissent, efface l'idée d'un million qu'ils ont fait perir.

Aprés tout il faut convenir que ce n'est pas toujours leur faute,

s'ils ne rendent pas la ſanté à tous les Malades ; le monde eſt ſi injuſte, qu'il voudroit que perſonne ne mourût entre leurs mains, comme s'ils étoient les Maîtres abſolus de la Nature, & qu'il fût en leur pouvoir de changer les Loix de la Deſtinée. Ils ont entr'eux une eſpece d'Alcoran, ou de Talmud, qu'ils ſuivent à la lettre, & dont, ſelon leurs Statuts, il leur eſt defendu de s'éloigner. Tant pis pour ceux, que cet Alcoran ou ce Talmud condamne à mourir.

Outre les Chirurgiens revoltés ſans ceſſe contre les Medecins, il y a dans l'Iſle une autre eſpece de mutins refractaires, également haïs des uns & des autres. Ce ſont les charlatans, qui exercent la Medecine en fraude, ils ſont traités comme des Fauſſonniers, & quand ils ſont pris ſur le fait, leur ſuplice ordinaire eſt de leur faire avaler à la fois tout l'aloës, tout le mercure, & toutes les pillules

on peut ſaiſir chez eux. Au
te les Medecins de cette Iſle
clament, dit-on contre le ce-
at ; on croit qu'ils le font ou
conſcience ou par politique,
n de reparer le tort que leur
fait à la Nature.

Ceux qui contribuent le plus
a richeſſe de cette Iſle, ſont les
bitans d'une Iſle voiſine, ſituée
couchant, dont le gouverne-
ent eſt purement hierarchique,
ſt-à-dire, entierement ſous la
iſſance des Prêtres du Dieu
entre, apellé dans leur Langue
ratroculo : Ce Dieu ridicule
eſt repreſenté dans ſon Temple
us une figure monſtrueuſe. C'eſt
ſtatuë d'une grandeur medio-
e, mais extrêmement groſſiere
materielle, dont le ventre large
pointu a quatre aulnes de cir-
nference. Ses yeux ſont très-
ands, à proportion de ſa tête,
i eſt étroite, platte, & ſans
eilles ; ſes mâchoires paroiſſent
rges & armées de dents aiguës

& tranchantes : ſa bouche, qui s'ouvre à chaque inſtant par le moïen d'un reſſort caché dans ſon eſtomac, fait entendre un claquement de dents continuel.

Il eſt aſſis devant une table, ſur laquelle le peuple ſuperſtitieux a la devotion de mettre ſans ceſſe des viandes & des mets de toute eſpece, leſquels ſervent à la nourriture des Prêtres de ſon Temple, qui par leur embonpoint, leur épaiſſeur, & leur menton à triple étage, reſſemblent aſſez aux Chanoines d'Europe. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt qu'ils ſont ce qu'on apelle, Gaſtrimythes ou Ventriloques, c'eſt-à-dire, que lorſqu'on les conſulte, ils rendent leurs reponſes, non par la bouche, mais par le ventre. Au reſte ils ſont oiſifs, lourds & pareſſeux, & on les trouve preſque toujours à table : c'eſt-là qu'ils traitent toutes les affaires de la Religion & de l'Etat. Ils y chantent ſouvent les loüanges du Dieu qu'ils ado-

t; & ces pieux Fainéans n'ont
nt de honte de publier que le
eu VENTRE eſt le premier au-
r de tous les arts & de toutes
ſciences; & que c'eſt lui qui
pris aux hommes à travailler
ır ſuſtenter leur vie. Sans ſe
ttre en peine d'en donner l'e-
nple aux autres, ils recom-
ndent extrêmement le travail
Peuple, & n'en diſpenſent que
riches.

Au reſte les principaux metiers
'on exerce dans cette Iſle, ſe
portent tous à la table, & on y
uve une foule de Cuiſiniers,
Rotiſſeurs & de Patiſſiers. Les
êtres éliſent toutes les années
Doge ou Doïen tiré de leur
hapitre, mais cette dignité eſt
concours; & celui, qui a le
ent de manger le plus vite
le plus long-tems a l'honneur
être élu. Le Pays eſt très-fertile
pâturages: on y voit paître
e infinité de troupeaux, & on
trouve toutes ſortes de volaille

& de gibier. Cependant il regn
ſans ceſſe dans ce Païs une ma
ladie dangereuſe , qui ſans l'u
ſage frequent de la ſeringue , d
la rhubarbe , de la caſſe , de l
manne , du ſené & de l'antimoin
auroit il y a deja long-tems de
peuplé l'Iſle , & en auroit princi
palement detruit tous les Prêtre
du Dieu qu'on y adore.

Eſt-il poſſible , interrompis-j
alors , que ces infatigables man
geurs ne ſoient pas la victim
d'une intemperance ſi outrée
Mais d'un autre côté, comment ce
hommes ſenſuels & eſclaves d
leur goût ne preferent-ils pas un
diete ſalutaire, prudemment ob-
ſervée de tems en tems , à l'uſag
frequent des potions fades & de-
goutantes, que la Medecine leu
fournit? Pour empêcher , me re-
pondit-il , que leur embonpoin
exceſſif ne leur cauſe des maladie
mortelles , & ſurtout des apople-
xies, ils uſent quatre fois chaque
année d'une excellente precaution

eſt de ſe faire degraiſſer par
abiles Chirurgiens, leſquels par
legeres inciſions dans les par-
charnuës, par des topiques
roſifs, par des frictions reïte-
s, & par l'uſage de la panacée,
l'art de diminuer la maſſive
iſſeur de leur volume, & les
enſent par ce moyen de l'af-
uſe neceſſité d'avoir recours à
ſtinence.

A l'égard de la preparation des
nedes purgatifs qu'ils ſont obli-
de prendre frequemment pour
rir les obſtructions & ſuffoca-
ns dont ils ſont attaqués, elle ſe
d'une maniere qui ne bleſſe
nt leur ſenſualité. On fait in-
er de la mane, de la grande ty-
nale, & de la ſcamonée dans
r potage : on leur ſert un cou-
de rhubarbe ; une fricaſſée de
p ; des pigeonneaux au ſené ;
pilulles en ragout ; un aloüiau
caſſe ; une éclanche ſaupou-
e de kermés mineral & vege-
des ſalades de fleurs de pêché,

& de ſollicules aſſaiſonnées de ſe
ſtibié, de tartre ſoluble, d huil
de vitriol, & de vinaigre ſylliti
que des tourtes de coloquint
cuites avec le coin, & faites d
pâte de ricin ou pignon d'Inde
des fromages & des jambons em
preints de ſel d'eipſon, de ſel am
moniac & policreſſe; & enfin de
confitures de ſureau, d'amande
douces, & de roſes pâles. Tou
cela eſt ſi ſçavament preparé, &
ſi merveilleuſement aſſaiſonn
par leurs Cuiſiniers très-verſé
dans la pharmacie, qu'ils ſe trou
vent purgés ſans le ſçavoir, &
ſans s'en apercevoir autremen
que par des nauzées plus fortes
des vents plus frequens & plu
tumultueux, & des dejections
plus impetueuſes & plus abon
dantes qu'à l'ordinaire, qu'ils on
ſoin d'aider par quelques reme
des de tabac. Avant que de ſ
coucher, ils prennent ſouven
un boüillon fait avec la juſquia
me, la mandragore, & le ſtram

monium

nium qui les fait dormir profon-
ment, & rever qu'ils sont à table.

CHAPITRE V.

uteur est sur le point d'être devoré par des Ours dans l'Isle des Letalispons. Comment il est reçu par ces Insulaires. Son sejour parmi eux. Ses entretiens avec Tayfaco.

APrès avoir sejourné quelque tems dans l'Isle des ats; où nous eumes le tems de us rafraichir, & où plusieurs nôtre équipage qui étoient alades, recouvrerent la santé, us primes congé des Hollanis, qui nous avoient si bien çus. Ils nous fournirent des vies en abondance, & nous firent omettre de les revenir voir à ôtre retour de la Mer du Sud, ur leur aporter diverses choses nt ils avoient besoin, & que

nous esperions trouver aisemen
sur les Vaisseaux Européens, qu
font le commerce en Interlop
sur les côtes du Chily & du Perou

Nous mimes donc à la voil
le dix-septiéme Aoust mil sep
cens dix-huit, & nous poursuivi
mes notre route par le detroit de
Magellan, que nous passame
heureusement & en peu de tems
à cause de la rapidité des courans.
Après avoir rangé sur nôtre droi-
te le Cap de la Victoire, & en-
suite l'Isle de *Madre de Dios*, lors-
que nous fumes à la hauteur du
Cap de *Diego Callego*, il s'éleva
un vent du Sud-Est, qui nous fit
prendre la resolution de nous
éloigner un peu des côtes, pour
éprouver si nous ne pourrions
point avoir la gloire de decou-
vrir quelques Isles nouvelles dans
cette partie de la Mer Magella
nique, où les Géographes n'en
placent aucunes Ce fut moi qui
donnai ce conseil au Capitaine
& aux principaux Officiers, en

r representant qu'il étoit hon-
x que depuis cinquante ans
Vaisseaux Européens n'eussent
t aucunes decouvertes. Helas
is bien-tôt sujet de me repen-
d'avoir donné ce funeste con-
l.

Nous decouvrimes vers le qua-
nte cinquiéme degré de latitu-
Meridionale, & le deux cens
xante-neuviéme de longitude,
e Isle qui nous parut grande,
digne de nôtre curiosité. Nous
fumes point surpris que les
aisseaux d'Europe qui vont au
hily & au Perou ne l'eussent
int encore decouverte, parce
'ils cotoyent d'ordinaire les
tes de cette Mer pacifique, où
ne redoutent point les tempê-
s qui y sont aussi rares que les
ueils.

Nous étant aprochés de cette
le, apellée l'Isle des *Letalispons*,
comme je l'apris dans la suite)
nviron à la distance de deux
eues, nous jettames l'ancre, &

le Capitaine avec quelques Officiers Hollandois, plusieurs de nos Portugais, Harington & moi, descendit dans la chaloupe, qui nous conduisit à terre sans aucun danger. Nous trouvames d'abord un Païs desert, & couvert d'épaisses forêts. Cependant nous aperçumes un petit chemin batu, qui nous fit juger que cette Isle étoit habitée. Nous suivimes ce chemin sans nous separer, & fimes environ une demie lieuë sans rien recontrer. Je precedois les autres d'assez loin, accompagné d'un jeune Portugais très-brave, qui à mon exemple prenoit plaisir à marcher, & étoit impatient de satisfaire sa curiosité. Nous quittames le chemin, & étant montés l'un & l'autre sur une montagne assez escarpée, pour mieux decouvrir le Païs, nous laissames les autres derriere nous dans la vallée.

A peine eumes-nous atteint le sommet, que nous vimes plu-

urs Ours d'une grandeur de-
ſurée deſcendre du côté gau-
e de la montagne. Nos gens
i les aperçurent n'oſerent ni
ancer ni les attendre, & juge-
nt à propos de retourner ſur
urs pas & de ſe retirer. Nous
ulumes alors deſcendre de la
ontagne & ſuivre leur exemple,
ais les Ours nous couperent le
emin. Leur nombre & leur
andeur nous effraïa : nos ſabres
nos fuſils ne nous raſſurerent
int. Dans cette triſte conjon-
ure, me ſouvenant d'avoir oüi
re, que le moyen d'échaper à
fureur de ces animaux, eſt de
coucher ſur le ventre, & de
tenir ſans faire aucun mouve-
ent, & ſans paroître reſpirer;
pris ce parti, & dis à mon
ompagnon d'en faire autant,
il me crut. Les Ours s'apro-
erent de nous, & nous trou-
nt ſans mouvement, comme
nous euſſions été morts, ne nous
ent aucun mal, & nous laiſſe-

rent. Cependant nos camarades qui fuïoient de toute leur force, nous voyant de loin couchés par terre au milieu de ces bêtes cruelles, crurent que c'étoit fait de nous, & ne ſongerent qu'à ſe rembarquer. Nous demeurames donc ſeuls dans ce Païs inconnu, livrés à la douleur & au deſeſpoir.

Je dis à Silva (c'étoit le nom du jeune Portugais) qu'il falloit nous éloigner de cet endroit dangereux, & ſuivre le chemin battu. Nous marchames cinq heures, ſans trouver aucune habitation, ni aucun homme. Enfin ſur la fin du jour lorſque la nuit aprochoit, nous fimes la rencontre d'un homme, qui paroiſſoit âgé d'environ vingt-huit ans. Il portoit un bonnet de maroquin rouge fait en forme de cône, dont les bords étoient relevés & attachés par une agraffe; une eſpece de caſaque de ſatin verd lui deſcendoit juſqu'au-deſſous

s genoüils ; & ſous cette caſa-
e il avoit un pourpoint rouge,
s culottes & des bas de la mê-
e couleur attachés enſemble.
ous le ſaluames profondement,
nous étant aprochés de lui,
us lui fimes entendre par des
ſtes expreſſifs, que nous étions
s Etrangers malheureux, qui
oient beſoin de ſon ſecours.
ais quelle fut notre ſurpriſe!
et homme nous parla Eſpagnol,
nous aïant dit que nous lui pa-
iſſions des Européens, il nous
émanda de quelle contrée d'Eu-
pe nous étions venus dans un
aïs ſi peu connu du reſte du
onde. Nous lui repondimes en
ette même Langue, que l'un de
ous étoit né en Anglerere, &
autre en Portugal; & en même-
ems nous lui aprimes le long
oyage que nous avions fait, le
otif qui nous avoit engagés à
border dans cette Iſle, & enfin
e triſte accident qui nous avoit
eparés de nos Compagnons.

O infortunés Voyageurs, nous dit-il, ne vous affligez point du malheur qui vous retient ſur ce rivage ; vous êtes au milieu d'une Nation bienfaiſante, dont la premiere des Loix eſt d'exercer l'hoſpitalité & de ſoulager les malheureux. Suivez-moi, ajouta-t'il, il y a un Village qui n'eſt pas éloigné d'ici où je vais vous conduire ; calmez la crainte & l'inquietude peintes ſur vos viſages; je vous logerai chez moi, & vous pouvez compter que ma femme, mes enfans, & mes petits enfans ſeront ravis de vous voir, & vous procureront tous les ſecours que vous pourrez ſouhaiter.

Nous fumes charmés de ce compliment, & nous rendimes mille actions de grace au genereux inconnu, qui nous faiſoit un ſi bon accuëil ; mais nous ne concevions pas, comment un homme ſi jeune pouvoit avoir une pareille poſterité. Cependant nous primes le chemin du Vil-

ge, & en marchant nous de-
andames à notre Conducteur
l étoit né en Eſpagne ou en
merique. Je ſuis natif du Vil-
ge même où je vous mene,
ous repondit-il, & ſi je parle
ſpagnol, n'en ſoïez point éton-
s; c'eſt que j'ai autrefois été
ns le Chily il y a environ ſoi-
nte-dix ans, & que le com-
erce que j'y ai eû avec les Eſ-
gnols, m'a fait aprendre leur
ngue; je ſuis bien aiſe que vous
ſoiez point d'une Nation, dont
cupidité a fait perir un million
hommes dans le Chily, qui
oit autrefois le plus beau Pays
l'Univers, & qui n'eſt plus au
urd'hui qu'une Terre dépeu-
ée & inculte ſoumiſe à leur ti-
nnie. Nous ſommes heureux
en être preſervés, & nous ren-
ons graces au Ciel de n'avoir
ns notre Pays que des mines de
r & de cuivre; cependant nous
poſſedons des avantages mille
is preferables à ces biens ima-

ginaires ; nous y respirons un air pur ; la terre feconde nous fournit une nourriture saine, qui nous fait joüir d'une longue vie, exempte de toute infirmité. Dans les autres Païs on meurt de vieillesse ; ici, après avoir long-tems vêcu, on meurt de jeunesse. C'est ce que vous comprendrez, & ce que vous admirerez, lorsque vous aurez demeuré quelque tems parmi nous.

Nous arrivames au Village, où, comme il étoit déja nuit, nous entrames incognito ; notre Conducteur nommé *Taïfaco*, (c'est ainsi que nous l'entendimes apeller dans la suite) nous l'ayant fait traverser, nous fit entrer ensuite dans une grande maison qui étoit la sienne, & nous presenta d'abord à un enfant vêtu de satin noir qui nous sembla âgé de dix ou douze ans, pour qui il paroissoit avoir beaucoup de respect. Cet enfant, qui avoit un air de Maître, & dont l'esprit paroissoit

ûr, nous reçut très civilement;
après que *Taifaco* lui eut parlé,
donna ses ordres pour nous fai-
bien traiter. En même-tems
ute la famille parut; *Taifaco*
me montrant une femme qui
ous sembla âgée de trente ans,
e dit que c'étoit son epouse &
fille de celui à qui il venoit de
ous presenter. Nous lui fimes
ne profonde reverence, & la
iames de vouloir bien nous ac-
rder sa genereuse protection
nous honnorer de ses bontés.
on mari ayant bien voulu nous
rvir d'Interprete, lui dit que
ous étions des Européens aban-
onnés par nos Compagnons, &
issés par eux sur le rivage, par
crainte des Ours de la Forêt
Arisba, qui les avoient con-
aints de s'enfuïr, & de se refu-
er dans leurs canots. Elle re-
ondit avec une politesse extrê-
e, qu'elle sçavoit bon gré à son
ari de l'honneur qu'il lui pro-
roit; qu'elle prenoit toute la

part poſſible à notre peine,& qu'elle n'oublieroit rien pour nous conſoler de cet accident. *Taïfaco* fit en même - tems aprocher ſa fille, qui paroiſſoit avoir quarante-cinq ans, & qui après nous avoir fait une reverence très-modeſte, nous preſenta ſes enfans, dont l'aîné nous parut auſſi âgé que ſon grand pere, & moins jeune que ſon biſayeul.

Nous nous regardions l'un & l'autre, Silva & moi, & nous ne pouvions concevoir cet ordre genéalogique. Silva me dit à l'oreille, on veut ici ſe divertir à nos depens, on nous prend pour des Etrangers imbeciles, & pour des hommes ſottement credules: Il faut voir ſi cette Comedie ſera longue. Comme j'étois fait aux choſes extraordinaires, & que j'avois beaucoup plus d'experience que lui, je lui dis de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce que nous fuſſions plus éclaircis.

Tayſaco nous conduiſit alors

ıns une chambre, où des domeſ-
ques nous attendoient pour nous
ver, & pour nous donner du
ige blanc & des robes de ſoïe à
mode du Païs, ce qui nous fit
ı extrême plaiſir, parce que nous
ions l'un & l'autre un peu mal-
opres, & que nous avions bien
la honte de paroître en cet
at devant des Dames. Nous fu-
es baignés dans des eaux par-
ımées, & lorſqu'on eut achevé
nous habiller, nous vinmes re-
ouver la Compagnie, & peu de
ms après on vint avertir qu'on
voit ſervi.

Auſſi-tôt on ouvrit la porte
'une grande ſalle agréablement
luminée, où les petits enfans
aſſerent les premiers, enſuite
s enfans, puis le grand-pere &
grand-mere, & enfin le jeune
iſayeul, qui nous prit l'un &
utre par la main, s'aſſit le pre-
ier à table, & nous fit aſſeoir,
ıoi à ſa droite, & mon Compa-
non à ſa gauche. Comme les

enfans avoient passé avant leurs peres & leurs meres, & qu'on ne nous avoit fait aucunes instances pour nous faire entrer les premiers dans la salle, je conçus qu'on avoit pretendu nous faire honneur, en passant devant nous: ce qui ne me surprit point, sçachant que cela se pratique en plusieurs autres Païs.

T*aysaco*, qui étoit assis à table à côté de moi, eut soin de me rendre en Espagnol la plûpart des choses qui se dirent pendant le repas. On s'entretint entr'autres choses d'un mariage qui devoit se faire au premier jour, entre un homme de trente ans & une femme de soixante. On plaignit fort cette femme d'épouser un homme de cet âge, qui selon le cours de la Nature s'affoibliroit tous les jours pendant l'espace de trente années. On parla aussi d'un homme sexagenaire, qui étoit sur le point de prendre pour femme une fille de vingt-cinq ans; on

outa que cette fille étoit trop
ıne ou trop âgée pour lui, qu'il
roit mieux fait de choisir une
le de soixante-dix ans ou de
inze. Quelles énimes pour des
rangers comme nous, qui n'a-
ons aucune idée de la preroga-
ve singuliere des Habitans de cet-
contrée.

Au reste, quoique je ne puisse
re precisement ce que nous
angeames, & que je n'en puisse
icunement definir le goût, je
rois fâché néanmoins que le
ecteur ignorât, que nous fimes
ı repas très-delicat. Cependant
est certain qu'on ne nous servit
ıcunes viandes, parce que ces
euples qui croyent la transmi-
ration des ames, ne donnent
mais la mort à aucun animal,
moins qu'il ne leur soit nuisi-
e; & en ce cas ils ont horreur de
en nourrir.

Ce fut dans ce premier repas
ême, que j'apris leur opinion
ır cette matiere; car ayant de-

mandé à *Tayfaco* de quelle nature étoient les mets excellens, qu'il nous preſentoit, il me repondit, que ce n'étoient que des legumes ſinguliers qui croiſſoient dans le Païs, & qu'on avoit l'art d'aſſaiſonner. Nous n'imitons pas, ajouta-t'il, les Eſpagnols & les autres Européens, qui ſe repaiſſent de la chair des animaux : funeſte habitude qui les a en quelque ſorte familiariſés avec l'effuſion du ſang des hommes. Les bêtes n'ont-elles pas une ame ? Quel droit a l'homme de la ſeparer de leur corps & de s'aproprier leur ſubſtance pour ſuſtenter la ſienne, tandis que la terre liberale lui offre une infinité de grains, de racines & de fruits dont il peut ſe nourrir legitimement.

Silva écoutoit ce diſcours d'un air dedaigneux, & ſourioit en ignorant. Comme il n'avoit aucune teinture des lettres, il trouvoit dans les prejugés de ſon enfance la refutation complette de la doctri-

de *Tayfaco*. Pour moi, qui dans
a premiere jeuneſſe m'étois apli-
é à la Philoſophie, & qui comp-
s pour rien les idées populaires
nationales, ſi elles n'étoient
nformes à la raiſon naturelle, je
is que la doctrine de notre hôte
ritoit d'être un peu autrement
utée.

Je lui expoſai d'abord les deux
êmes qui regnoient parmi
us touchant l'ame des bêtes.
premier, lui dis-je, qui n'a
e peu de Partiſans, refuſe aux
tes tout ſentiment & toute
te de connoiſſance. Selon les
fenſeurs de cette opinion, les
tes ſont des êtres inanimés,
apables de plaiſir & de dou-
r, de crainte ou d'amour.
us voyez que, ſelon ce ſiſtême,
charité que vous avez pour
es eſt aſſez mal placée, & qu'il
auſſi permis de les tuer, que
battre des arbres, de couper
herbes, ou de deraciner des
ntes. Mais comme ce ſiſtême

où les bêtes ſont traitées de pures machines, n'eſt adopté que par des hommes ſubtils, & peu attentifs à la voix de la Nature, je n'ai garde de m'y apuyer, pour la juſtification de l'uſage où nous ſommes de tuer les bêtes & de les manger. L'opinion la plus commune aujourd'hui, & qui paroît la plus ſolide ſur cette matiere, eſt que les bêtes ont une ame, mais une ame très-inferieure à la nôtre, en ce qu'elle ne reflechit point, & ne delibere point; qu'elle eſt determinée par les objets, maîtriſée par ſes paſſions, & invinciblement emportée par tous ſes mouvemens. Les bêtes, comme vous voyez, ſont donc extrêmement inferieures à l'homme, doüé d'une ame qui penſe, qui reflechit, qui compare, qui delibere, qui eſt la maîtreſſe de toutes ſes actions, qui connoît la vertu & le vice, & qui a la liberté de choiſir entre l'un & l'autre.

Quand je vous accorderois

ut cela, repliqua *Tayfaco*, je
vois pas que vous en puissiez
n conclure en faveur du droit
e vous vous attribuez, de tuer
bêtes & de vous en nourrir.
es bêtes, lui repartis-je, sont
nferieures à nous; elles ne sont
nos semblables; & par con-
uent rien ne nous engage à
épargner; c'est par cette rai-
n même, repondit *Tayfaco*,
e vous devez le faire. Il y a
e espece de bassesse à abuser
leur foiblesse, & à vous pre-
oir de vôtre supriorité pour
oprimer. Pourquoi vous com-
rtez-vous envers elles d'une
niere, dont vous seriez trés-
hés qu'elles se comportassent
vers vous. Vous detestez ces
irs cruels, qui vous ont atta-
és prés de la Forêt d'*Arisbat*,
qui ont été sur le point de vous
chirer; nous les regardons aussi
mme nos ennemis; & nous ne
sons point difficulté de les tuer
and nous le pouvons, parce

qu'il eſt conforme à la raiſon de detruire ſon ennemi. Mais eſt-il raiſonnable d'avoir les mêmes ſentimens à l'égard de tant de bêtes innocentes, qui ne font aucun mal à l'homme, & ſur-tout à l'égard des oiſeaux, dont le plumage eſt auſſi agréable à nos yeux, que leur chant l'eſt à nos oreilles?

Je luy repondis que tous les animaux avoient été crées pour l'homme; que par conſequent il lui étoit permis de les tuer & de s'en nourrir; que la Providence avoit établi entre tous les animaux une ſubordination économique, qui faiſoit que quelques-uns ſervoient de pâture aux autres; que l'ame de toutes les bêtes periſſoit avec elles; au lieu que celle de l'homme étoit immortelle: qu'ainſi elles ne nous reſſembloient proprement, que par l'organiſation de leurs corps. *Taïfaco*, en Philoſophe Pithagoricien, voulut alors me prouver

e l'ame des bêtes ne perissoit
nt à leur mort. Mais toutes
raisons me parurent de pures
positions denuées de preuves,
je puis dire que je l'ébranlai
ucoup, en lui faisant voir, que
sistême de la transmigration
ames ne pouvoit s'accorder
c la sagesse du créateur.

CHAPITRE VI.

estions que l'on fait à l'Auteur, & s reponses. Il aprend que dans l'Isle s Letalispons les hommes ont le ivilege de rajeunir.

Ette matiere ayant conduit
la conversation jusqu'à la
du repas, on quitta la table,
on nous invita à venir nous
mener au clair de la Lune
s un grand parterre, pour y
irer un air pur & frais; les
bitans de ce Païs par une Loy
resse sont obligés de se pro-
ner l'espace d'une heurea près

leur repas. Persuadez que ce
exercice est favorable à la dijes
tion, ils trouvent cette Loi très
sage, ainsi que toutes leurs autre
Loix, qui se raportent la plûpar
à la conservation & à la prolon
gation de la vie.

Les Dames nous ayant prié
poliment de leur raconter quel
ques circonstances de notre voya
ge, je satisfis leur curiosité ave
le secours de *Taysaco*, qui me ser
voit toujours d'interprete. Elle
écouterent avec plaisir le recit d
mes avantures dans l'Isle de Babi
lary, & elles me firent à ce suje
une infinité de questions : Elle
me demanderent sur-tout, si l
molesse & l'oisiveté, où la supe
riorité des femmes avoit plong
les hommes, n'étoient pas con
traires à l'interêt même des fem
mes qui les avoient reduits à ce
état.

Des hommes effeminés, d
soient-elles, ne sont point de
hommes ; ils doivent s'acquitte

en mal des fonctions de leur
xe, & le Païs ne doit pas être
rt peuplé. J'admirai comme ces
ames avoient tout d'un coup
si le point defectueux du gou-
rnement de Babilary ; ce qui
e fit connoître la solidité & la
netration de leur esprit. Je leur
pondis, qu'il étoit vrai que de-
is la revolution arrivée dans
te Isle, elle étoit beaucoup
ins peuplée qu'autrefois : mais
e l'ambition des femmes avoit
ardé cela comme un legèr in-
venient, auquel elles s'étoient
aginé pouvoir remedier avan-
eusement, par la liberté de
udier leurs maris, lorsque leur
, leur temperament, ou leur
duite cesseroit de leur con-
ir. Ce droit des femmes,
utai je, tient leurs maris dans
exercice continuel de com-
sance & d'assiduité, & les
ntient sur le pié d'Amans.
is tous leurs soins empressés
oute leur attention à plaire,

ne ſert qu'à reculer le divorce
dont ils ſont toujours menacés
& dont la ſaiſon fatale arrive en
fin au bout d'un certain nombr
d'années Car il n'y a qu'un très
petit nombre de femmes conſtan
tes, qui ayent le courage de con
ſerver de vieux maris ; les vieille
mêmes s'accommodent du chan
gement.

Les Dames ne purent s'empê
cher de ſourrire. Alors la plu
jeune des petites filles de *Tayfaco*
qui paroiſſoit avoir environ qua
torze ans, pria ſon grand-pe
de me demander à quel âge l
filles étoient nubiles dans l'Iſ
de *Tilibet*. Je n'emploïe point i
les termes dont elle ſe ſervit, c
qui bleſſe la bienſéance dans n
tre Langue, eſt indifferent da
la leur, où toutes les paroles ſo
honnêtes. *Tayfaco* me rendit
queſtion fidelement ; & j'y ſati
fis, en diſant, que dans cette Iſ
on marioit d'ordinaire les fill
à l'âge de trois ans. Ciel ! inte
romp

ompit-elle avec vivacité, ſi j'é-
ois née en ce Païs-là, il y auroit
onc deja onze ans que j'aurois un
poux. J'en ai vû à votre âge, lui
épondis-je, qui étoient deja veu-
es de quatre maris; mais elles n'é-
oient pas alors auſſi jolies que
ous. Que les femmes ſeroient
eureuſes en ce Païs-là, reprit-elle,
en commençant d'être femmes
e ſi bonne heure, elles pouvoient
ivre long-tems & rajeunir com-
ne nous.

Ce fut alors que *Tayſaco*, qui
e m'avoit point encore donné
'éclairciſſement ſur cet article,
'aprit que dans le Païs où j'étois,
s hommes & les femmes vi-
oient d'ordinaire cent vingt ans;
u'ils ne vieilliſſoient que juſqu'à
âge de ſoixante ans, & qu'après
ela, loin de s'affoiblir comme
s autres hommes, ils repre-
oient de nouvelles forces & ra-
euniſſoient. Nous ignorons, a-
outa-t'il ſi les Habitans de ce
aïs ſont une eſpece particuliere

d'hommes, à qui l'éternel Seigneur du monde a daigné accorder cette prerogative, ou si nous en sommes seulement redevables à la pureté de notre air, à la salubrité de nos plantes & de nos fruits, à la vie douce & tranquile que nous menons, & à nos Loix qui defendent également l'excès du repos & du mouvement, & de nous livrer à aucune passion. Quoiqu'il en soit, c'est un precieux avantage, que nous possedons depuis un tems immemorial, & qui, comme vous voyez, met notre Nation fort au-dessus de tous les autres Peuples de l'Univers. Regardez-moi, poursuivit-il, j'ai quatre-vingt-dix ans passés, & mon pere que vous voyez, en a cent neuf.

Silva entendant ces dernieres paroles, se mit à regarder fixement le petit bisayeul de cent neuf ans; & à force de l'examiner, il decouvrit sur son visage jeune & même fleuri des mar-

ques imperceptibles d'un âge avancé, qu'il me fit secrettement remarquer. Sa peau paroissoit un peu dessechée, & n'avoit point ce suc vital qui caracterise la jeunesse; il paroissoit comme un fruit cueilli de la veille, qui n'a plus cette fleur qu'il conserve sur l'arbre. La comparaison que nous fimes de lui avec son arriere petit-fils, nous en fit sentir la difference. *Tayfaco* lui-même, malgré son air sain, frais, & vigoureux, à le considerer de près, montroit un teint un peu usé. Il ressembloit en un sens à ces femmes de mon Pays, qui malgré leur âge pretendent toujours plaire, & ont l'art de perdre tous les matins vingt années, qu'elles retrouvent le soir en se couchant.

Je ne suis point surpris, dis-je à *Tayfaco*, que l'air que vous respirez, la vie douce & tranquile que vous menez, & le regime de vie que vous observez, vous fassent vivre plus long-tems que tous les

autres hommes, qui ſemblent faire
dés efforts pour abreger leurs jours
Ce qui m'étonne, eſt de voir que
la vieilleſſe n'eſt pour vous qu'une
éclipſe, & que vous retrogradez
pour ainſi dire, & recouvrez tou-
tes les années que vous avez per-
duës, en retournant à la jeuneſſe
& même à l'enfance.

La lumiere, repondit *Tayfaco*
eſt l'image de notre vie : elle naît
le matin ſur notre hemiſphere
elle augmente peu à peu par l'é-
levation du flambeau qui la pro
duit ; & quand l'Aſtre du jour a
touché le meridien, elle decroît
inſenſiblement & revient au mê-
me degré & au même point où
elle avoit paru en naiſſant. La
cauſe de votre étonnement eſt
que vous bornez la puiſſance du
Seigneur éternel du monde, &
que vous vous êtes imaginés juſ-
qu'ici que la nature obſerve par-
tout les mêmes regles ; mais à
force de la rendre reguliere &
uniforme, vous la rendez ſterile

& impuissante. Par exemple, si nous n'avions jamais vû d'autres hommes que nos compatriotes, nous ne pourrions nous-mêmes nous persuader, qu'il y eût des hommes sur la terre, qui mourussent de vieillesse.

Eh quoi, interrompis-je, n'est-ce pas de vieillesse que meurent tous les animaux & toutes les plantes ; & leur exemple ne vous suffiroit-il pas, pour vous faire juger de la destinée de tous les autres hommes ? Nous faisons une grande difference, repartit *Taïfaco*, entre la viellesse & l'ancienneté. Les animaux & les plantes meurent, comme nous, d'ancienneté, mais non de vieillesse, à moins que quelque cause particuliere ne change ce cours ordinaire de la nature. Il en est ainsi des hommes : si nous n'observons point les Loix de santé établies depuis long-tems dans ce Païs : si nous nous livrons à un travail immoderé, ou à un

repos trop durable : si nous ne reprimons point nos passions, qui allument dans nos corps & y nourrissent un feu qui les consume ; il arrive alors que nous mourons neuf ou vieux, mais jamais anciens.

Nous entendimes alors le bruit d'une espece de violon qui fit rentrer toute la Compagnie dans la salle où nous avions soupé. *Taysuco* nous aprit, que l'usage étoit parmi eux de danser tous les jours après les repas du soir ; & que ce n'étoit pas une des moins importantes de leurs Loix de santé. Il ajouta, que ce seroit un grand plaisir pour les Dames de nous voir danser à la maniere d'Europe, si nous voulions bien leur donner cette satisfaction. Nous repondimes, Silva & moi, que nous danserions volontiers, mais que nous souhaitions ne le faire que les derniers ; afin de voir d'abord le goût de leurs danses, & d'ètre animés par leur exemple. Alors les plus

eunes de la famille commence-
ent cette eſpece de bal domeſti-
que, où tous danſerent ſucceſſi-
vement, tantôt ſeuls, tantôt deux,
tantôt quatre, & tantôt tous en-
ſemble, & toujours avec beaucoup
de juſteſſe & de grace. Lorſque
notre tour de danſer fut venu, je
priai celui qui joüoit du violon,
de repeter un certain air que je
lui avois entendu joüer, & dont
le mouvement étoit celui de la
Gigue, que je danſai avec l'a-
plaudiſſement de toute la Com-
pagnie. Pour Silva, il danſa un
pas de deux, où il brilla moins
par ſa bonne grace que par ſa le-
gereté.

Les Dames prirent alors congé
de nous, & ſe retirerent. Pour
nous, nous fumes conduits par
Tayſaco dans un apartement
compoſé de deux chambres
agréablement meublées, mais
ſans magnificence, où nous trou-
vames d'excellens lits. Voilà,
nous dit-il, où je ſouhaite que

vous goutiez les douceurs d'un profond ſommeil. Dormez tranquilement, aimables Etrangers ; & que les regrets & les inquietudes ne viennent point troubler votre repos.

A ces mots il nous ſalua civilement & nous dit adieu. Comme Silva & moi étions extremement fatigués, après avoir rendu grace à la Providence du ſoin qu'elle prenoit de nous, nous nous couchames, & fumes auſſi tôt enſevelis dans un profond ſommeil, dont nous ne ſortimes que le lendemain aſſez tard.

CHAPITRE VII.

Tayſaco explique à l'Auteur les Loix de ſanté établies parmi les Letaliſpons.

LEs alimens épurés que nous avions pris la veille, quoi qu'en grande quantité, à cauſe de notre apetit extrême, n'exci-

terent pendant la nuit aucun tumulte dans notre estomac. Quelque tems après que nous fumes éveillés, *Tayfaco* vint nous retrouver, & après nous avoir demandé obligeamment des nouvelles de la maniere dont nous avions passé la nuit, il nous fit déjeuner; puis il nous proposa une promenade vers un endroit agréable, où il nous assura que nous aurions du plaisir.

Aussi tôt nous sortimes de notre apartement & le suivimes, il nous fit d'abord remarquer la beauté champêtre de plusieurs maisons qui s'offroient à nos yeux. Ce n'est point l'usage parmi nous, dit-il, de bâtir des Villes comme vous. On dit que vous en avez en Europe de très-grandes; pour moi qui n'ai vû que les petites Villes, que les Espagnols ont baties dans le Chily je m'imagine que ces grandes Villes d'Europe doivent plutôt être un amas de prisons & de cachots, qu'une

ſuite de logemens commodes. Comment pouvez-vous conſerver un eſprit libre, au milieu d'une ſi grande multitude d'hommes? N'y êtes-vous pas ſans ceſſe aſſiegés de viſites & d'affaires, qui ſouvent ne ſont point les vôtres? Il me paroît que les Villes ſont aux hommes ce que les cages ſont aux oiſeaux. Ce feu celeſte qui eſt dans nous ne veut point être enfermé; il aime l'air & les champs. C'eſt-là qu'il penſe librement & à loiſir, & qu'il eſt plus à couvert des prejugés & des paſſions. Dans les grandes Villes, les vices en foule ne doivent point ſe ſentir, mais ſe gliſſer par tout, ſans qu'on s'en aperçoive. La vertu y doit être éclipſée & y perir preſque toujours par la contagion de l'exemple. La vie champêtre eſt toute en exercice & en action; ce qui aiguiſe l'appetit, endurcit & fortifie le corps. C'eſt donc avec beaucoup de ſageſſe que nos Loix nous defendent de bâtir des Villes. Si

nous le faiſions, il eſt vrai-ſemblable que nous perdrions bien-tôt le don d'une longue vie & le privilége de rajeunir.

Tayſaco nous demanda alors, en quoi conſiſtoient nos Loix de ſanté. Nous lui repondimes, que nous n'en avions aucunes, & que nos Legiſlateurs n'avoient jamais ſongé à prolonger notre vie; qu'au contraire la plûpart de nos Loix ne ſervoient qu'à en abreger le cours, par les fâcheuſes affaires qu'elles occaſionnoient. D'ailleurs, ajoutai-je, nous eſtimons & reverons un homme qui dort peu, qui travaille beaucoup, qui mene une vie auſtere, qui brave les injures de l'air, le chaud, le froid, la faim, la ſoif, & qui ne ſe nourrit que de mets ſans ſuc, qui échauffent ſon ſang & alterent ſa ſanté.

La vie n'eſt donc pas, ſelon vous, repliqua *Taïſaco*, le fondement de tous les biens, ni la ſanté le premier de tous les avan-

tages. Le Seigneur éternel du monde vous a-t'il donné une vie, pour la menager ſi peu? Eſt-ce ainſi que vous reſpectez ce don celeſte? Pour nous, qui regardons la vie comme le plus grand de tous les biens, nous tâchons d'en prolonger la durée le plus qu'il nous eſt poſſible; & de tenir notre ame le plus long-tems que nous pouvons dans le corps humain qu'elle anime actuellement & pour cela nos Loix contiennent des preceptes admirables.

Nous lui demandames alors, en quoi principalement elles conſiſtoient, & ſi elles étoient fort étenduës. Elles ne comprennent, nous repliqua-t'il, que quatre ou cinq articles, que je vais vous expliquer en peu de mots. La premiere Loi concerne l'air que nous devons reſpirer. Par cet article important, il nous eſt ordonné expreſſément, de choiſir toujours celui qui convient le plus à notre temperament, ſans

considerer ſi c'eſt notre air natal ou non: car l'air que nous avons commencé à reſpirer en naiſſant, ne peut nous être ſalutaire qu'autant qu'il a le degré de temperature qui nous convient. Pour connoître la qualité de l'air qui nous environne, nous avons des termometres, des barometres, des hygrometres, & des anemometres; & pour diſcerner celui qui nous convient davantage, nous avons parmi nous des hommes habiles, qui en obſervant attentivement la reſpiration de ceux qui les conſultent, jugent infailliblement de la nature de l'air que leur temperament exige. Il eſt demontré que l'air eſt l'auteur de la fermentation qui arrive dans toutes les ſubſtances fluides: Jugez du pouvoir qu'il a ſur nos corps, où il entre non-ſeulement par la bouche & par les autres conduits naturels, mais qu'il penetre encore par tous les pores exterieurs de la peau. Auſſi en

comparant les changemens que l'air cause dans le corps humain à ceux qu'y produisent les alimens, on trouve que ceux que l'air cause sont beaucoup plus considerables. En general un air sain nous est recommandé : & c'est pour cela qu'il nous est extrêmement defendu, comme je vous l'ai dit, de bâtir des Villes, qui élevent necessairement des vapeurs chargées de corpuscules grossiers, capables de corrompre la masse du sang. Un air trop subtil, tel qu'on le respire sur les hautes montagnes, peut être aussi très-nuisible, parce que la colonne n'y ayant pas assez de hauteur, & par consequent la compression de cet air étant foible, les poumons s'enflent, & la respiration devient plus difficile. (J'avertis ici en passant le Lecteur curieux que dans les barometres dont on se sert en ce Païs-là, on employe l'eau & non le mercure, conformement à l'opinion du

avant Boyle qui dit avoir ex-
erimenté que la compreſſion de
atmoſphere eſt bien plus ſenſible
ans le barometre, lorſque l'on
ſert d'eau, que lorſqu'on y em-
loïe le mercure.)

Le ſecond article, pourſuivit-
, regarde les alimens dont nous
evons faire uſage; je vous ai
eja dit, que par l'art de la Chi-
nie nous avions trouvé le ſecret
e les épurer & de les reduire à
ne eſpece de quinteſſence. Ce
'eſt pas qu'il nous ſoit abſolu-
nent defendu de manger les her-
es, les lugumes, les grains, &
es fruits, tels que la Nature nous
es offre, après les avoir aſſai-
onnés. Mais en ce cas il nous
ſt recommandé de ne point
ous en raſſaſſier, & d'éviter la
rop grande varieté, qui fait que
a fermentation eſt plus difficile,
a digeſtion plus lente, & que le
hile composé de trop de parti-
cules heterogenes, ne peut que
difficilement arriver à cette mix-

tion parfaite, qui eſt neceſſair à la nourriture de toutes les par ties du corps. A l'égard de l boiſſon, nôtre uſage eſt de n boire jamais l'eau froide, mai de la mêler avec de l'eau qui bouilli. Je ſçai que dans les ar deurs brulantes de l'Eté, il eſ plus agréable de boire l'eau, non ſeulement froide, mais glacée mais nous éprouvons que la gla ce, loin d'éteindre la ſoif, ne fai que l'augmenter; elle ferme pa ſa froideur les pores du Palais, & bouche les fontaines ſalivales d'où coule cet humide radical qui tempere la chaleur du ſang.

Le troiſiéme article regarde l'exercice du corps. La Loi nous recommande de le proportionner toujours à la nourriture que nous prenons; enſorte que ſi nous mangeons peu, nous travaillons peu, & que ſi nous travaillons beaucoup, nous mangeons auſſi beaucoup. C'eſt cette harmonie judicieuſe entre le travail & la

ourriture : qui fait que les maladies sont très-rares parmi nous, t que nous nous mettons en état e joüir du privilege singulier que Nature nous a donné de rajeur. Le mouvement des muscles reeille la chaleur assoupie, excite circulation du sang, favorise distribution des alimens, preent & dissipe les obstructions, & igmente la transpiration.

Le quatriéme article cencerne veille & le sommeil. La Loi ous defend de renverser l'ordre ie prescrit la Nature, & nous donne de donner la nuit au reos, & le jour au travail. Elle ous recommande de garder par port à l'un & à l'autre la proortion de trois à un. Car si le mmeil est necessaire pour deser le corps fatigué des travaux la journée, & pour détendre s fibres, il est certain que rien est plus capable de nous affoiir, qu'un trop long sommeil, ii nous fait perdre dans le repos

beaucoup plus d'eſprits, que no
n'en pouvons diſſiper par l'exe
cice.

Le cinquiéme article, con
nua-t'il, regarde les mouveme
dereglés de l'ame, auſſi contr
res à la ſanté, que les exercic
moderés du corps lui ſont fav
rables. Pour en prevenir les f
neſtes effets, on nous accoutum
dès l'enfance à reprimer nos pa
ſions, & à dompter l'amour prop
qui en eſt toujours le princip
On punit ſurtout très-ſeveremen
la colere, qui de toutes les pa
ſions eſt celle qui agit le plus ſ
le corps; car c'eſt alors que l'am
offenſée, réuniſſant en un inſtar
toutes ſes forces, pouſſe le ſan
& les eſprits au dehors, & agit
le cœur, dont les ſyſtoles ſon
ſi violens, par le flux impe
tueux des eſprits animaux, qu
le ſang precipité dans les arteres
au lieu d'entrer dans les veines
s'extravaſe en quelque ſorte, &
cauſe cette rougeur ſubite, qu

late ſur la peau d'un homme
trêmement irrité. Le contraire
rive dans ſa crainte, où il ſe
it une contraction generale de
utes les fibres, & où le ſang eſt
porté vers le cœur par les ar-
res; ce qui eſt cauſe que la pâ-
ur ſaiſit toujours le viſage d'un
omme effrayé. C'eſt ainſi que
r la liaiſon mechanique qui eſt
tre l'ame & le corps, les mou-
emens de l'ame agitant toute la
aſſe des fluides, léconomie na-
relle eſt renverſée. C'eſt donc
ec raiſon que pour conſerver
ſanté, & parvenir à une longue
e, nous nous exerçons de bon-
e heure à dompter nos paſſions;
que nôtre principale éduca-
on conſiſte dans une étude pra-
que des preceptes de la morale.
ous inſtruiſons ſur-tout les jeu-
es gens à faire un uſage moderé
es plaiſirs de l'amour, dont l'ex-
ès eſt ſi nuiſible & ſi honteux.

Vous autres Européens au con-
aire, ajouta-t'il, vous vous con-

tentez d'apliquer d'abord la jeu
neſſe à l'étude de pluſieurs Lan
gues ; & vous ſongez bien da
vantage à cultiver l'eſprit des en
fans qu'à leur former le cœur &
à deraciner leurs paſſions. Il a
rive même que par une exceſſiv
aplication à l'étude, vous altere
leur conſtitution. Sous pretext
d'imprimer profondement dan
leur cerveau les traces d'une i
finité de mots & de regles gram
maticales, vous en ébranlez le
fibres tendres & delicates : leu
memoire ſurchargée apeſanti
leur imagination, & affoiblit leu
jugement ; & la ſcience que vou
faites d'ordinaire entrer dans leu
ame par la crainte, * (ainſi qu
les Eſpagnols le pratiquent) leu
donne pour le reſte de leur vie
une timidité qui énerve leur eſ-
prit. Ce n'eſt pas que nous me-
priſions les Lettres ; mais nous n'y

* C'eſt un proverbe Eſpagnol *La ſciencia por lo ſangre entra*, c'eſt à dire, *La ſcience entre par le ſang.*

onnons qu'une aplication mo-
erée. La ſobrité par rapotr aux
iences nous eſt recommandée,
e même que par raport aux ali-
ens; parce que l'intemperance
e l'étude éteint la chaleur natu-
elle, interrompt & detourne le
ours des eſpris. La tête, le ſiege
e l'ame, & pour ainſi dire le
alais de la ſcience*, èchauffée
ar la continuelle action des fi-
res, & par la tenſion habituelle
es nerfs, ceſſe de diſtribuer dans
ous les membres les eſprits vi-
aux, dont elle eſt le principe;
e qui produit un abatement dan-
ereux, & une eſpece d'engour-
iſſement, qui precipite les jours
 hâte le trepas.

CHAPITRE VIII.

itterature des Letaliſpons. Reflexions ſur les vers rimés, & ſur les vers Latins.

NOus écoutions avec autant de plaiſir que d'attention

les maximes ſages & utiles, q
Tayſaco, nous expoſoit ; nc
étions ſurpris de trouver en l
une eſpece de Medecin, raiſo
nant clairement & avec juſte
ſur l'économie du corps humai
Mais en même-tems nous
pouvions nous imaginer qu'il
eût des Medecins dans un Pa
où les hommes vivoient ſi lon
tems. *Tayſaco*, s'étant aperçu
notre étonnement, nous dit, qu
effectivement il n'y avoit pe
ſonne parmi eux qui fit profeſſio
de guerir les autres, parce qu
chacun étoit Medecin de ſo
même ; en quoi ils ſuivoient l
exemples de tous les animaux
qui dans leurs infirmités ne pren
nent conſeil que de la nature
que d'ailleurs ils étoient très-ra
rement malades, & que cela n'a
rivoit que l'orſqu'ils violoien
leurs Loix de ſanté. Qu'en ce ca
ils conſultoient leur propre ra
ſon & leur experience ; & qu
par la connoiſſance de leur tem

rament, que chacun étudioit
ec attention, ils ſe gueriſſoient
ement.

Comme il nous avoit parlé du
gré d'aplication qu'ils don-
ient à l'étude des ſciences, &
l'eſtime qu'ils faiſoient des
ttres, je lui demandai quelles
ences ils cultivoient particu-
rement. A quoi il me repondit,
'en general ils les cultivoient
ites; mais que celles qui étoient
plus eſtimées parmi eux,
oient les Mathematiques & la
iſique; que communement ils
eferoient à l'étude des ſciences
blimes, celle des beaux arts;
s que la muſique, la poëſie,
loquence & la peinture, parce
e ces arts les amuſant agréa-
ement, & flatant leurs ſens,
ntribuoient à la conſervation de
ir ſanté, & à la prolongation
leur vie.

Nôtre poëſie, ajouta-t'il, ne
reſſemble pas à la poëſie des
pagnois, dont les vers malgré

la nobleſſe & la majeſté de leu
Langue, ont une cadence en
nuyeuſe & deſagréable, cauſé
par la grandeur affectée & mo
notone de leurs mots. D'ailleur
la rime, qu'ils regardent comm
un agrement, & qui à ce que j'a
oüi dire, caracteriſe les vers d
la plûpart des Nations d'Europe
me paroît une invention mepri
ſable, & une affectation pueril
Qu'y a-t'il de plus ridicule &
même de plus fatiguant pour l'o
reille, que ce retour periodiqu
de pareilles ſyllabes, placées re
gulierement au bout de chaqu
ligne, avec les mêmes meſure
& les mêmes poſes? Si rien n'e
plus agréable aux ſens que la va
rieté, comment a-t'on pû s'ima
giner, que des ſons uniformes &
ſemblables, puſſent flatter l'o
reille? La rime doit gêner inf
niment le Poëte, & ne peut rie
produire qui ſoit capable de don
ner de la force ou de la grace a
diſcours & d'émouvoir l'ame. J
n

: pouvois autrefois ſans rire en-
ndre les Tragedies des Eſpa-
iols, ou je voyois des Heros
ourir en rimant. Mais ce qui
e paroiſſoit le plus abſurde,
oit de voir que dans un change-
ent de Scene, celui qui en-
oit nouvellement ſur le theatre,
qui n'avoit pû entendre les
rs recitez immediatement a-
nt qu'il arrivât, ne laiſſoit pas
: rimer avec le dernier vers
i'on avoit dit en ſon abſence,
mme s'il l'eût oüi. En verité,
outa-t'il, je ne puis compren-
e votre gout Européen, ni la
anie de vos beaux Eſprits. Pour
ous, continua-t'il, nous n'avons
i'une verſification metrique,
mpoſée de ſyllabes longues &
eves, qui nous fournit une va-
eté harmonieuſe de ſons, qui
r les degrez divers de leur gra-
té, ou de leur rapidité, expri-
ent & excitent en même-tems
s mouvemens tranquiles ou im-
eteux de l'ame.

Tels étoient, lui repondis-je les vers des Grecs & des Ro mains, Peuples celebres de l'an tiquité, dont nous avons em prunté toutes les ſçiences & tou les arts, qui fleuriſſent aujou d'hui parmi nous. Quoique leu Langues ſoient éteintes, & qu n'y ait plus que celle des dernie qui brille encore un peu dans le tenebres de nos Colleges (parc que nous l'aprenons d'ordinai dans nos premieres années pou l'oublier, ou pour n'en faire au cun uſage le reſte de notre vie, il ſe trouve néanmoins des hom mes parmi nous, qui non conten de la cultiver, & de conſacre leurs veilles à en étudier les r gles & le goût, prennent enco plaiſir à compoſer dans cet Langue des vers admirables qu perſonne ne lit. Ces vers on beaucoup plus de force & de grac que les nôtres; & une preuve d leur merite & de leur beauté, e qu'il ſe trouve aujourd'hui d

Poëtes,qui quoique certains de n'être point entendus, ne laiſſent pas d'en faire.

C'eſt dommage, continuai-je, que le goût de cette verſification harmonieuſe ſe ſoit perdu, & que par un triſte effet de notre pareſſe & de notre ignorance, nous ſoïons reduits à lui préferer notre barbarie vulgaire. La Langue des anciens Romains étoit encore il y a cent ans celle de tous les ſçavans & de tous les beaux eſprits d'Europe, qui par le moyen de cet idiome commun, pouvoient ſans peine ſe communiquer mutuellement leurs lumieres & leurs decouvertes. Mais le deſir vain d'être lû & entendu des ignorans, leur a fait abandonner un langage, qui ne leur attiroit pas aſſez d'aplaudiſſeurs, pour raſſaſſier leur vanité. De-là vient qu'ils ne peuvent plus aujourd'hui s'entendre, que par le ſecours des Interpretes, ou qu'ils ſont obligez de perdre leur tems

à acquerir l'intelligence de plusieurs Langues vulgaires. Cet abus, ajoutai-je, est encore plus sensible par raport à l'Angleterre, qu'à l'égard de tous les autres Royaumes de l'Europe. Notre Langue seche & peu agréable n'est presque connuë que dans nos Isles ; & neanmoins c'est dans cette Langue que nos sçavans Anglois écrivent aujourd'hui. Il semble qu'ils craignent ou dedaignent de faire part aux Etrangers de leurs richesses. Peut-être aussi veulent-ils forcer en quelque sorte la Republique des Lettres d'adopter leur Langue, c'est-à-dire, de la mettre au rang des Langues sçavantes, & sur le pié de la Françoise & de l'Italienne qui depuis un certain nombre d'années sont en possession de cet avantage.



CHAPITRE IX.

Description du Village des Cerebellites, & des quatre Claveſſins, Reception d'un nouveau Cerebellite.

EN nous entretenant ainſi, nous arrivames inſenſiblement prés d'un Village très-fameux parmi les Habitans de cette contrée, & appellé dans leur Langue *Scaricrotariparagorgouleo*, dont les environs me ſurprirent, par la biſarrerie des choſes qu'ils offrirent à ma vûë. J'y vis ſur de hautes montagnes des prairies arroſées par le ſecours de pluſieurs pompes, & des vignobles au bord des ruiſſeaux; des jets d'eau ſur la pointe des rochers, des caſcades à chaque pas, avec des pavillons iſolez d'une architecture ſinguliere, expoſez à tous les vents, & ſur leſquels on appercevoit une infinité de giroüettes bruyantes, & de cadrans lunaires.

Vous voyez nous dit notre Conducteur, le fameux village des *Cerebellites* de notre Nation. Il eut beaucoup de peine à nous definir cette espece d'hommes, qu'il nous avoüa être au-dèla de toute definition; cependant nous comprimes que ces *Cerebellites* se raportoient à ce que nous appellons dans notre Langue Angloise *Magget-headed*, & à ce que les François appellent *Calotins*, gens dont le cerveau fecond, malgré le feu dont il est consumé, produit des choses etonnantes. C'est aujourd'hui, ajouta-t'il, le quatorziéme jour de la Lune, jour consacré parmi eux à la rejoüissance: je veux que vous soyez temoins de leurs amusemens, & de leurs exercices. Ce n'est point au reste chez des foux que je vous mene, ou si l'on veut les appeller ainsi, ce sont au moins des foux pleins d'esprit, & d'un caractere aimable. En verité sans cette espece d'hommes, que la

rovidence à semé sur la surface
e la Terre, pour le plaisir des
ages, il me semble que le sejour
n seroit assez triste. Aussi je crois
u'il n'y a point de Païs qui n'ait
es *Cerebellites*. Avançons d'a-
ord de ce côté-ci, continua-
'il, c'est dans ce gros pavillon,
que vous voyez à gauche, qu'ils
ont coutume de s'assembler.

Lorsque nous fumes arrivez à cet endroit, *Taïfaco* nous presenta d'abord au President de l'assemblée, petit homme, maigre, sec & agile, dont la tête chauve étoit couverte d'une calotte de metal plus brillante que celle de tous les autres. Tous les *Cerebellites* charmez de voir deux Etrangers assister à leurs jeux periodiques, nous comblerent d'honnêteté, & nous firent asseoir à la place la plus honorable; & peu de tems après on commença une espece de bal.

Ce qui attira le plus mon attention fut l'Orquestre, composé

de quatre claveſſins, qui ne fu-
rent touchez que l'un après l'au-
tre. Le premier, au ſon duquel o[n]
danſa, étoit composé de fils de lai-
ton, leſquels aboutiſſoient à u[n]
grand nombre de timbres, propor-
tionnez dans leurs volumes, don[t]
les battans mis en mouvemen[t]
par une main legere & ſçavante
formoient des accords argentins,
& rendoient un ſon également per-
çant & harmonieux, avec une ca-
dence digne de l'oreille des *Cerebel-
lites.*

Un concert ſucceda au bal, &
fut executé par une ſeule famille.
Le biſayeul chantoit le premier
deſſus, ſon fils le ſecond deſſus,
ſont petit-fils la baſſe, & ſon ar-
riere petit-fils la haute-contre.
On ne ſe ſervit point dans ce
concert du claveſſin à timbres,
qui auroit rendu un ſon trop écla-
tant, pour pouvoir agreablement
accompagner les voix; mais d'un
autre claveſſin aſſez pareil aux
nôtres, excepté que les touches

au lieu de faire mouvoir des sauteraux, & d'ébranler par leur mouvement des cordes de fil de laiton, faisoient tourner par des ressorts cachez une certaine quantité de petites rouës de bois enduites d'une espece de colophane, dont chacune en tournant faisoit resonner la corde de boyau qui lui étoit contiguë, à peu près comme dans nos viélles, où c'est une rouë qui sert d'archet.

Ce Clavessin me parut infiniment au-dessus des Clavessins d'Europe, sur lesquels, comme le sçavent ceux du metier, on ne peut executer, ni tenuës, ni diminutions, ni augmentations de son, & qui ont toujours une espece de dureté & de secheresse, quelque parfaitement qu'ils soient touchez. Celui-là au contraire étoit d'une douceur extrême, proportionné à sa force : on y pouvoit aisément tenir, flatter, pincer, diminuer, & enfler les tons ; ensorte que je crus entendre un *concerto* de

Corelli ou de Vivaldi executé par
deux violes de Chelles, & quatre
violons d'Italie.

Je fais construire actuellement
par un habile Ouvrier de Lon-
drès un Clavessin pareil à celui
que je viens de decrire ; & je ne
doute point qu'il ne reduise un
jour tous les clavessins de l'Eu-
rope, qui ont été jusqu'ici en
usage, au rang de la guittare, du
luth, & du Théorbe : instrumens
aussi surannez que les personnes
qui se plaisent à en joüer. Cepen-
dant j'ai jugé à propos d'y faire
quelque changement, suivant les
avis d'un des premiers joüeurs
de clavessin d'Angleterre. Au
lieu de cette multitude de roües
dont chacune en tournant ébran
le la corde qui lui repond, il m'a
dit qu'il étoit plus à propos de le
reduire toutes à une seule d'une
grandeur proportionnée à celle
du clavessin, laquelle tourner
toujours par le mouvement qu
lui donneroit le pied du joüeur

Qu'ainsi au lieu que dans le cla-
vessin des *Cerebellites*, c'est la
petite roüe qui va chercher la
corde, ici au contraire ce sera
la corde qui cherchera la grande
roüe, ce qui est plus simple: plus
naturel, & plus aisé à executer.

Ce concert serieux fut immediatement suivi d'un autre petit concert burlesque, qui me rejoüit beaucoup, & qui fut executé avec le troisieme clavessin, organisé d'une façon nouvelle. On avoit rangé dans quinze differentes cages autant de petits cochons de differents âges ; sous chacune des touches du clavessin étoient perpendiculairement attachées de longues éguilles, dont la pointe partoit immediatement sur le dos de ces animaux, selon que le Musicien apuïoit ses doigts sçavans sur les touches du clavessin ; les longues éguilles ne manquoient point de piquer les cochons qui étant proportionnez dans leur grandeur, ren-

doient aussi par leurs cris plain-
tifs des tons proportionnez, le
uns à la tierce, les autres à la sixte
ceux-ci à la quinte, & ceux-là
l'Octave. Ceux qui étoient des-
tinez à faire la basse paroissoient
assez gros, & sembloient articu-
ler *Hovvhn*, comme les autre
plus petits sembloient prononce
Hovvinh. Et afin que le son, qu
rendoit chacun des ces animaux
finit regulierement & avec pré-
cision, & ne causât aucune caco-
phonie, il y avoit à cette espece
d'orgues des pedales, qui par le
moyen de plusieurs corroyes fai-
soient, quand on vouloit, taire
les cochons, dont le museau se
trouvoit bridé & serré, selon que
le joüeur appuyoit son pié sur les
touches. J'ai assisté quelque fois
à des concerts, où les accords
etoient moins justes, & les voix
moins passables. L'Inventeur de
cet instrument nous dit, qu'il
dressoit actuellement des chats,
& leur aprennoit à chanter, con-

formement aux idées d'un ingenieux *Cerebellite*, qui avoit publié un Livre ſur ce ſujet.

Mais ce qui me cauſa un extrême plaiſir & me donna une haute opinion des *Cerebellites*, fut le quatrieme claveſſin, inſtrument dont nous n'avons jamais eu d'idée en Europe. La longue vie des Peuples de ce Pays leur donne lieu de chercher la perfection & de la trouver; chez nous au contraire la vie eſt courte & l'art eſt long. Cet inſtrument, qui dans ſa conſtruction reſſembloit en effet à un claveſſin, & à qui pour cela on donnoit ce nom, quoiqu'il n'eut aucun raport à la Muſique, s'apelle dans la Langue du Païs *tir-à-flouc* c'eſt-à-dire, claveſſin oculaire, ou *tir-à-crac*, c'eſt-à-dire, claveſſin dramatique, & ſert uniquement à la repreſentation de la Comedie automatique. Un *Cerebellite* très verſé dans cet art, par le mouvement rapide & les

divers flexions de ses doigts agiles, qu'il apuïoit sur differentes touches, faisoit paroître & mouvoir sur un théatre, qui s'élevoit au bout du clavessin, plusieurs figures semblables à nos marionnettes, & les animoit par les situations; les postures, les attitudes & les gestes divers, que ses doigts intelligens leur communiquoient. & par une espece de voix fort jolie qu'il leur prêtoit en deguisant & modifiant la sienne de cent façons differentes qui me surprirent.

Le Poëte auteur de la piece, representée par le clavessin dramatique, étoit present. C'est une grande ame, me dit *Taïfaco*, qui ne travaille point en vûë de s'acquerir une gloire chimerique, qu'il meprise. Il ne se propose dans ces sortes d'ouvrages qu'une honnête utilité. Comme on a lancé contre lui quelques petits traits satiriques, au sujet du motif qui lui fait exercer ce metier, son courage philosophique lui a fait

rendre pour devise un âne mangeant des chardons, avec ces mots: *Qu'ils me piquent, pourvuqu'ils me nourrissent* : pour faire connoître qu'il se met peu en peine des railleries piquantes que lui attirent ses vers sifflés du Public, mais trés-bons au gré de son estomac, qui leur donne toujours son suffrage.

Aprés tous ces divertissemens, on nous annonça qu'on alloit recevoir un nouveau *Cerebellite*, qui par une infinité d'actions éclatantes, & par quelques ouvrages d'esprit, avoit merité d'être associé à cet illustre corps. On nous assura que ce digne Proselite avoit beaucoup brigué cet honneur, qui jamais ne s'accordoit qu'aux plus vives & aux plus pressantes sollicitations. Enflé d'une orgueilleuse modestie, & affectant l'air d'un sage temeraire, il s'avança au millieu de l'assemblée, & s'étant mis à genoux aux pieds du President, il jura d'abord d'observer tous les status du Corps,

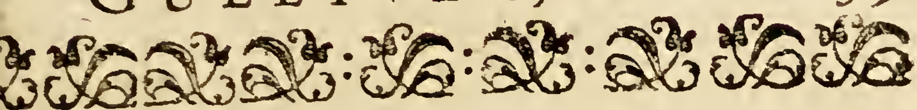
qui se raportoient tous à trois cl
comprenant toute la vie huma
c'est-à-dire aux pensées, aux par
& aux actions.

Par raport aux pensées, il pro
solemnellement, 1. de su
toujours les premieres, & de
voir jamais égard aux second
Parce que par raport à un C
bellite, il est faux que les sec
des pensées soient preferables
premieres. 2. De ne penser
mais comme le commun des ho
mes, mais de chercher toûjo
le neuf, le singulier, & le h
di. 3. De regarder le goût, n
comme une partie du jugement, m
comme un *sixieme sens*. Par ra
port aux paroles, il promit.
De parler beaucoup, & d'avoir po
cela toujours dans la memoire u
abondante provision de contes bo
on mauvais. 2. De s'accoutum
à ne penser qu'immediatement apr
avoir parlé. 3. De s'exprimer to
jours d'une façon neuve & partic
liere. Enfin par raport aux action

s'engagea à meprifer ce qu'on
pelle coutume, ufage, bien-
ance, & à donner au moins une
is par an quelque fcene agrea-
e au public. Après la preftation
ferment entre les mains du Pre-
lent, le Recipiendaire reçut de
i la marque honorable de fa nou-
lle dignité, qui confiftoit en une
lotte de metal brillant. Il pro-
nça alors un difcours de remerci-
ent, où l'on m'affura, que fe-
1 l'ufage il avoit fait une fatyre
genieufe contre le corps où il en-
it.

Je remerciai mon conducteur
m'avoir fait paffer une journee
agreable, & je lui dis que c'é-
t dommage, que les *Cerebel-*
s de mon pays n'euffent pas de
eilles affemblées, & ne formaf-
t pas un Corps particulier; qu'à
erité les François, Peuple voifin
notre Ifle, en avoient fait une
èce d'Ordre ou de Regiment;
is qu'on y enrolloit d'ordinaire
gens malgré eux, ce qui étoit

conrraire à la liberté d'une Nation, qu'ils n'avoient entr'eux aucune ſocieté; qu'a peine même ils ſe connoiſſoient, que la plûpart n'entendoient point raillerie, ſurtout s'ils étoient conſtituez en quelque dignité ; & qu'ils regardoient les ſuffrages & les lettres d'aſſociation, dont on les honoroit, comme des ſatyres perſonnelles ; que neanmoins rien n'étoit plus utile que ces lettres apellées *brevets*, puiſqu'elles pouvoient ſervir à corriger quelques François de leur ſot orguëil, & à reprimer leurs ſaillies extravagantes ; que l'aprehenſion d'être malignement incorporez dans ce burlesque Regiment ; les empéchoit ſouvent de ſe rendre ridicules avec éclat : en ſorte que cette folle ſocieté étoit pour eux une école de ſageſſe, ou plutôt un preſervatif contre la folie.



CHAPITRE X.

Mœurs & gouvernement des Letalispons. Ce qu'ils pensent au sujet de la Souveraineté.

COmme j'ai toujours eu la curiosité dans les differents païs ou la fortune m'a conduit, de m'informer des usages particuliers des Peuples & de la forme de leur gouvernement, je crois que le Lecteur attend de moi, que je lui dise quelque chose des mœurs & du gouvernement des *Letalispons*. On a vû jusqu'ici que cette Nation raporte tout à la conservation de la vie, que leur sagesse regarde comme le fondement de tous les biens. Par un effet du soin extrême qu'ils prennent de leur santé, ils fuyent tout ce qui peut alterer la paix de leurs ames, C'est pour cela qu'on ne les voit jamais en colere. Ils ne se haïssent point, ils

ne ſe perſecutent point, ils ne
dechirent point l'un l'autre pa
des mediſances malignes, où pa
des calomnies cruelles. Perſonn
n-a d'ennemis, parce que perſonn
n'eſt offenſé par un autre, & qu
s'il échape à la fragilité quelqu
choſe qui puiſſe bleſſer, il eſt pa
donné auſſi-tôt que reparé.

Je me ſouviens que leur ayan
dit un jour, que dans mon Pa
un homme offenſé étoit toujou
deshonnoré, s'il ne tiroit ven
geance de l'injure qu'il avoit re
çuë, ils me repondirent que parm
eux le deshonneur étoit toujour
du côté de l'offenſſeur, qui pa
ſon offenſe avoit commis une in
juſtice, & que pour en perdre l
temoin, c'étoit proprement à lu
de ſouhaiter la deſtruction de l'of
fenſé, s'il étoit permis de ſou
haiter la deſtruction de quel
qu'un. Ils ne pouvoient conce
voir, comment des hommes rai
ſonnables mettoient l'épée à la
main, & s'expoſoient non-ſeule-

ent à tuer un autre homme
ur une parole, & quelquefois
ur un geste, mais encore à être
ez eux-mêmes, pour laver leur
opre affront. Sans cela, leur
ois-je, nous nous insulterions fre-
emment ; la crainte de la ven-
ance contribuë à notre politesse,
on a remarqué qu'elle regne bien
us parmi ceux qui portent à leur
té dequoi punir ceux qui la
essent, que parmi ceux à qui
ır état interdit cet ornement
eurtrier.

Vous vous respectez donc re-
roquement par poltronerie,
e repliqua-t'il, & vous ne vous
enagez, que parce que vous
us craignez. Ne vaudroit-il pas
eux le faire par équité & par
son ? Mais vous, à qui l'exer-
e de la vengeance est si fami-
r, comment la connoissez-vous
mal ? Tuer un ennemi, ce n'est
int vengeance, c'est pure cruau-
, car se venger, c'est causer du
plaisir à celui qui nous a of-

fenſé, & l'en faire repentir- Or ét
tué, comment ſe repentirat'il
eſt à l'abri de tout mal, tandis c
le vengeur reſte dans la peine,
vré à ſes remords, & à la crai
des chatimens.

Qu'on ne ſoit point etonné
ce raiſonnement ſingulier.
Letalispons ont horreur de l'ef
ſion, non-ſeulement du ſang
main, mais encore de celui
moindre animal, ainſi qu'on
pû remarquer ci-deſſus. Cep
dant l'amour de la Patrie & la
ceſſité de ſe defendre font qu
ſe battent très-courageuſeme
quand quelques peuples des I
voiſines viennent les attaqu
parce qu'il eſt permis, ſelon e
de verſer le ſang de ceux qui v
lent verſer le nôtre; mais on
les voit point dans le ſein de
paix, au millieu de leur Patrie
de leurs familles, porter des
mes dangereuſes, pour ſe f
reſpecter ou craindre. Ils ne s
ment que pour detruire les b

eroces, ou pour repouſſer les en-
emis de la Patrie.

Les mariages ne ſe font point
hez eux, comme parmi nous,
ù les filles ſont toujours à char-
e à leur famille, & où les plus
lies, lorſqu'elles ont peu de
ien, ont beaucoup de peine à
ouver des maris. Là les filles
achetent & une belle fille fait
oujours la fortune de ſon pere;
elles qui ſont d'une beauté me-
iocre ſont d'ordinaire épouſées
ratis. A l'égard de celles qui
ont très-laides, & qui ont le
orps & l'Eſprit mal tournez, elles
uinent ſouvent leur malheureux
ere, qui ſelon la Loi eſt toujours
bligé de leur trouver un epoux.
u reſte l'eſprit eſt toujours mis
n compenſation, ſoit par raport
ux belles, ſoit par raport aux
aides. D'un autre côté un jeune
omme achete toujours à meil-
eur marché qu'un homme âgé.
Un garçon bien fait & plein d'eſ-
rit a quelquefois pour rien une

fille très-jolie & très-ſpirituell
Tout eſt mis dans la balance d
part & d'autre. On n'oublie pa
non plus de faire attention à la for
tune de celui qui épouſe.

Ces Peuples n'ont point, com
me nous, une ſoif inſatiable des ri
cheſſes : cependant ils ne les mepri
ſent pas ; ils blâment même ceu
qui par un eſprit philoſophiqu
paroiſſent s'en mettre peu en pein
& n'en faire aucun cas. Mepriſer l
richeſſe, diſent-ils, c'eſt mepriſ
l'occaſion de pratiquer pluſieu
vertus. La pauvreté ne donne lie
que d'exercer le courage & la pa
tience : l'abondance au contrair
fournit les moyens de faire paroîtr
de la temperance, de la modeſti
du deſintereſſement, d'être libera
& genereux.

Ils font beaucoup d'eſtime d
la beauté, ſoit des hommes, ſoi
des femmes, non par raport a
plaiſir qu'elle peut cauſer par le
charmes exterieurs, mais à cauſ
de la relation qui eſt entre l
con

orps & l'eſprit. Ils ſont perſuadez u'en general une perſonne laide : mal fait de corps a l'eſprit de nême, & qu'un bel homme ou ne belle femme ont preſque tou- ours l'ame belle , à moins que éducation n'ait aporté quelque hangement à ce cours ordinaire e la Nature. Ce qui me rapelle : mot de Socrate , qui en parlant e lui-même, diſoit, que la lai- eur de ſon corps étoit le ſigne e celle de ſon ame, mais qu'il voit un peu diminué celle-ci par :s ſoins. Ce n'eſt pas qu'ils regar- ent cette regle comme certaine & ivariable ; mais ils croyent que eux qui dementent leur bonne hyſionomie ſont plus coupables ue les autres, parce qu'ils trom- ent les yeux, en trahiſſant la pro- neſſe publique, que la Nature a acée ſur leur viſage. A l'égard de eux qui ſont difformes & contre- its, comme ils ne trompent per- nne, ils leur paroiſſent moins pu- iſſables.

La Juſtice s'adminiſtre chez les *Letalispons* avec beaucoup de droiture & d'équité. Ce qu'il y a de ſingulier, & ce qui paroitra incroyable en Europe, eſt que les procès ne produiſent aucune haine entre les plaideurs; ils ſe regardent reciproquement comme des hommes qui ſoutiennent deux opinions differentes ſur un ſujet problematique. Chacun defend ſon droit ſans animoſité, ſans aigreur. Les deux parties ſont même obligées par la Loi de manger enſemble, au moins les deux derniers jours qui precedent immediatement le jugement definitif; & l'uſage eſt, que celui qui perd ſa cauſe, ne manque point de rendre viſite à celui qui l'a gagnée, pour lui en faire compliment.

L'Etat étoit autrefois monarchique, & la couronne élective. Mais depuis environ un ſiecle le gouvernement eſt devenu Republicain; non par aucune revolte des Sujets contre leur Prince le-

gitime, ou par l'inconſtance & la legereté du Peuple, mais par l'impoſſibilité de trouver dans le Païs un homme raiſonnnable, & digne d'être Roi, qui voulut l'être. Comme j'avois de la peine à me perſuader que c'eût été là le veritable motif, qui eût cauſé cette revolution, *Taïſaco* me dit un jour, qu'il étoit ſurpris que j'euſſe de la peine à comprendre une choſe ſi naturelle; & pour me la faire mieux concevoir, il me peignit ainſi les incommoditez de la Roïauté, telles qu'il ſe les imaginoit.

Les avantages de ce rang, me dit-il, qui ſemblent ſi flateurs & ſi brillans, ſont foibles & peu ſolides. Il eſt vrai que l'éclat de la ſouveraineté ébloüit le vulgaire : ce ne ſont qu'honneurs & que reſpects : une puiſſance abſoluë, dont depend le bonheur & le malheur de pluſieurs hommes, beaucoup de richeſſes & de magnificence : la joüiſſance aiſée de toutes les choſes qui flattent le

plus vivement les ſens ; voila ce qui peut rendre le ſort d'un Roi digne d'envie, Mais comparez avec ces avantages frivoles les miſeres réelles d'un Souverain ; vous verrez qu'il eſt très à plaindre, & que de toutes les conditions c'eſt peut-être la moins heureuſe.

Quel aſſemblage de talens rares & de qualités ſuperieures n'exige pas le role de Roi, pour le bien joüer ſur la ſcene de ce monde ! S'il eſt difficile de ſe gouverner ſoi-même, quelle difficulté n'y a-t'il pas à gouverner un peuple nombreux, à s'en faire craindre & aimer, à corriger les abus, ſans bleſſer les prejugés, & à ſe rendre puiſſant, ſans devenir odieux ? Un Roi doit être meilleur que tous ceux à qui il commande, & faire voir en lui le modele de toutes les vertus. Mais comment les alliera-t'il avec la politique ? Comment ſe rendra-t'il redoutable à ſes ennemis, ſans fouler ſes Sujets ? S'il

eſt pacifique on l'accuſera d'indolence & de foibleſſe; s'il eſt Guerrier, il fera murmurer ſes voiſins, & gemir ſon peuple; les plaiſirs qu'il goûte, ſont-ils capables de le dedommager des fatigues que lui cauſeut les affaires de ſon Etat? Ces plaiſirs ſont bien au-deſſous de ceux dont jouït un particulier; Ils s'offrent à un Roi, ſans qu'il les cherche; il ne les achete point, comme nous, par des ſoins agréables; il n'en connoît point le plus piquant aſſaiſonnement, qui eſt la difficulté & la reſiſtance? il n'agit point dans ſes inſipides plaiſirs, il gliſſe, il ſommeille.

Par raport aux plaiſirs de l'Eſprit, un Roi ne goute jamais purement celui de l'aprobation & de la loüange: il ſçait qu'elle ne lui eſt point donnée par des perſonnes libres, qui puiſſent la lui refuſer. Il n'eſt aſſuré de reuſſir à rien, ſi ce n'eſt à dompter un cheval; car en tout autre exercice tout flechit

ſous lui, & lui cede l'avantage; le cheval ſeul n'eſt ni Flateur ni Courtiſan,

La grandeur d'un Roi le géne. Sans ceſſe privé de la liberté de voyager, il eſt en quelque ſorte priſonnier dans ſon Royaume, & captif dans ſa Cour, où il ſe trouve preſque toujours environné d'une foule importune de Courtiſans, qui l'obſervent & l'étourdiſſent, les uns de leurs demandes, & les autres de leurs remerciemens. Il eſt hors d'état de gouter les douceurs de l'amitié, qui n'eſt qu'entre les égaux. Tous les ſervices qu'on lui rend partent ou de la coutume, ou de la contrainte, ou de l'ambition. Auſſi voyons-nous les mechans Princes auſſi-bien ſervis que les bons: mêmes reſpects, mêmes ceremonies, mêmes éloges.

Mais ce qui fait le plus grand malheur des Souverains, eſt que la verité les fuit; ils ne voyent d'ordinaire que par les yeux

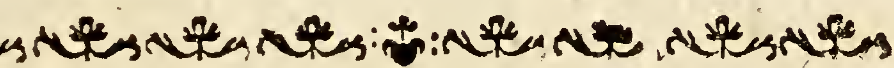
autrui ; & ſouvent les yeux dont
s ſe ſervent, empruntent encore
: ſecours de pluſieurs autres yeux,
ıſquels ils ſe fient & qui les trom-
ent. De-là vient que ſouvent ils
ecompenſent le vice & maltraitent
u negligent la vertu.

Je repondis à *Taïfaco*, que ce
'étoit pas ainſi que dans le reſte
lu monde on regardoit la Roïau-
é ; qu'un Roi y paſſoit pour
'homme le plus heureux de ſon
Royaume ; que pour avoir la
gloire & le bonheur de regner
ſur une petite contrée, quelque
fois un homme ſeul ébranloit une
grande partie de l'Univers, &
faiſoit perir un million d'hom-
mes, dont la moitié ſe battoit
pour ſes interêts, & l'autre pour
ceux de ſon rival ; qu'une maxi-
me reçuë parmi les conquerans
ambitieux, étoit que le crime
ceſſoit de l'être, quand il pro-
curoit une Couronne ; que toutes
nos Hiſtoires étoient remplies de
Souverains trahis & detrônez,

de Sujets rebelles devenus Usurpateurs, de Tirans qui avoient sacrifié à leur élevation tous les sentimens de la Nature & de l'honneur, & qui ne s'étoient maintenus sur le Trône, que par les ravages & les massacres; que la fureur de regner avoit autre fois renversé la plus puissante Republique de l'Univers; qu'un homme avoit eu l'ambition de gouverner seul la moitié du monde, & y avoit réussi; & qu'il s'étoit trouvé parmi nous des Potentats qui avoient aspiré à donner des Loix à toute la Terre.

Jugez de-là, ajoutai-je; que la condition d'un Souverain ne nous paroît pas si malheureuse qu'à vous. L'éclat de la Couronne éblouïit tellement nos yeux, que nous n'y voyons point du tout ce que vous y voyez. Il n'y a personne parmi nous, qui ne sacrifiât volontiers ce qu'il a de plus cher, à la gloire d'être assis sur le trône, s'il pouvoit se flatter rai-

nablement d'y monter. Le bonr de cet état paſſe même pour ndubitable, que lorſque nous lons exprimer qu'un homme eſt ireux, nous diſons ordinairent qu'il eſt heureux comme un i. Nous comptons pour rien, embarras de ce rang ſuprême. ſt à nos yeux l'objet le plus déble, parce que nous ignorons tout poids d'une Couronne portée diement.



CHAPITRE XII.

Hiſtoire de Taïfaco & d'Amenoſa.

UN jour que je m'entretenois avec *Taïfaco* à l'ome d'un bocage, où l'on reſpit un air frais & pur, je lui dendai, pourquoi il avoit autres quitté ſon païs, pour aller au ily; Si ç'avoit été par le deſir commercer utilement, ou par e curioſité ſemblable à celle i m'avoit fait abandonner ma

Patrie pour connoître les Mœurs d
peuples éloignés. Non me repondi
il, ce ne fut aucun de ces motifs q
m'engagea à faire ce voïage, l'amo
ſeul me le fit entreprendre.

A l'âge de dix - huit ans, j
devins amoureux d'une fille nom
mée Amenoſa, dont la jeuneſ
& les agremens m'avoient cha
mé, & dont le pere paſſoit pou
un des hommes des plus riche
de cette Iſle. J'eus le bonheur d
lui plaire; elle reçût mes vœu
& nous aurions été dès - lors heu
reux l'un & l'autre, ſi la medio
crité de ma fortune qui n'avoi
point été dedaignée de la fille
n'eut été mepriſée du pere. Mai
lorſque je la lui demandai en ma
riage, il me la refuſa durement
en me diſant que je n'avois poin
aſſez de richeſſes. Voyant que j
n'étois malheureux, qu'à cauſ
de mon peu de bien, je reſolu
de tenter toute ſorte de moïen
honnêtes pour l'augmenter. Dan
cette reſolution je fus pluſieur

jours ſans ſçavoir quel parti prendre. Il eſt aiſé de former le deſſein d'être riche, mais il eſt difficile de bien choiſir les moïens de le devenir.

J'étois dans cet embarras, accablé de triſteſſe & reduit au deſeſpoir, lorſque je rencontrai un jour ſur le bord de la Mer, où j'étois tenté de me precipiter, un de mes amis intimes, nommé *Haſco*. Dès que je l'apperçus, je voulus m'éloigner; mais auſſitôt accourant vers moi, il me retint; & m'ayant demandé affectueuſement le ſujet de mon chagrin & de ma triſte reverie, il m'obligea par ſes tendres importunitez à le lui decouvrir. Si le Ciel, me dit-il alors, m'avoit donné autant de richeſſes qu'au pere de la belle *Amenoſa*, je les partagerois volontiers avec vous pour vous la faire obtenir; mais vous ſçavez le peu de bien que j'ai herité de mes peres, & je ſuis reduit à ne pouvoir vous offrir

que mes ſteriles conſeils. J'ai entendu dire, ajouta-t'il, que du côté de l'Eſt, il y avoit une Terre fertile en or, ſource de celui qui eſt rapandu dans cette Iſle; mais que depuis environ un ſiecle des hommes extraordinaires, armez de foudres & d'éclairs, l'avoient conquiſe, & en avoient égorgé ou foudroïé preſque tous les Habitans: ce qui avoit interrompu le commerce que nous avions avec ces Peuples, & avoit rendu l'or moins commun parmi nous. Si vous m'étiez moins cher, pourſuivit-il, je vous conſeillerois de vous tranſporter dans cette riche contrée; peut-être que le Ciel favorable à vos deſirs, vous y feroit trouver les moyens d'en revenir chargé d'or. Mais les dangers où ce penible voïage vous exposeroit, ne me permettent pas de vous donner en ami un ſi funeſte conſeil.

Ah! repris-je, les perils les plus affreux n'éffrayent point mon ame. Trop heureux! ſi en

courant les plus grands dangers, je pouvois meriter ma chere Amenoſa. Je vous rends grace cher ami, de l'idée que vous venez de me communiquer. Le Ciel touché de mes maux vous l'a inſpirée : ç'en eſt fait, je partirai. *Haſco* me voulut alors detourner du deſſein que je venois de prendre, & qu'il m'avoit lui-même ſuggeré ; mais voyant que j'étois inflexible : Eh bien, dit-il, puiſque vous voulez vous expoſer à perir, & que je ſuis la cauſe de votre funeſte réſolution, je veux vous accompagner dans votre voyage, & en partager avec vous tous les dangers. Il eſt juſte que l'auteur du projet ſoit le temoin du ſuccès. Je combattis envain une generoſité ſi heroïque, je fus contraint d'accepter ſes offres, & nous nous diſpoſames à partir enſemble.

La veille de mon depart j'allai trouver *Amenoſa*, pour lui dire adieu, & l'informer de mon deſſein. Elle fut inconſolable, &

maudit cent fois cette eſtime des richeſſes, qui s'oppoſoit à notre bonheur, & alloit peut-être me couter la vie. Elle fit ſes efforts pour me detourner d'un voïage ſi perilleux, mais je le lui peignis moins dangereux qu'il n'étoit ; je la conſolai par l'eſpérance d'un prompt & heureux retour, & la quittai, après nous être juré l'un à l'autre un amour éternel.

J'allai le lendemain dans l'endroit ou *Haſco* m'avoit promis de ſe rendre, & nous marchames l'un & l'autre vers le bord de la Mer, où nous nous mimes dans un canot que nous avions fait preparer & remplir de quelques proviſions. L'eſpace qui nous ſepare du Chily eſt d'environ ſoixante lieuës. Nous avions fait aſſez heureuſement la plus grande partie du chemin, à la faveur d'un vent d'oüeſt qui enfloit notre voile, l'orſqu'il s'éleva tout à coup un orage, qui nous mit dans un extrême peril. Nous amena-

mes la voile, & nous luttames avec nos rames contre la fureur des vagues irritées. Notre canot fut trois fois submergé ; mais comme il étoit d'une écorce également legere & solide, nous sçumes, en nous jettant trois fois à la nâge, l'èmpecher de s'enfoncer entierement, & le retourner avec adresse. Cependant une vague impetueuse, haute comme une montagne, vint nous enveloper, & accabla mon compagnon, que je ne vis plus depuis. Il fut enseveli dans les flots, & je perdis helas ! un ami tendre & genereux, dans une triste circonstance où son secours m'étoit le plus necessaire. Pour moi, je me tins fortement attaché au canot, que je retournai, comme j'avois deja fait plusieurs fois. Le trouble où j'étois, m'empêcha de sentir la perte que je venois de faire aussi vivement que je la ressentis dans la suite. Je ne songai alors qu'à me preserver du nauffrage, & qu'à defendre mes jours.

Cependant le vent cessa & les flots se calmerent. Tout fatigué que j'étois, je me mis à ramer jusqu'au soir, qu'il s'éleva un petit vent assez favorable, qui me donna lieu de mettre la voile & de me reposer. J'avançai beaucoup pendant la nuit, ensorte que le lendemain vers le midi je vis terre. Au bout de trois heures j'eus enfin le bonheur d'aborder à une pointe, apellée le Cap d'*Acchamqui*, au-dessus d'*Angud*. Je marchai jusqu'au soir sans trouver aucuns Habitans, ce Païs étant sterile & desert. Cependant je me nourris de quelques racines assez mauvaises, & de quelques fruits sauvages, que je trouvai sur la côte; & je passai la nuit sur un arbre, où je dormis peu.

Le lendemain ayant long-tems marché du côté du Nord, je rencontrai sur le soir quelques Naturels du Pays, qui frappez de mon habillement étranger, s'aprocherent de moi, & me firent plusieurs

ueſtions ſur le deſſein qui m'a-
ienoit dans leur Païs Notre
angue ne differe preſqu'en rien
e celle de ces peuples ; parce
ue ; ſi l'on en croit la tradition,
otre Iſle a été anciennement peu-
lée par une Colonie de la con-
rée la plus meridionale du Chily.
insi j'entendis leur langage, &
s purent entendre le mien. Je
eur repondis donc avec politeſſe que
étois un *Letaliſpon*, qui avoit eu
curioſité de voir un peuple,
ont nous tirions notre origine, &
vec lequel nous avions autrefois
té étroitement unis, avant qu'il
uſſent été ſubjugez, & que leur
aïs eût été envahi par de cruels
trangers.

A ces mots les larmes paru-
ent couler de leurs yeux ; ils me
eignirent en general tous les
aux que ces impitoyables vain-
ueurs leur avoient cauſez, & ils
e firent enſuite entrer dans leur
aiſon, où ils me traiterent avec
eaucoup d'humanité. Ils me di-

rent que je pourrois demeurer avec eux, autant de tems que je voudrois ; que par rapport à la liaiſon que leurs peres avoient autrefois euë avec les *Letaliſpons*, & à notre eſpece de filiation, ils me regardoient comme un de leurs compatriotes. Mais ils me conſeillerent de ne point paroître aux yeux de leurs Tyrans (c'eſt ainſi qu'ils apelloient les Eſpagnols qui les avoient ſubjuguez.) Ils croiroient peut-être, me dirent-ils, que votre Païs produit de l'or comme le nôtre : ils vous contraindroient de les y conduire : ils égorgeroient vos femmes & vos enfans, pour vous obliger de leur decouvrir vos treſors, & vous immoleroient enſuite vous-même, pour aſſouvir leur cruauté. Prevenez ces malheurs, en ne vous montrant, que lorſque vous aurez pris nos manieres, & que vous pourrez paroître né dans ce Païs.

Je les remerciai de leur conſeil & leur demandai, ſi les Eſpagnols

ient ſeuls en poſſeſſion des
nes d'or, & s'il n'étoit permis
à eux d'en aprocher. Eux ſeuls,
repondirent-ils, en retirent
t le profit. Ils ont injuſtement
vahi ce que le Ciel nous avoit
nné en partage, & ils vou-
ient encore nous contraindre
nous enſevelir dans les entrail-
de la Terre, pour ſervir leur
arice. Mais ils n'ont pû encore
us y forcer.

Je jugeai alors que j'avois en-
pris un voïage également pe-
ble & inutile. Je reſolus de m'en
tourner dans ma patrie, & de
re tous mes efforts pour poſſe-
r *Amenoſa*, & en cas que le
ſtin continuât de m'être con-
aire, de mourir du moins à ſes
eds. Je pris donc congé de mes
ôtes, aprés avoir paſſé quelque
ms chez eux & m'être repoſé
e mes fatigues, & je repris le
hemin d'*Acchamqui*, où j'avois
iſſé mon canot.

Mais à peine avois-je fait ſix

lieuës, que je fus rencontré pa
des Espagnols qui chassoient
Voïant à mon habillement qu
j'étois Etranger, ils m'arrêterent
& m'ayant demandé de quel Païs
j'etois, je jugeai à propos de leur
repondre, que j'étois né dans une
Isle fort éloignée. Je ne faisoi
pas attention que je me trahissoi
moi-même en leur repondan
dans la même Langue qu'ils m
parloient, c'est-à-dire, dans la
Langue Chilienne. Votre Païs est-
il riche, me demanderent-ils
Non, leur repartis-je, & vou
voyez en moi un exemple de sa
pauvreté. Une tempête imprevûe
m'a jetté malheureusement su
ces côtes, & je cherche le moïen
de pouvoir retourner dans mon
Païs. Je voulus alors continuer
mon chemin, mais le Chef de
ces Espagnols m'ayant arreté, me
parla ainsi: Etranger, votre figure
me plaît: venez chez moi, je
vous y donnerai un emploi hon-
nête, & quand vous jugerez à

ɔpos d'aller revoir votre Patrie, recompenſe de vos ſervices paſſera votre attente. Cette ɔpoſition me fit pâlir, & je ignis que cette ptomeſſe n'a-ıtit à me devoüer aux mines. Eſpagnol s'aperçevant de mon uble, me dit : Ne craignez n : oubliez ce que les Naturels ce Païs vous ont pû dire à no-deſavantage ; ſi vous vous fiez ma parole, je n'omettrai rien ır vous rendre heureux : Si ois deſſein d'attenter ſur votre ɛrté, je pourrois vous con-ndre à me ſuivre, mais je me tente de vous y inviter.

Ce diſcours honnête me ga-, & malgré mes prejugez je s devoir riſquer ma liberté & vie, & les ſacrifier à l'eſpe-cė d'acquerir de l'or. Je m'i-ginai que ſi l'Eſpagnol me oit ſa parole, je ſerois bien en état de meriter *Amenoſa*. fis donc une humble reve-ce à D. Fernandez de la Chirade

(c'étoit le nom de l'Eſpagnol
pour lui faire connoître que j'ac
ceptois ſes offres. Auſſi-tôt il ordon
na à un des domeſtiques de ſa ſuit
de me donner ſon cheval.

Sur le ſoir nous arrivames
ſon logis. C'étoit une maiſon ma
gnifique , ſituée ſur les bords d
la Mer. D'un côté on decouvro
une vaſte prairie couverre d'u
tapis verd toujours renaiſſant , &
environnée de Collines couron
nées d'arbres. De l'autre , o
voïoit la Mer en perſpective
quelquefois élevant ſes flots agite
juſqu'aux nuës, mais le plus ſou
vent calme & unie. La magnifi
cence éclatoit de toutes parts dan
cette maiſon ſuperbe. L'or y brilloi
dans tous les appartemens : le
moindres choſes étoient de ce mé
tal Divin.

Mon nouveau Maître (ca
ſans être ſon eſclave , j'étois à lui
me traitant avec diſtinction, m
fit aſſeoir à ſa table. Mais ayan
vû qu'on l'avoit couverte d

andes de differente eſpece, je
'en éloignai, & ne voulus point
anger. Je demandai à Fernan-
z la permiſſion de vivre dans
maiſon, ſelon la coutume de
on Païs, & de m'abſtenir de
anger de la chair des animaux.
me le permit; & j'allai auſſi-
t cueillir dans le jardin des le-
mes, des racines & des herbes,
e j'aſſaiſonnai & mangeai de-
nt lui. Après le repas, il me
it en particulier, & me dit que
mme aucun des Eſpagnols qui
ſervoient, ne ſçavoient la Lan-
e Chilienne, il étoit bien aiſe
m'avoir auprés de lui, aimant
ieux ſe fier à moi, qu'aux Na-
rels, qui conſervoient toujours
la haine & du reſſentiment
ntre ſa Nation; que ceux de
s Naturels qui étoient à ſon
vice, ne cherchoient qu'à le
hir & à lui nuire, que perſuadé
e je n'avois pas les mêmes
otifs de le haïr, il me donnoit
e inſpection generale ſur leur

conduite ; & qu'il esperoit qu
mon zele & ma fidelité le garan
tiroient de tous leurs complots
que comme je parlois leur Lan
gue, je pourrois m'insinuer dan
leur esprit, decouvrir leurs des
seins, & les contenir dans leu
devoir. Je lui promis de me com
porter en homme d'honneur & d
lui être fidele, & je lui tins parole
de maniere que je gagnai entiere
ment son amitié & sa confiance.

Outre l'inspection que j'avoi
sur tous les Naturels qui étoien
à son service, la garde de ses tre
sors m'étoit encore confiée. J'é
tois heureux, si on peut l'être
éloigné d'une beauté qu'on ador
& d'une Patrie qu'on regrette
J'avois d'ailleurs tous les jour
devant les yeux le spectacle l
plus triste pour un cœur *Letalis*
pon : je veux dire, que je voïoi
Fernandez & les autres Espagnol
tuer sans pitié les bêtes les plu
aimables & les manger inhumai
nement. Je tâchois quelquefoi
par

r mes prieres d'empêcher le
eurtre de quelque animal ; mais
 lieu de m'écouter on se mo-
uoit de moi. L'amour seul, au-
ur du desir que j'avois d'acque-
r de l'or, étoit capable de me
ire rester parmi eux. Mais par
n évenement singulier & inat-
endu le Ciel me rendit à ma Pa-
ie & couronna mon amour, com-
ne je vais vous le dire.

Quelques Canoteurs de mon
aïs avoient trouvé sur les côtes
e leur Isle le corps de *Hasco* que
 Mer y avoit jetté. Ils l'avoient
onsideré, & comme il me res-
embloit assez de visage, qu'il
toit à peu près de mon âge &
e ma taille, que d'ailleurs j'étois
eaucoup plus connu que lui,
 que mon depart avoit fait du
ruit, ils avoient pris le corps
efiguré de mon ami pour le
nien. Le bruit de ma mort fut
ussitôt repandu dans toute nôtre
sle. Ma mere qui m'aimoit ten-
drement l'aprit avec une extrême

douleur; & étant allée chez le pere d'*Amenosa*, elle l'accabla de reproches, & l'accusa d'être l'auteur de ma mort. Il ne repondit rien à tout ce qu'elle pût lui dire; il temoigna seulement beaucoup de regret de la perte qu'elle avoit faite, & tâcha de la consoler.

Mais dès qu'*Amenosa* eut apris mon sort, elle s'enferma seule dans sa chambre, & voulut se donner la mort. La foiblesse attachée à son sexe arrêta heureusement son bras timide prêt à percer son sein. On enfonça la porte de sa chambre pour prevenir les funestes conseils de son desespoir, & on lui arracha son poignard; mais on ne put lui arracher sa douleur, dont son pere, qui l'aimoit très-tendrement, étoit aussi penetré qu'elle. Tü n'est plus, cher *Taïsaco*, disoit-elle avec transport, la dureté de mon pere & la tendresse de ton cœur ont causé ta mort: Elles causeront aussi la mienne, & je

e suivrai. Puisse mon ame, après
mon trepas, se trouver dans le
même sejour que la tienne, &
animer un corps de la même es-
pece que celui qu'elle anime en ce
moment. Le Ciel équitable ne
permettra pas que nous soïons à
jamais separés l'un de l'autre ; il
nous réunira, pour recompense
un courage & ma fidelité.
Après avoir ainsi donné un
libre cours à sa douleur, elle de-
meura quelque tems ensevelie
dans une profonde tristesse, sans
prononcer aucune parole. Ce-
pendant elle trompa son pere &
tous ceux qui l'observoient. Af-
fectant dans la suite un air moins
affligé, elle fit entendre qu'elle
pourroit avec le tems se consoler
de ma mort. Son pere la crut, &
ne prit aucunes precautions con-
tre son desespoir, qui éclata de
cette maniere. Aprés avoir quel-
que tems deliberé sur le genre
de mort qu'elle devoit choisir,
elle prefera celui de se precipiter

dans la Mer, où elle croïoit que j'avois fini mes jours. Elle se de-robe adroitement, & court seule vers le rivage, pour y executer son funeste dessein. Mais l'image de la mort qu'elle se propose, la fait reculer. Quoi, dit-elle, mon esprit timide combat la genereu-se resolution de mon cœur! Ah je vais le contraindre à lui ceder la victoire, en lui cachant les hor-reurs d'une mort qui l'effraye. Elle court aussi-tôt vers un canot qui étoit au bord de la Mer; elle y entre sans hesiter, & coupe har-diment la corde qui l'attachoit au rivage; elle prend une rame pour s'éloigner du bord, & leve la voile. Alors, les yeux baignés de larmes, elle se couvre la tête & se couche dans le canot, qu'-elle abandonne aux flots, crai-gnant & desirant également la mort.

Le vent souffloit assez fort d'Oüest-Sud-Oüest & étoit trés-favorable pour aller au Chily. Le

anot aprés avoir vogué heureu-
ement pendant vingt-huit heu-
es, & avoir cinglé auſſi directe-
nent, que s'il eût été conduit
ar un habile Canoteur, fut ren-
ontré le lendemain par une fem-
ne du Chily qui pêchoit, & qui
étoit avancée à trois ou quatre
ieuës en pleine Mer. Surpriſe de
oir un canot faire voile, ſans
tre conduit, & ſans qu'aucune
erſonne parût être dedans, elle
ama du côté de ce canot, s'en
procha, & fut bien plus étonnée
ncore d'y apercevoir une jeune
ille évanoüie & à demie-morte.
Elle entra dans le canot, prit
ette fille entre ſes bras, & tâcha
le la rapeler à la vie. *Amenoſa*
revenuë de ſon évanoüiſſement
a regarda fixement, prononça
mon nom, puis referma les yeux.
J'ai ſçu tout ce detail en partie
l'*Amenoſa* elle-même, & en par-
ie de cette femme qui l'avoit
rencontrée, & qui ayant attaché
ſon canot au ſien, la conduiſit

dans sa maison située sur le rivage, & peu éloignée de la nôtre.

Elle me connoissoit depuis long-tems, parce que son mari étoit Chasseur de profession, & que j'allois souvent chez lui pour tâcher de racheter la vie aux animaux qu'il prenoit avec les filets. Je me rendis par hazard dans sa maison, quelques heures après qu'*Amenosa* y eût été transportée. Ciel! quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus ma chere Maîtresse. Jamais je n'éprouvai de sentimens pareils; je sentois une joye mêlée de crainte & de douleur. J'étois charmé de la retrouver; mais le triste état où je la voyois reduite, m'allarmoit beaucoup plus que sa presence ne me ravissoit. C'est donc vous, lui dis-je, adorable *Amenosa*. Quel destin vous a conduit sur ce rivage? Helas dans quel état êtes-vous!

Amenosa frapée vivement par le son de ma voix qu'elle recon-

nt, ouvrit ſes beaux yeux éteints;
me regardant avec une ſurpri-
égale à ſa foibleſſe : eſt-il bien
ai, dit-elle, cher *Tayſaco*, que
es yeux vous revoyent ? Oui,
i repondis-je, c'eſt vôtre ten-
re & fidele Amant : Raſſurez-
ous, & ceſſez de vous troubler.
Daignez plutôt prendre quelque
ourriture pour retablir vos for-
es. Ma preſence ſembla la rani-
ner. Une douce joye ſe repan-
lant ſur ſon viſage en diminua la
pâleur. On croit, dit-elle, dans
nôtre Iſle, que vous n'êtes plus,
& que vous avez été englouti par
es flots. Que je ſuis heureuſe de
vous retrouver, lorſque je ne
ſongeois qu'à mourir pour vous
ſuivre ? C'eſt ce qui m'a fait ex-
poſer ma vie à la merci des flots
& des vents, pour être enſevelie
dans les ondes avec vous.

Quoique mon amour m'eût
ſemblé être juſques-là au ſuprême
degré, j'en ſentis encore croître
l'ardeur. Je remerciai le Ciel de

m'avoir si heureusement conserv[é]
l'objet de tous mes voeux, & j[e]
priai instamment l'hôtesse d'avoi[r]
un soin extrême de l'Etranger[e]
qui étoit chez elle; je lui recommandai un profond secret, & lu[i]
promis une recompense digne de
ses soins.

Amenosa retablit la santé en peu de jours, & j'aurois été au comble de mes voeux, si j'avois eû la liberté de retourner avec elle dans mon Païs. Mais mon état, mon devoir, & les bienfaits dont l'Espagnol m'avoit comblé, étoient des chaînes qu'il m'étoit difficile de rompre. J'avois au moins la consolation de voir tous les jours librement mon aimable Maîtresse, & je l'aurois dès-lors epousée, si, selon nos Lois, le mariage contraire à la volonté des parens eût été permis.

Mais sur ces entrefaites, D. Fernandez tomba malade dangereusement. Connoissant que sa fin étoit proche & qu'il ne pouvoit

rechaper, il ſe diſpoſa à la mort conformement aux principes de ſa Religion, & recompenſa tous ſes domeſtiques. Comme j'étois un de ceux qu'il aimoit le plus, il me donna cent livres d'or pur avec trois mille livres d'argent quinté, & me fit encore quelques autres preſens, en me priant de me ſouvenir de lui. Il mourut regretté de tous les Eſpagnols & de tous les Chiliens qui connoiſſoient ſa vertu. Heureuſe contrée, ſi tous ceux de ſa Nation lui euſſent reſſemblé.

Alors je ſongeai à retourner dans mon Païs & à y conduire ma chere *Amenoſa*, perſuadé que ſon pere à la vûë d'une fille unique que je lui rendrois, & des richeſſes dont il me verroit poſſeſſeur, ne pourroit me la refuſer. Je fis donc une proviſion de fruits, d'herbes & de racines, que je fis cuire, & après avoir remercié l'hôte & l'hôteſſe d'*Amenoſa*, & avoir païé leurs ſoins, nous nous

embarquames l'un & l'autre dans un grand canot que nous avions fait construire exprès. Je pris deux habiles Canoteurs pour nous conduire plus surement ; & je priai l'hôtesse, en lui promettant une recompense, de vouloir bien pour la bienséance accompagner *Amenosa* dans le voyage ; je l'assurai que le même canot la rameneroit chez elle dans peu de jours ; elle y consentit, & nous nous disposames à partir.

Lorsque nous étions sur le point de quitter le rivage, nous vimes de loin accourir dés Espagnols, qui nous firent signe de les attendre. Comme nous ignorions leurs desseins, & que nous soupçonnions qu'ils vouloient peut être s'emparer de l'or & de l'argent que nous emportions nous ne jugeames pas à propos d'obéïr. Alors ils tirerent quelques coups de fusil ; mais nous étions trop éloignées d'eux, pour que leurs balles pussent nous at

eindre. Une lionne furieuse qui
arût en même-tems les obligea
le prendre la fuite. Cependant
ious coupames promptement la
corde dont le canot étoit amarré,
& nous nous hâtames de nous
éloigner du rivage. La lionne accourut
pressée d'une faim devorante,
elle nous poursuivit dans
a Mer & se mit à la nâge. Elle
étoit prête de s'élancer dans notre
canot, lorsque je lui dechargai
de toute ma force sur la tête
un coup de rame qui la fit plonger;
mes deux Canoteurs réyterent,
& nous la frapames avec
tant d'ardeur, de force & d'adresse,
qu'elle s'enfonça entierement
dans l'eau & disparut. *Amenosa*
armée d'une rame nous
avoit aidez à la repousser, & avoit
eu part à nôtre victoire.

Nôtre voyage fut heureux.
Comme la Mer étoit extrêmement
calme, nous ne pumes mettre
à la voile, & nous fumes obligés
de ramer toujours; ce qui fit-

que nous fumes cinq jours ſur la Mer. Enfin nous revimes notre chere Patrie, & je conduiſis d'abord *Amenoſa* chez ma mere, qui nous reçut l'un & l'autre avec autant de joïe que d'étonnement. Quoi, me dit-elle en m'embraſſant, vous reſpirez encore mon cher fils! Que vous m'avez couté de larmes & de ſoupirs! Votre heureux retour me rend la vie, en m'aſſurant que vous vivez: Et vous charmante *Amenoſa*, allez joüir des tendres embraſſemens d'un pere qui vous pleure encore. Vous nous raconterez dans la ſuite l'un & l'autre par quel heureux deſtin nous avons la conſolation de vous revoir.

Ma mere conduiſit le lendemain *Amenoſa* chez ſon pere. Mais je voulus auparavant l'aller trouver. Dès qu'il m'aperçut, il s'écria: Eſt-ce vous *Tayſaco*, ou votre ombre irritée vient-elle pour me tourmenter! J'ai expié mon crime par la perte de ma fille que j'ai refuſée à vos vertus. Elle s'eſt elle-même

precipitée dans les flots, où vous avez peri : Ce cruel ſouvenir me dechire aſſez, ſans y ajouter de nouvelles peines: Coupable eſtime de la richeſſe, tu cauſes tous mes maux ! Pere infortuné ! tu n'a plus de fille, & il te reſte des treſors. C'eſt ainſi que ma preſence reveilla ſa douleur & augmenta ſes tranſports. Je tâchai de les calmer, en lui diſant ? Je ſuis ce T*anfaco* que l'on a cru enſeveli dans les eaux, & dont vous vous reprochez la mort. Je reſpire, & votre fille auſſi ? voyez ſi vous voulez qu'elle vive pour moi. A ces mots il m'embraſſa d'un air tranſporté, & m'aſſura que nul autre que moi ne la poſſederoit. Je lui racontai alors tout ce qui m'étoit arrivé ſur la Mer, la fortune que j'avois faite au Chily, comment ſa fille y avoit heureuſement abordée, & comment je l'avois ramenée dans la compagnie d'une femme du Païs.

Il étoit au comble de ſa joye, &

mouroit d'impatience de revoir *Amenosa* ; Ma mere l'amena. D'abord elle se jetta aux genoux de son pere, & lui demanda pardon de la douleur qu'elle lui avoit causée. Il l'embrassa avec transport ; & après avoir versé un torrent de larmes, il lui demanda pardon à son tour des perils, où il l'avoit en quelque sorte lui-même exposée, en s'opposant à ses innocens desirs. Alors il prit nos mains à l'un & à l'autre, & nous fit embrasser en presence de temoins ; & ma mere en ayant fait autant, nous fumes mariés dès ce moment selon la Coutume de cette Isle, où il n'y a point d'autre ceremonie pour la celebration des mariages.

Je vis avec *Amenosa* depuis soixante-neuf ans, ajouta-t'il, & jamais rien n'a alteré notre union. Mon bien joint à celui de son pere, avec qui nous demeurons, à rendu notre maison une des plus riches & des plus florissantes de ce Païs. Voilà quel fut le motif & le

ſuccès de mon voïage au Chily, où la pauvreté & le deſeſpoir me conduiſirent, & d'où je revins riche & heureux.

CHAPITRE XII.

L'Auteur s'étant mis dans un canot avec ſon compagnon, pour pêcher, rencontre un Vaiſſeau François, ſur lequel ils montent l'un & l'autre, pour retourner en Europe.

DEpuis environ trois mois que je demeurois chez les *Letalispons*, ſans parler de l'ennui dont il eſt toujours difficile de ſe defendre dans une Terre étrangere, lorſqu'on ignore la Langue des Habitans, je me ſentois preſſé d'un deſir violent de revoir ma chere Patrie. D'ailleurs, Silva & moi, ne pouvions nous accoutumer aux legumes qui faiſoient notre ſeule & continuelle nourriture; & quoiqu'ils

fussent aprêtés delicatement, nous en étions extrêmement degoutés.

Nous dimes donc un jour à *Tayssaco*, que la vie que nous menions dans son Païs, étoit trop austere par raport à la nourriture; que les Moines & les Hermites d'Europe, qui étoient de saints personnages, faisant profession de ne jamais manger de viande, mangeoient au moins du poisson; que comme les poissons ne vivoient point dans le même Element que les hommes, qu'ils n'avoient aucun commerce avec eux, & qu'ils n'étoient point, à proprement parler, Habitans de la Terre, il sembloit que c'étoit une charité superfluë, que de les épargner; que si nous continuïons de vivre à la maniere des *Letalispons*, & de ne manger que des legumes, nous mourrions bientôt, parce que nous n'étions point accoutumés dès l'enfance à ce genre de vie.

Je serois au desespoir, nous

repondit *Taysaco*, que nos legumes si salutaires pour nous, vous fussent nuisibles. Vous mettez avec raison de la difference entre les animaux qui peuplent la Terre, & ceux qui peuplent la Mer & les Fleuves. Quoique ceux-ci ayent une ame, & soient, comme nous, l'ouvrage du Créateur, neanmoins ils ne sont point nos freres, comme les autres; il ne respirent point le même air, & nous n'avons avec eux aucune societé. Pour cette raison nous ne regardons pas absolument comme un grand crime de les tuer & de les manger. Cependant peu de personnes le font parmi nous, soit par une espece de scrupule, soit parce que cette nourriture ne nous paroît pas saine. Mais puisque vos corps sont d'une autre constitution que les nôtres, & que vous ne pouvez vous accoutumer à vivre comme nous, je ne trouve point mauvais que vous pêchiez du poisson, &

que vous vous en nourrissiez. J'ai ici un canot dont nous nous servons quelquefois pour nous promener sur la Mer dans un tems calme : Vous pouvez le prendre ; & si vous avez l'industrie de faire des filets & de vous en servir, vous irez dans une petite baye peu éloignée d'ici, où vous trouverez beaucoup de poisson. Mais lorsque vous pêcherez, éloignez-vous du rivage le plus qui vous sera possible, de peur que quelqu'un ne vous voye, & ne soit scandalisé de votre action.

Nous remerciames *Taysaco* de la bonté qu'il nous temoignoit, & de la condescendance qu'il vouloit bien avoir pour notre foiblesse. Dès le lendemain de grand matin, Silva & moi, nous mimes sur nos épaules le canot, qui étant d'une seule écorce, étoit très-leger, avec une voile & des rames ; & aïant pris le chemin de la baye, nous y arrivames sans être beaucoup fatigués. Nous

avions fait la veille un épervier avec de la ficelle, que *Tayfaco* avoit eû la bonté de nous donner. Suivant ce qu'il nous avoit recommandé nous nous éloignames beaucoup du rivage ; & comme le vent étoit favorable, pour nous épargner la peine de ramer, nous haussames la voile, qui étoit proportionnée à la petitesse du canot ; & avec ce secours nous nous éloignames du rivage, environ quatre lieuës, & sortimes même de la baye.

Lorsque nous étions prêts de lancer notre épervier, nous aperçumes un gros Vaisseau, qui étoit éloigné de plus de trois lieuës. Ayant l'œil plus marin que Silva, je le lui fis remarquer, & lui dis en même-tems, que puisque le Ciel nous fournissoit peut-être une occasion favorable pour retourner en Europe, il falloit en profiter. Comme nous avions nos fusils, nous nous mimes à tirer tous deux ensemble, pour faire

un plus grand bruit, & avertir le Vaiſſeau que nous voulions aller à bord. Cependant ayant ajuſté notre gouvernail & notre voile, nous primes un quart de vent, & cinglames du côté du Navire. Nous ne ceſſions de tirer, pour faire connoître notre intention; auſſi nous remarquames que le Vaiſſeau avoit compris notre ſignal, car nous le vimes tourner un peu ſur la gauche, & s'aprocher de nous, enſorte qu'au bout d'une heure nous en fumes aſſez près, & que nous pumes reconnoître à ſon pavillon qu'il étoit François

J'avois quelques remords de quitter ainſi l'Iſle des *Letaliſpons*, ſans avoir dit adieu à *Tayſaco*. Il croira, dit-je alors, que nous ſeront peris & il en ſera affligé. Mais que faire? Manquerons-nous une occaſion ſi heureuſe? Silva s'aviſa alors d'un expedient; il me dit que lorſque nous ſerions prêts à entrer dans le Vaiſſeau, il

falloit tourner la voile, & ajuſter le gouvernail, de maniere que le canot pût s'en retourner tout ſeul dans la baye, d'où nous n'étions pas fort éloignés; que le vent avoit changé, & qu'il étoit favorable pour le retour dans l'Iſle, que cela étant nous ne riſquerions rien d'écrire un billet à *Taïſaco* pour le remercier de ſes bontés, & l'inſtruire de notre depart; que comme il ne manqueroit pas le lendemain d'envoyer nous chercher dans la baye, on y trouveroit le canot avec la lettre que nous y aurions laiſſée. Je trouvai l'avis de Silva fort ſenſé, & comme j'avois ſur moi une écritoire & du papier, je m'aſſis & écrivis cette lettre, pendant que Silva ramoit vers le Vaiſſeau.

A *l'illuſtre & vertueux* T*ayſaco.*

„ Le deſir de revoir notre Patrie, cher T*ayſaco*, nous oblige „ de vous quitter, & de profiter

„ de la rencontre heureuſe d'un
„ Vaiſſeau Européen ſur lequel
„ nous allons monter. Nous vou-
„ drions qu'il nous fût permis de
„ retourner à terre, pour vous re-
„ mercier de tant de bontés que
„ vous nous avez temoignées. Mais
„ nous ne ſçavons ſi le Vaiſſeau où
„ nous nous preparons à entrer vou-
„ dra nous le permettre. En tout
„ cas, nous ſouhaitons que cette
„ lettre parvienne juſqu'à vous, &
„ que les meſures que nous avons
„ priſes pour cela réuſſiſſent. Soyez
„ perſuadé que nous conſerverons
„ toujours le precieux ſouvenir des
„ bienfaits dont vous nous avez
„ comblés. Nous publierons par
„ toute la Terre que l'Iſle de *Leta-*
„ *liſpons* eſt l'Iſle de la ſageſſe & de
„ la vertu.

Jean Gulliver. François Silva.

Nous mimes cette lettre dans un endroit où elle pût être aiſément trouvée, ſans qu'elle cou-

ût riſque d'être emportée par le vent. Cependant après avoir tourné notre gouvernail & notre voile, nous quittames notre canot, & entrames dans un de ceux du Vaiſſeau, où nous montames bien-tôt après. On peut juger que nous y fûmes bien reçus ; la Nation Françoiſe étant extrêmement polie & obligeante à l'égard des Etrangers. Nous allames d'abord ſaluer le Capitaine, à qui nous dîmes notre nom & notre Païs, & à qui je racontai enſuite le malheur qui nous avoit retenus plus de ſix mois dans l'Iſle des *Letaliſpons*. Le Capitaine nous dit qu'il retournoit en droiture à Saint-Malo, d'où il étoit parti, depuis dix-huit mois ; & que nous trouverions aiſement dans ce Port des occaſions de nous embarquer, l'un pour le Portugal, & l'autre pour l'Angleterre.

Nous comprimes que le Vaiſſeau avoit fait le commerce de la Mer du Sud en Interlope, ce qui

m'engagea à demander au Capitaine, s'il n'avoit point eu de nouvelles d'un Vaiſſeau Hollandois, nommé *le Vulcain*. Il me repondit qu'il étoit parti un mois avant lui du Port de *Coquinbo*, & qu'il avoit fait une aſſez bonne cargaiſon. Je lui demandai encore, s'il n'avoit pas connu ſur ce bord un Anglois, nommé Harington; il m'en fit de grands éloges, & m'aſſura qu'il étoit parti en parfaite ſanté ſur le Vulcain pour retourner en Europe. Ce qui me fit un extrême plaiſir, & redoubla le deſir que j'avois, de revoir l'Angleterre où j'eſperois le retrouver.

Les François n'ajoutent pas foi aiſement aux choſes extraordinaires & merveilleuſes, non plus que nous autres Anglois; & ce fut en quelque ſorte malgré moi, que je me vis dans la neceſſité de raconter aux Officiers & aux principales perſonnes de l'Equipage les avantures incroyables

que

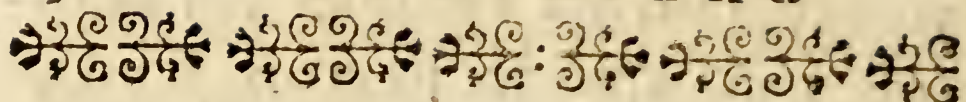
que j'avois euës. Silva, à qui je les avois dites assez en detail, & qui connoissoit ma sincerité, ne doutant pas qu'elles ne fussent vraies, en avoit parlé au Capitaine, & à quelques autres Officiers; ensorte que je me vis pressé vivement de les leur raconter moi-même. Je passai d'abord pour un Visionaire, & peut-être pour un Menteur. Mais lorsque l'on m'eut un peu plus connu, & qu'on eut vû clairement que je n'avois l'esprit ni foible ni égaré, & que j'étois extrêmement ami de la verité, on commença à en juger autrement. On m'avoit écouté d'abord par amusement, on m'écouta ensuite par curiosité; une conviction mêlée d'etonnement succeda à l'incredulité, sur-tout lorsque je leur eus dit, qu'Harington, qu'ils avoient connu à *Coquimbo*, comme un homme très-sage & très-digne de foi, avoit été temoin de mon avanture dans l'Isle de Babilary.

Ils firent au ſujet du gouvernement des femmes, qui leur parut ridicule, une infinité de plaiſanteries, qui coutent toujours fort peu aux François ; & comme en parlant de ce qui m'étoit arrivé dans cette Iſle, j'étois obligé de ſupoſer qu'on m'avoit trouvé beau garçon, comme je l'ai auſſi ſupoſé dans cette Relation, je fus extrêmement raillé ſur cet article. J'avoüe qu'ils avoient raiſon ; cependant ce qu'on dit à ſon avantage, ne doit choquer perſonne, lorſqu'un pareil aveu eſt ingenu, & n'eſt dicté ni par l'orguëil, ni par le menſonge.

Comme je n'avois eu aucunes avantures depuis mon depart d'Angleterre juſqu'à la Mer de la Chine, ainſi que je l'ai dit au commencement de cet Ouvrage, je n'en eus aucunes non plus dans mon retour en Europe. Pour me deſennuyer ſur le Vaiſſeau, n'aïant point d'argent pour joüer, je me mis à écrire une Relation de mon

voïage dans ma Langue. Un François avec qui je m'étois lié d'amitié, & qui entendoit assez bien l'Anglois, entreprit de la traduire de mon consentement. Comme il n'avoit pas plus d'argent que moi, il trouva aussi dans ce travail un remede contre l'ennui. Lorsque nous eumes l'un & l'autre achevé notre Ouvrage, il me demanda la permission de le publier dans son Païs, lorsqu'il seroit arrivé à Paris, & j'y consentis. Nous arrivames à Saint-Malo le huitiéme Novembre 1720. & j'en partis le vingt pour me rendre à Ports-mouth.

Fin du dernier Chapitre.



CONTINUATION DU TRADUCTEUR.

DEpuis 1720. que mon ami Mr. Jean Gulliver eſt de retour en Angleterre, j'ai entretenu avec lui un commerce de lettres aſſez regulier. A peine y fut-il arrivé qu'il me manda qu'il avoit trouvé ſon pere, ſa mere & toute ſa famille en pleine ſanté, que ſon pere écrivoit actuellement la Relation de ſes Voyages, & ſe dipoſoit à la donner au Public ; que lorſqu'elle ſeroit prête à paroître, il me l'enverroit auſſi-tôt ; mais qu'il me prioit en attendant, de ne communiquer à perſonne la traduction que j'avois faite de la ſienne, juſqu'à ce que celle de ſon pere eût paru. Quelque tems aprés il

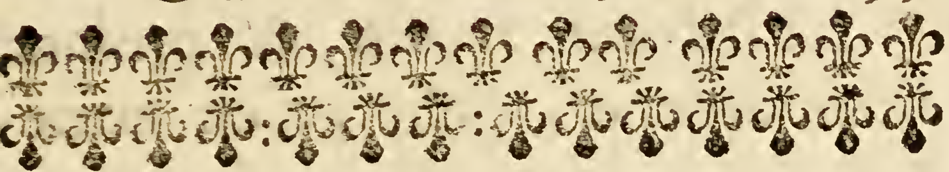
m'écrivit qu'il avoit eû la joye de retrouver ſon cher ami Harington, & qu'il étoit prêt d'épouſer une de ſes filles.

Sur la fin de l'année 1726. il eut la bonté de m'envoyer les deux Volumes imprimés *des Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver*, avant qu'aucun Exemplaire n'en eût encore paru en Angleterre ; & il m'engagea à les traduire, ce que je fis. Tout le monde ſçait quel fut le ſuccès de cet Ouvrage imprimé à Paris en 1727. & combien toute la France, à l'exemple de l'Angleterre, en gouta le hardi badinage. Je ſouhaite que l'Ouvrage que je publie aujourd'hui réuſſiſſe également en François. L'original Anglois doit paroître à Londres le même jour que cette traduction paroît à Paris. On ne manquera pas ſans doute de comparer l'Ouvrage du fils avec celui du pere. Si l'on trouve dans celui-ci moins de feu, moins de

genie, moins de delicateſſe que dans l'autre, on y trouvera peut-être en recompenſe des images un peu plus riantes, & une morale auſſi utile, amenée par des recits moins extraordinaires.

L'Auteur m'ayant fait la grace de m'envoyer depuis peu une lettre d'un de ſes amis, au ſujet de ſon Ouvrage, j'ai jugé à propos de la traduire & de la donner au Public. Je n'ai jamais rien negligé de tout ce qui peut faire honneur à mes amis.





LETTRE
DU DOCTEUR
FERRUGINER
A L'AUTEUR.

JE vous rends mille graces, Mr. de m'avoir bien voulu communiquer le Manuſcrit de votre Relation, qui contient des faits que je crois auſſi certains que curieux. Je ne ſuis point du nombre de ces eſprits défians & incredules, qui traitent de ſupoſition tout ce qui n'eſt pas conforme à leurs mœurs & à leurs préjugés. S'ils n'avoient jamais vû de Negres, je m'imagine que le raport de ceux qui ont été ſur les côtes de Senegal & de Guinée les convaincroit à peine qu'il y en a. En verité je ne connois point de marque plus ſure d'un eſprit foible que l'incredulité.

L'Hiſtoire ſacrée & profane nous aprend, qu'il y a eu autrefois des Géans; & les Relations de quelques Voyageurs nous aſſurent qu'il y en a encore dans les Terres Auſtrales. Cependant preſque perſonne n'a voulu ajouter foi à ce que Mr. votre pere a publié des Géans de *Brobdingnac*, non plus qu'à ce qu'il a raporté des petits hommes de *Lilliput*. Peut-on dire néanmoins que les combats d'Hercule avec les Pygmées ſoient fabuleux; que Paul-Jove s'eſt trompé, lorſqu'il a aſſuré qu'il y en avoit au Nord de la Laponie Moſcovite & de la Tartarie Orientale; que les Samojedes, Peuples ſujets du Czar, ne ſont point tels qu'on nous les depeint; qu'enfin les Sauvages Americains en impoſent aux Européens, lorſqu'ils aſſurent qu'il y a de très-petits hommes au Nord de leur Continent? J'ai lû depuis peu dans une Relation fidele de l'Amerique, qu'une

fille de la Nation des Eſquimaux fut priſe & amenée en 1717. à la côte de Labrador ; qu'elle y reſta trois ans, & qu'elle aſſura qu'il y avoit au Nord de ſon Païs des Nations entieres, dont les hommes avoient à peine trois pieds, & dont les femmes étoient beaucoup plus petites.

Il faut avoüer Monſieur, que es Sçavans qui ont eû l'avantage de lire Cteſias, Herodote, Pline, Solin, Pomponius Mela, Oroſe, Manethon, ſont bien plus diſpoſez à croire les choſes extraordinaires qu'on raporte des Pays éloignés, que la plûpart des utres hommes, que l'ignorance & le prejugé rendent ſoupçonneux & difficiles. Quand on a û, par exemple, dans ces Auteurs * reſpectables, qu'il y a les Nations de *Cynocéphales*, 'eſt-à-dire, d hommes à tête de

* Vide *Cteſ. Fragm. Plin. l. 7. c. 2. Solin.* *ap. 44. Pomp. Mel. l. 1. Auguſt. ferm. 37. ad ra res in Eremo.*

chien ; d'*Acephales*, ou d'homme ſans tête ; d'*Enotocetes*, comme les apelle Strabon, c'eſt-à-dire, d'hommes qui ont les oreilles ſi longues & ſi larges, qu'ils peuvent s'en enveloper, (Quelques Auteurs les apellent *Fanéſiens*, d'autres *Satmales* :) D'*Arimaſpes*, qui n'ont qu'un œil, de *Moneſceles* ou de *Sciopedes*, qui n'ont qu'une jambe & un pied : Lorſqu'on lit dans ces mêmes Auteurs, qu'il y a des Pays, où les femmes n'accouchent jamais qu'une ſeule fois ; d'autres, où les enfans naiſſent tous avec des cheveux blancs : qu'il y a des Peuples qui n'ont point de nez : d'autres qui n'ont ni bouche ni fondement, & par conſequent ne mangent point, mais ſe nourriſſent d'une façon particuliere : Quand on ſçait tout cela, on n'eſt plus étonné de rien, & on croit tout aiſement. C'eſt pourquoi Pline * dit fort judicieuſe-

* *Plin. l. 7. Cap. 1.*

ment, qu'avant que l'experience nous eût apris que plusieurs choses étoient possibles, on les croïoit impossibles.

Mais quand même on seroit assez temeraire, pour douter de ce que des Auteurs si éclairés nous ont transmis, pourroit-on se defendre d'ajouter foi aux Relations modernes des Isles Occidentales, qui confirment les temoignages de ces Auteurs anciens ? Elles nous aprennent qu'il y a encore aujourd'hui des hommes, dont les oreilles monstrueuses leur pendent jusqu'au-dessous des épaules, & qui prennent plaisir à les allonger à leurs enfans par des poids qu'ils y attachent : Qu'il y a des Païs, * où les hommes ont des mammelles, qui leur tombent jusqu'aux cuisses, ensorte qu'ils les lient autour de leur corps, quand ils veulent courir : Qu'il y a dans la Guyane

* *Joan. de Laet. Ind. Occid. lib. 17. cap. 7. Walte. Ralegh in descript. Guyanæ.*

des hommes qui n'ont point de tête ; qu'il y en a dans d'autres Pays , les uns qui ne mangent point, les autres qui n'ont qu une jambe & un pied , trés - larges ; d'autres qui sont d'une hauteur & d une grosseur incroyables : tel que le Roi de Juda , qui ayant depuis peu chargé les François qui commercent sur cette côte , de lui faire faire un habit en France , ne put jamais mettre celui qu on lui aporta , quoiqu on en eût pris la mesure sur un muid.

Venons maintenant aux faits curieux contenus dans votre Relation. A l'égard des mœurs & des usages de votre Isle de Babilary , il n'y a personne qui ne sçache , qu'il y a eu differentes parties du monde des Pays , où les femmes avoient un courage viril , & où les hommes au contraire étoient lâches & effeminés. Les Relations de l Amerique nous representent parmi les Ilinois & les Sioux , dans le Jucatan

à la Floride, à la Loüiſiane, des hommes qui étoient autrefois habillés en femmes pendant toute leur vie, & vivoient comme elles : ſemblables à ces Prêtres de Cybele ou de Venus Uranie, dont parle Julius Firmicus *, qui portoient toujours des habits de femme, qui avoient un ſoin particulier de leur beauté & de leur parure, qui ſe fardoient & s'efforçoient par toute ſorte de moyens de conſerver la delicateſſe de leurs traits, & la fraicheur de leur teint. Heureux ! de n'avoir pas eu le ſort de quelques-uns de ces hommes effeminés de l'Amerique dont je viens de parler, qui furent devorés par les dogues que les Eſpagnols lâcherent ſur eux. **

On ſçait auſſi la coutume de quelques anciens Peuples, chez qui les maris ſe mettoient au lit,

* *Jul. Firm. lib. de errore prof. Relig.*

** Lopez de Gomora, *Hiſt. Gener. de las Indias.*

lorſque leurs femmes avoient accouché. En cet état ils recevoient les complimens de leurs voiſins, & ſe faiſoient ſervir par leurs femmes mêmes qui venoient d'accoucher. Cet uſage étoit parmi les Iberiens, anciens Peuples d'Eſpagne ; chez les Habitans de l'Iſle de Corſe ; chez les Tibareniens en Aſie ; & il ſe conſerve encore, dit on dans quelques Provinces de France voiſines de l'Eſpagne, où cette ridicule ceremonie s'apelle *faire couvade*. Les Japonnois, les Caraïbes, les Calibis, la pratiquent auſſi. Tout cela fait connoître, qu'il n'eſt point étrange de voir des hommes contrefaire les femmes, & renverſer des Loix qui nous ſemblent naturelles.

Pourquoi donc ſerois-je ſurpris de voir dans votre Relation touchant l'Iſle de Babilary, des hommes entierement feminiſés, ſur-tout lorſque vous nous aprenez l'origine de cet uſage intro-

duit autrefois dans cette Isle, par l'ignorance, l'oisiveté, la mollesse ou les hommes s'étoient plongés ? Je suis encore moins étonné de voir les femmes y dominer, faire le metier des hommes, & porter les armes : comme ces Menades ou Bacchantes, qui suivirent autrefois Bacchus à la Guerre, c'est-à-dire, Denis Roi de Lybie, ou, comme ces anciennes Guerrieres, qui s'établirent d'abord sur les bords du Tanaïs, & qui dans la suite étendirent leur Empire, depuis le fleuve Caïque jusqu'aux extrêmités de la Lybie. Par combien d'exploits ces illustres Amazones ne se signalerent-elles pas ! Quelles Heroynes, que Penthesilée & Talestris ! Quels combats ne soutinrent-elles pas contre Hercule, contre Thesée, contre Achille, & enfin dans les derniers tems contre Pompée, dans la guerre de Mitridate, où elles furent presque toutes detruites. Aujour-

d'hui encore, ſelon toutes les Relations; on trouve de ces femmes guerrieres en Amerique, ſur les bords du Fleuve Maragnon, ou des Amazones; & ſi l'on en croit un Auteur Italien, Miſſionnaire de la Colchide, il y a encore des Amazones ſur le Mont Caucaſe.

La revolte des femmes de Babilary contre tous les hommes de cette Iſle, ne reſſemble-t'elle pas un peu à la conſpiration d'Hyſipoſe & des femmes de Lemnos, qui, ſelon les anciens Hiſtoriens, couperent dans une nuit la gorge à tous leurs maris? N'eſt-ce pas en quelque ſorte avoir autant fait, que d'avoir eu, comme les Babilariennes, le courage & l'adreſſe de faire perdre aux hommes de leur Païs la ſuperiorité qu'ils avoient depuis long-tems ſur elles?

Cependant comme le ſexe maſculin eſt naturellement le plus fort, cette uſurpation du ſexe fe-

minin auroit de quoi ſurprendre, ſi l'Hiſtoire n'en fourniſſoit pas pluſieurs exemples : „ Les Lyciens, dit Herodote, * ſuivent „ en partie les Loix des Cretois, „ & en partie celles des Cariens. „ Mais ils ont cela de particulier „ & qui ne s'obſerve point ailleurs, que c'eſt de leurs meres „ qu'ils prennent leurs noms, & „ que ſi quelqu'un demande à „ un autre de quelle famille il eſt, „ il cherche ſa nobleſſe dans la „ maiſon de ſa mere, & en tire ſa „ genealogie. Si une femme noble „ épouſe un roturier, les enfans „ qui en naiſſent, ſont nobles : & „ ſi un homme noble & diſtingué „ entr'eux épouſe une Etrangere, „ ou une femme qui ait été concubine, les enfans, qui naiſſent „ de ce mariage, ne ſont point nobles.

„ Les Lyciens dit Heraclite „ de Pont *, nont point de Loix

* *Herod. lib. 1.*

Heracl. Pontic. lib. 1.

„ écrites, mais ſeulement des uſa-
„ ges établis parmi eux. Les fem-
„ mes y ſont maîtreſſes depuis leur
„ premiere origine.

„ Les Lyciens, dit Nicolas de
„ Damas**, font plus d'honneur
„ aux femmes qu'aux hommes.
„ Ce ſont les meres qui donnent
„ le nom aux enfans, & les filles y
„ ſont heritieres des biens, & non
„ les garçons.

Cette *Gynécocratie* (ou Empire des femmes) n'étoit pas bornée aux ſeuls Lyciens. Les Scytes & les Sarmates étoient ſoumis aux femmes ; & dans toutes les contrées où les Amazones avoient étendu leurs conquêtes ; elles avoient inſpiré aux femmes le goût de maîtriſer les hommes de leur Païs. Iſis, ſelon Diodore de Sicile, avoit établi cet uſage parmi les Egyptiens. Iſis, dit-il, s'étoit acquis tant de gloire parmi eux, que les Reines y étoient plus honorées & avoient plus d'autorité que les Rois. On don-

** *Nicol. Damaſc*, ΛΥΚΙΟΙ.

noit dans les accords de mariage
tout pouvoir aux femmes ſur leurs
maris, qui étoient obligés de faire
serment qu'ils obéiroient en tout
à leurs épouſes.

Chez les Medes & les Sabéens,
les femmes commandoient auſſi
aux hommes, & leurs Reines les
conduiſoient à la guerre : ce que
Claudien * a exprimé ainſi :

Medis, levibuſque Sebæis
Imperat hic ſexus, Reginarumque
ſub armis.
Barbariæ pars magna jacet.

Les enfans des Garamantes,
Peuple d'Afrique, étoient extrê-
mement attachés à leurs meres ;
& fort peu à leurs peres, qu'ils
reſpectoient mediocrement, &
qu'ils ſembloient à peine recon-
noître pour tels. On auroit dit,
que les enfans étoient en com-
mun, & apartenoient à tous les
hommes de la Nation en general :

* *Claud. in Eutrop. l.* 1.

parce que les enfans ne pouvoient, ſelon leur idée, diſcerner leur veritable pere, ou du moins s'en aſſurer poſitivement.

Chez tous les peuples d'eſpagne, & en particulier chez les Cantabres, dit Strabon, le mari aportoit une dot à ſa femme; les filles heritoient au prejudice des garçons, & étoient chargées du ſoin de marier leurs freres. On pretend qu'aujourd'hui encore les Baſques, deſcendus de ces anciens Cantabres, ont retenu quelque choſe de cet uſage de leurs Ancêtres, par raport aux mariages & aux ſucceſſions.

Plutarque * raporte qu'une Dame étrangere, logeant chez Leonidas à Lacedemone, dit un jour à ſa femme, nommée Gorgo, comme une choſe qui faiſoit honte à la ſageſſe des Lacedemoniens, qu'il n'y avoit que les ſeules femmes de Sparte, qui euſſent un pouvoir abſolu ſur leurs maris (en quoi elle

* *Plut. in Lacon apopht.*

ſe trompoit) & que Gorgo lui re-pliqua fierement, qu'il n'y avoit auſſi que les femmes de Sparte, qui meritaſſent d'avoir cette ſu-periorité, parce qu'elles ſeules mettoient au monde des hom-mes.

Je ſçai que toutes ces *Gyne-ocraties* étoient de differente eſ-pece, & que les femmes exer-çoient diverſement leur ſuperio-rité chez tous les Peuples dont je viens de parler. Mais il en reſulte toujours, que ce n'eſt point une choſe nouvelle & ſi contraire à la raiſon, de voir les hommes ſous l'empire des femmes, & celles-ci maîtreſſes abſoluës du Gouverne-ment.

Perſonne n'ignore auſſi que chez preſque tous les Peuples Negres de l'Afrique, dans tout le Malabar, dans pluſieurs Païs des Indes Orientales, & ſur-tout dans l'Amerique, l'uſage a établi dans la ligne collaterale maternelle la ſucceſſion au trône, preferable-

ment à la ligne directe ; ensort
que les enfans sont toujours ex-
clus de la succession de leur
peres. Pour conserver plus sure-
ment la Couronne dans la famill
Royale (dit M. Owington a
sujet du Païs de Malemba) on
coutume de choisir pour succe
der au Prince le fils de sa sœur
Cette sœur du Roi cherche pou
cette raison à voir des enfans l
plus qu'elle peut , & quiconqu
s'offre à lui en faire est bien reçu
Il ajoute que sur les côtes d
Malabar, lorsque le Roi se marie
un Bramine, c'est-à-dire, u
Prêtre , couche la premiere nui
avec la Reine, afin de faire voi
à la Nation que le fils dont ell
accouchera ne sera point d
sang Roïal; ce qui est cause qu
pour succeder au Roi, on pren
non ses enfans, mais ceux de
sœur.

Conformement à cet usage
Nicolas de Damas dit, que l
Ethiopiens rendoient tout l'hon

neur à leurs sœurs ; que les Rois choiſiſſoient, non leurs propres enfans, mais les enfans de leurs sœurs, pour leur ſucceder ; & qu'en cas qu'elles fuſſent ſteriles, ou que leurs enfans mouruſſent, on choiſiſſoit alors dans la Nation celui qui paroiſſoit le plus accompli, le mieux fait, le plus belliqueux.

Je trouve, il eſt vrai, dans les uſages que vous raportez de l'Iſle de Babilary, la *Gynecocratie* portée juſqu'à ſon dernier point. Les hommes y ſont ſoumis aux femmes, juſqu'à en être en quelque ſorte les eſclaves. On a bien vû des femmes gouverner des Etats, & conduire des Armées d'hommes : on a vû auſſi des Armées de femmes, telles que les Amazones. Mais ce qui me ſurprend dans votre Iſle, eſt d'y voir les femmes revêtuës de toutes les Charges de l'Etat, & de tous les emplois de la Magiſtrature & de la Finance. Après tout ce n'eſt

qu'une ſuite naturelle de la *Gynecocratie* ; & quand on ſçait que des femmes ont gouverné des Royaumes & ont livré des batailles, peut-on être étonné de les voir Miniſtres d'Etat & Magiſtrats, Auteurs & Academiciennes ?

Ce qu'il y a encore de different entre la *Gynecrocratie* de Babilary, & celle qui a été autrefois chez les Peuples dont j'ai parlé, eſt que parmi eux les hommes n'étoient ni lâches ni effeminés. Il ſemble même que l'empire des femmes contribuoit à les rendre plus braves. Les Scytes, les Garamantes, les Spartiates, quoique ſoumis aux femmes, ont toujours paſſé pour des Peuples très-belliqueux. C'eſt que les femmes ne ſe mêloient pas de la guerre, & que les hommes, malgré la ſuperiorité des femmes, étoient néanmoins les Guerriers de la Nation. Mais je ſuis perſuadé que dès que les femmes ſeules font

la

la guerre, les hommes doivent neceſſairement devenir moux & timides. Auſſi ne voit-on point que dans les Païs, où les Amazones ont dominé, les hommes y ayent fait aucun exploit de guerre.

Aprés tout, le courage viril des femmes s'accorde très-bien avec l'eſprit effeminé des hommes; lorſque les actions ſont d'un côté, il eſt naturel que loiſiveté ſoit de l'autre. Les femmes parmi nous ſont timides, foibles, pareſſeuſes, parce que les hommes ont pris pour leur partage, la hardieſſe, la force, l'activité.

J'ai lû dans une Relation de Siam, que la Langue de ce Païs là a la même perfection que vous atribuez à la Langue Babilarienne, qui à l'exemple de la Langue Angloiſe, n'admet point la diſtinction ridicule des genres maſculins & feminins, dans les noms qui expriment des choſes inanimées; ils n'ont pas même de

genres pour l'expreſſion des deux ſexes. Lors, par exemple, que les Siamois veulent attribuer à la femme une qualité, qui, priſe toute ſeule, s'entend de l'homme, ils ſe contentent d'y joindre l'adjectif, *jeune*. Par exemple, pour dire l'Imperatrice, ils diſent, le *jeune* Empereur. Pour exprimer la femme d'un Miniſtre, ils diſent, le *jeune* Miniſtre, & ainſi des autres. Ce qui, comme on voit, eſt aſſez flateur pour les femmes, qu'on apelle toujours *jeunes*, quelque âge qu'elles ayent.

Venons maintenant à l'*Oligochroniſme*, où à la vie courte des Habitans de votre Iſle de Tilibet. J'avoüe que cela eſt plus ſingulier, que tout ce que j'ai lû juſqu'ici dans les anciens & dans les modernes. Il me ſemble cependant que cela eſt aſſez analogue à ce qu'on raporte des Habitans de la preſqu'Iſle Occidentale de l'Inde, qui ſont formés, dit-on, beaucoup plutôt que nous ne le

ſommes, & qui par conſequent finiſſent auſſi plutôt que nous. On ſe marie parmi eux dès l'âge de cinq à ſix ans, & à cet âge les filles deviennent femmes.

Je trouve que les Habitans de cette Iſle raiſonnent, non ſeulement d'une maniere convenable à la durée de leur vie, mais encore conformement à l'idée que les anciens Philoſophes avoient de la durée de la notre. On ſçait que Caton d'Utique repondit à ceux qui vouloient l'empêcher de ſe tuer, qu'il n'étoit plus dans un âge, où l'on pût lui reprocher d'abandonner trop-tôt la vie. Cependant il n'avoit alors que quarante-huit ans; mais il regardoit cet âge, comme un âge aſſez avancé, auquel la plus grande partie des hommes n'arrivoit point. On dit ſouvent que le cours ordinaire & naturel de la vie eſt de ſoixante-dix, ſoixante-quinze & quatre vingt ans. Cependant comme il eſt bien plus

rare de parvenir à cet âge, que de mourir à vingt & à trente ans, il me semble que notre idée devroit plutôt borner là le cours ordinaire de la vie humaine, qui de cette sorte est bien plus naturel que le cours d'une vie dont la longueur est si peu commune. Ne peut-on pas conclure de-là que nous commençons à vivre trop tard, c'est à-dire, que nous n'entrons point dans le monde assez-tôt, & qu'on differe trop de nous confier le maniment de nos biens & les emplois de la Republique? Si on vouloit changer la forme ordinaire de l'éducation des enfans, & les accoutumer de bonne heure au commerce du monde, au manege de la politique, aux affaires & aux soins domestiques, sans leur faire perdre les premieres années de leur vie dans des études steriles, les hommes, dont la vie est si courte, pourroient alors joüir d'une vie un peu plus longue.

Selon les anciennes Loix Romaines, on ne pouvoit poſſeder de Magiſtrature qu'a trente-cinq ans. Auguſte jugea à propos de retrancher cinq années, & declara qu'il ſuffiroit à l'avenir d'avoir trente ans. N'auroit-il pas bien fait d'en retrancher encore dix ? En verité nous ſommes à vingt ans à peu près ce que nous ſerons tout le reſte de notre vie. Après cet âge l'eſprit ne ſe develope plus : ſeulement l'experience s'accroît & les paſſions s'affoibliſſent ; & il eſt faux que dans la ſuite l'ame ſe deploye, l'eſprit s'augmente, & le jugement ſe fortifie. Recueillez toutes les belles actions des Heros anciens & modernes, vous verrés que la plus grande partie de ces actions memorables ont été faites par de jeunes gens, qui n'étoient pas encore parvenus à leur trentiéme année. Alexandre, Annibal, Scipion, le Prince de Condé, ſe ſont immortaliſés

avant cet âge. Les plus celebres Ouvrages d'esprit ont été enfantés par de jeunes Ecrivains. Plus on vit, plus on aprend : mais la vivacité, l'émulation, le courage, la vigueur la fermeté, les graces, & l'enjoûment diminuent. Enfin je trouve que l'Habitant de Tilibet fait un calcul très-juste, lorsqu'après avoir suputé le tems que nous perdons dans l'enfance, celui que nous emporte une longue éducation, celui qui nous échape pendant le sommeil, & celui qui est tristement rempli par les maladies, le chagrin, l'ennui, & enfin la vielleße, il conclut que ceux qui parmi nous parviennent jusqu'à l'âge le plus avancé, n'ont pas vêcu vingt années completes.

Le mepris que les Tilibetains font du sommeil, me rapelle un beau paßage de Plutarque, qui compare agréablement le sommeil à un Maltotier. „ De même,

„ dit-il, que ces gens-là dero-
„ bent toujours la moitié de ce qui
„ paſſe par leurs mains, auſſi le ſom-
„ meil nous derobe la moitié de
„ notre vie. „ Ce paſſage, Monſieur, prouve deux choſes: la premiere, que du tems de Plutarque on dormoit comme aujourd'hui: la ſeconde, que les Maltotiers avoient alors la même reputation qu'ils ont à preſent.

A l'égard de ces differentes Iſles de la Terre de Feu, dont vous raportez qu'un Hollandois vous fit la deſcription, permettez-moi de vous dire, que, quoiqu'à la rigueur cela puiſſe être vrai, cette deſcription paroit neanmoins un peu dans le goût de l'Hiſtoire veritable de Lucien, c'eſt-à-dire, fabuleuſe & allegorique. Au reſte, comme vous n'en garantiſſez point la verité, je vous ſçai bon gré d'en avoir orné votre Ouvrage, que cette fiction ne decredite point.

Mais ce qui loin de me pa-

roître fabuleux, me paroît conforme à la raiſon & à l'experience, eſt la *Palinneaſie* ou le rajeuniſſement des Letaliſpons Cette heureuſe Iſle meritoit ſans doute d'être conſacrée aux deux filles d'Eſculape, Hygée & Panacée. Je ne ſuis nullement étonné de la longue vie de ces Inſulaires, lorſque je me rapelle l'exemple de ces anciens Anachoretes, qui ne ſe nourriſſant que de racines, d'herbes, & de dates, ont vêcu un ſiecle entier, comme ſaint Jerôme le raporte de ſaint Paul Hermite & de ſaint Antoine. C'eſt auſſi de cette maniere qu'a vêcu le noble Venitien Loüis Cornaro, qui fut toujours ſain & robuſte, juſqu'à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans, qu'il mit au jour ſon Livre, *des avantage de la vie ſobre*, ſur lequel j'ai formé le deſſein de publier un jour des Commentaires, dont chacun pourra faire uſage, ſuivant ſon *Idioſyncraſie*,

ou temperament particulier. J'y ferai voir la verité de ce que dit Celſe * : *Ignavia maturam ſenectutem, labor longam adoleſcentiam reddit*, & j'apliquerai au corps humain ce que Virgile dit de la Renommée :

Mobilitate viget, vires acquirit eundo.

Je ne manquerai pas de citer auſſi ces admirables Loix de ſanté qu'obſervent les Letaliſpons, & que je prefere aux Loix des douze Tables.

Si quelqu'un regardoit comme chimerique, ce que vous raportez du rajeuniſſement regulier de ces Inſulaires, je le renverrois à la ſçavante Diſſertation de M. Begon Medecin au Puy en Vellay, imprimée en 1708. L'Auteur y cite l'exemple de pluſieurs perſonnes qui ont réellement rajeuni, & ſur-

* *Celſ. lib.* 1. *cap.* 2.

tout celui d'une Marquiſe, qui reprit ſes Regles dans ſa centiéme année, après cinquante ans de ſuppreſſion ; leſquelles lui revenoient encore dans ſa cent-quatriéme année (lorſqu'il écrivoit ce fait) de même que dans la fleur de ſa jeuneſſe. Tout le monde ſçait que le celebre Guillaume Poſtel, à l'âge de cent-vingt ans recouvra l'uſage de ſa raiſon affoiblie, que ſes rides s'effacerent, & que ſes cheveux blancs devinrent noirs ; en un mot qu'il rajeunit, & que ſes amis ne l'auroient point reconnu s'ils n'euſſent été eux-mêmes les témoins de cette admirable transformation. Or ce qui eſt arrivé à quelques-uns parmi nous, ne peut-il pas arriver à un Peuple entier ?

Au reſte je ſuis charmé, Monſieur, de l'exactitude géographique qui regne dans votre Ouvrage. Elle ajoutera ſans doute de nouvelles beautés, aux yeux de ceux qui ſont inſtruits de la

ſituation des differentes parties de la Terre, & cette attention ſcrupuleuſe au vrai vous fera honneur. Je ſuis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

FIN.







